This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

General Library

—OF—

UNIVERSITY OF MICHIGAN.

PRESENTED BY

Prof. E. L. Walter

Jan 26 1898

848
D95 mp
1893

LE MOULIN FRAPPIER

HENRY GRÉVILLE

WHITTAKER'S

Modern French Authors.

Edited by J. BOÏELLE, Senior French Master at Dulwich College; late Examiner in French to the Intermediate Education Board, Ireland; Occasional Examiner to H.M.'s. Civil Service Commission; Examiner in Harrow School; and Corresponding Member of La Société des Gens de Lettres de France.

FOR BEGINNERS.

DAUDET'S LA BELLE NIVERNAISE. With Introduction, Notes, and Vocabulary, and Six Illustrations. Fourth Edition, Revised. 2*s.*

'The notes are apposite and well-expressed.'—*Journal of Education.*

CLARETIE'S PIERRILLE. (Sole Authorised Edition.) With Introduction, Notes, and Twenty-seven Illustrations. 2*s.*

FOR INTERMEDIATE STUDENTS.

GRÉVILLE'S LE MOULIN FRAPPIER. 2*s.* 6*d.*

BALZAC'S URSULE MIROUËT. With Life, Notes, &c. 3*s.*

FOR ADVANCED STUDENTS.

VICTOR HUGO'S BUG-JARGAL. With Life, Notes, &c. 3*s.*

'Well adapted for a shell or lower fifth form.'—*Journal of Education.*

TOUDOUZE'S MADAME LAMBELLE. [*Preparing.*

Modern French Course.

By A. BARRÈRE, Professor R.M.A., Woolwich.

JUNIOR GRADUATED FRENCH COURSE. Affording materials for Translation, Grammar, and Conversation. Being an Introduction to the Graduated French Course. 1*s.* 6*d.*

ELEMENTS OF FRENCH GRAMMAR AND FIRST STEPS IN IDIOMS. With numerous Exercises and a Vocabulary. Being an Introduction to the Précis of Comparative French Grammar. Crown 8vo, 2*s.*

PRÉCIS OF COMPARATIVE FRENCH GRAMMAR AND IDIOMS, AND GUIDE TO EXAMINATIONS. Fourth Edition, Revised. Cloth, 3*s.* 6*d.*

The above is in use at several large Public Schools, including Haileybury; King Edward's School, Birmingham; Dulwich College.

RÉCITS MILITAIRES. With Biographical Introductions and English Notes. Compiled by A. BARRÈRE, R.M.A., Woolwich. Second Edition. Revised. Crown 8vo, 3*s.*

The work is frequently in use in the Army Classes at several of the large Public Schools.

London and New York: Whittaker and Co.

LE MOULIN FRAPPIER

707.01

PAR

HENRY GRÉVILLE

Alice F. Durand

ADAPTED AND EDITED FOR USE IN SCHOOLS AND COLLEGES

BY

JAMES BOÏELLE, B.A. (UNIV. GALL.)

SENIOR FRENCH MASTER AT DULWICH COLLEGE.
LATE EXAMINER IN FRENCH TO THE INTERMEDIATE EDUCATION BOARD, IRELAND.
OCCASIONAL EXAMINER IN FRENCH TO HER MAJESTY'S CIVIL SERVICE COMMISSION.
EXAMINER IN FRENCH AT HARROW SCHOOL, ETC.
CORRESPONDING MEMBER OF 'LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES DE FRANCE.'

SOLE AUTHORISED EDITION

London
WHITTAKER AND CO.
2 WHITE HART STREET, PATERNOSTER SQUARE, E.C.
New York
MACMILLAN AND CO.
112 FOURTH AVENUE
1893

Oxford
HORACE HART, PRINTER TO THE UNIVERSITY

PREFACE

To cut down to 230 pages a book of 600 pages, and keep the thread of the narrative intact as a whole, was not an easy task. But the story is so full of human interest, the *dramatis personae* are so natural, so life-like, and so skilfully drawn, that the book, I think, will not fail to establish itself as a general favourite among pupils in the Intermediate Grades and *Middle* forms of public schools, for whom it is intended.

The vivacity of the style, the sparkle of the dialogue, and the idiomatic expression of the language, ought to make it invaluable for the study of the modern French of to-day. It is, in fact, an example of Madame Henry Gréville at her best.

Intended as this school edition is for the Middle Grades of schools, I have striven in the notes to elucidate points of syntax as they occur, and make the study of the book, as in V. Hugo's *Bug-Jargal*, a help in a certain measure to the continuous French composition which should be begun at this stage of the learner's work.

I have given very little actual translation, but, in

as many cases as possible, alternative renderings of idioms in order to show students what possibilities for culture lie in translation.

I have always thought that if translation is to be a 'gymnastic' for the mind, an endeavour should be made to reproduce, as far as it is possible, only the idioms and turns of phrase the writer would have used had English been his medium of thought-expression instead of French.

J. BOÏELLE.

DULWICH COLLEGE, S.E.
January 23, 1893.

CONTENTS

Première Partie.

AU MOULIN.

	PAGE
Chapter I	1
Chapter II	8
Chapter III	11
Chapter IV	13
Chapter V	22
Chapter VI	31
Chapter VII	36

Deuxième Partie.

A PARIS.

Chapter I	46
Chapter II	51
Chapter III	59
Chapter IV	69
Chapter V	76
Chapter VI	91
Chapter VII	98
Chapter VIII	108

PAGE
CHAPTER IX 118
CHAPTER X 123
CHAPTER XI 131
CHAPTER XII 139
CHAPTER XIII 143
CHAPTER XIV 147

TROISIÈME PARTIE.

LE MOULIN REVISITÉ.

CHAPTER I 154
CHAPTER II 160
CHAPTER III 164
CHAPTER IV 169
CHAPTER V 181
CHAPTER VI 184

QUATRIÈME PARTIE.

RENTRÉE À PARIS.

CHAPTER I 188
CHAPTER II 200
CHAPTER III 205
CHAPTER IV 207
CHAPTER V 209
CHAPTER VI 215
CHAPTER VII 221
CHAPTER VIII 227

PREMIÈRE PARTIE.

AU MOULIN.

CHAP. I.

Les deux cloches de l'église de Haville jetaient dans l'air ensoleillé de midi leurs derniers tintements inégaux, lorsque la Quesnelle, comme on l'appelait dans le pays*, Victoire Beauquesne, de son véritable nom, mit la clef dans la serrure de la porte, au moulin Frappier. Son homme venait à quelques pas derrière elle, traînant un peu la jambe par habitude de paysan accoutumé aux sabots, et qui n'aime guère* les souliers de cuir. Elle entra résolûment, de l'air de quelqu'un qui connaît son affaire*, et sans prendre le temps de s'asseoir, ou seulement de respirer, elle alla à l'armoire, pour y reprendre sa coiffe et son tablier de tous les jours.

Beauquesne, moins pressé de quitter ses habits du dimanche, se dirigea vers le fauteuil de paille à coussin de duvet qui trônait* au coin de la cheminée, et s'y laissa tomber d'un air dolent.

Il n'aimait point les marches précipitées qu'on fait

* The asterisks refer to the notes at the end of the volume.

le long des grands chemins, au soleil, les bras ballants, pendant que les cloches sonnent l'évangile*, ou quand la faim vous pousse à grands pas vers le logis, pour le coup de midi. Ce qu'il aimait, c'étaient les courtes promenades dans les sentiers ombreux et humides, quand on s'en va défouir des pommes de terre, à raison* d'un boisseau par cinq heures de travail, ou bien examiner la luzerne, plus haute d'un bon doigt que la veille.

— Eh bien, grommela Victoire, tout en se défaisant avec activité de ses beaux atours*, où donc est la Mélie? Est-ce que le feu ne devrait pas être allumé, la soupe dessus, et depuis beau temps*? Cette fainéante sera allée voir le service à l'église, comme si les bouts de l'an* étaient faits pour que les domestiques s'amusent!

La Mélie rentrait en ce moment par la porte du jardin, toujours ouverte même quand les maîtres absents ont emporté la clef de la porte qui donne sur la rue.

— D'où viens-tu, coureuse*? gronda Victoire.

— Du champ, maîtresse. Les vaches étaient tout au bout à l'ombre; la pièce de terre est grande, ça va tout en montant*. J'ai eu du mal, allez! Je croyais ne pas revenir . . .

— C'est bon; fais la soupe, et vite! gronda la Quesnelle en refermant son armoire avec bruit.

— Eh! Simon, vas-tu garder tout le jour tes habits du dimanche?

Beauquesne poussa un soupir, se leva et monta

l'escalier sans trop se presser, afin de reprendre ses vêtements qu'il avait laissés* à la chambre.

Pendant ce temps la Mélie activait le feu avec le souffle de sa poitrine robuste, et le fagot d'ajoncs pétillait en dégageant une épaisse fumée aromatique; le chaudron brillant de suie prit sa place à la crémaillère au-dessus du foyer, et bientôt le dîner fut en bon chemin*.

Simon redescendit, et s'assit à sa place sans mot dire; il n'aimait pas à perdre ses paroles.

La soupe faite, la maîtresse du logis tailla de minces tranches de pain dans trois écuelles de terre, et versa sur chacune sa part de légumes et de bouillon.

— Et le garçon*, tu n'y penses pas? dit enfin Simon, qui la regardait faire*.

Victoire leva les épaules.

— Il boit, dit-elle, il n'a que faire de manger*. Si tu le vois revenir avant six heures du soir, c'est qu'il y aura du nouveau.

Elle parlait encore quand la porte s'ouvrit, laissant entrer dans* la salle obscure un grand rayon de lumière; debout, sur le seuil, un garçon de haute taille leva son chapeau qu'il remit sur le champ, et dit:

— Bonjour, mon père. Bonjour, ma mère.

Il entra, refermant la porte, et toute la gaieté du jour disparut.

— Te voilà, garçon? dit Simon en regardant son fils avec complaisance. Une expression plus chaude traversa ses yeux bleus pendant qu'il les portait sur le beau gars*.

— Qu'as-tu fait de tes invités? demanda la mère avec sa brusquerie ordinaire.

— Je leur ai payé à boire, et du meilleur*, et je les ai congédiés. Ils sont partis contents.

5 — Tu ne fais pas de café, ma femme? demanda timidement Simon.

— J'en fais, répondit Victoire. Il faut bien fêter un peu le jour où ce pauvre bonhomme Frappier a laissé son bien en héritage à notre fils François; 10 n'est-ce pas, garçon?

— Comme vous voudrez, ma mère, dit François, sans se départir de sa gravité.

Ces manières inaccoutumées inquiétaient Victoire. Au fond, elle avait un peu peur de son fils. De tout 15 temps le sérieux* du jeune homme lui avait imposé; mais depuis qu'un héritage inattendu avait fait de lui le propriétaire du moulin Frappier, elle s'était prise* d'une sorte de respect pour ce beau garçon.

François s'était toujours montré bon fils, et le sort 20 qui l'avait enrichi en passant par-dessus la tête de ses parents, n'avait point changé son cœur. En prenant possession du moulin Frappier, il y installa son père et sa mère.

Le café fuma dans les tasses, et une atmosphère de 25 cordialité sembla se répandre dans la salle avec la vapeur embaumée de la cafetière.

— Eh, fils, dit Simon, à présent que voilà ton deuil fini, me semble* que tu pourrais songer à te marier?

30 — J'y songe, mon père, répondit François.

Il était devenu pâle. Mais il regarda son père et sa mère d'un air assuré.

— Vrai ? Et . . . as-tu trouvé à qui parler* ? fit la mère anxieuse.

— J'ai trouvé, ma mère. J'attendais ce jour du bout de l'an de mon regretté parent, qui, en me donnant son bien, m'a donné le moyen de me marier selon mon cœur.

— Selon ton cœur ? Tu aimes une fille riche, que tu n'aurais pas pu épouser quand nous étions sans fortune ?

— J'aime une fille qui n'a rien. Mon père et ma mère, je vous prie de me donner votre consentement pour me marier avec Geneviève Héroüy.

— Geneviève ? La servante à Délasse* ? Ah ! je comprends pourquoi tu y trouvais le cidre bon . . . Allons donc, mon gars, ne te moque pas de ton père et de ta mère ! Geneviève ! eh bien, en voilà une bru, par exemple* !

— Je n'étais pas meunier quand je lui ai parlé pour la première fois, dit François ; nous étions presque aussi pauvres qu'elle, ma mère ; elle me plaisait dans ce temps-là, et je n'osais pas vous le dire, car vous m'auriez reproché avec quelque raison de vouloir marier la disette avec la misère*. Mais aujourd'hui que je suis riche, et que je puis prendre une femme sans m'inquiéter de la fortune, je me suis décidé à vous dire que c'est Geneviève que je veux, et pas une autre.

— Une servante d'auberge* !

— Je l'aime et je veux l'épouser.

— Pas de mon consentement, toujours*! dit Victoire en fureur.

— C'est bien, ma mère, je m'en passerai*. Mon père ne me refusera pas le sien. Il vous a aimée dans le temps, comme j'aime ma Geneviève; vous n'aviez pas plus de bien qu'elle n'en a.

— Victoire*, puisqu'il l'aime! dit le père, enhardi par ce discours.

Madame Beauquesne avait jeté son tablier sur sa tête et s'était mise à pleurer.

Son fils et son mari s'approchèrent pour la calmer.

— Une fille de rien*, dans ma maison! quelle honte! sanglotait Victoire, en réponse à tous les arguments de François et à toutes les cajoleries de son mari.

Vaincue, à la fin, sentant que son fils ne céderait pas, craignant peut-être aussi de l'irriter par sa résistance, sachant très-bien qu'il était maître de sa fortune et de ses actions, et qu'il pouvait, en un jour de colère, la renvoyer à sa petite maison noire et humide, elle laissa tomber ces mots qu'il fallut bien prendre pour un consentement:

— Eh bien, épouse-la puisque tu en es affolé; mais je ne pourrai jamais la souffrir*.

Sur cette parole peu encourageante cependant, François, pressé d'échapper à cette scène qui avait beaucoup trop duré, s'esquiva en disant:—Je vais la chercher.

Simon le suivit sous prétexte d'aller voir les ruches, et Victoire resta seule.

Afin de s'inspirer des forces* pour la bataille, elle sortit et se dirigea vers le moulin.

Elle traversa le pont, entra dans le moulin et tança les garçons qui laissaient le blé à l'air. Elle ne quitta la place qu'après avoir vu les sacs rentrer un à un sur l'échine des garçons qui pliaient sous le faix, lorsque le mulet chargé eut disparu au tournant de la route, quand la charrette et ses deux chevaux eurent* emporté la mouture.

Comme elle traversait la cour, où l'herbe poussait par endroits, Victoire tourna les yeux vers l'avenue de grands frênes qui conduisait à sa demeure. Sous l'arcade de verdure qui environnait la barrière de bois verdi par la mousse, dans un rayon de soleil couchant, guidée par son fils qui lui tenait la main, madame Beauquesne vit apparaître la belle fille aux yeux noirs, aux cheveux châtains, au teint d'ambre*, que François aimait et qui allait devenir la reine de ce lieu . . .

— Voici Geneviève, ma mère, dit le jeune maître ; aimez-la pour l'amour de moi.

Les yeux humides, Geneviève s'avança pour embrasser sa future belle-mère ; suivant la mode du pays, leurs joues se touchèrent deux fois, mais la jeune fille sentit que leurs cœurs ne se confondaient pas.

CHAP. II.

Eh bien, Geneviève, votre cœur a donc parlé pour mon garçon? C'est un beau gars, et riche, et vous auriez eu de la peine à trouver mieux.

— Ce n'est pas parce qu'il est riche que je l'ai aimé, dit Geneviève d'une voix grave, sans regarder madame Beauquesne; je l'ai aimé quand il n'était guère plus fortuné* que moi. Lorsqu'il a hérité, j'ai voulu lui rendre sa parole, mais c'est lui qui n'a pas voulu. Je crois qu'il a eu raison. J'aurais fait de même.

— Quand comptez-vous vous marier? dit tout à coup madame Beauquesne, avec la vivacité jouée de quelqu'un qui s'avise d'une chose à laquelle il n'a jamais pensé.

— Dès que les bans seront* publiés, répondit François; nous avons déjà tant attendu, que nous pouvons bien nous presser un peu maintenant.

— Et vos maîtres, que disent-ils de cela? reprit Victoire avec intérêt, en regardant Geneviève.

— Ils en sont contents, parce qu'ils m'aiment.

Geneviève avait l'air si innocent en faisant cette réponse que Victoire se mordit les lèvres. Cette fille

avait l'air de ne pas sentir les piqûres; on aurait de la peine à la mater*.

Enfin François se leva.

— Il est grand temps que Geneviève s'en retourne, pour être chez elle avant la nuit, dit-il; je regrette que mon père ne soit pas rentré* . . .

— Me voici, dit Simon sur le seuil.

Il s'était attardé à plaisir*, craignant de tomber dans une discussion orageuse. Enchanté de voir régner la bonne harmonie, il trouva quelques paroles aimables pour Geneviève et s'assit au coin du feu d'un air content.

— Vous allez souper avec nous? dit-il à la jeune fille.

— Merci, monsieur Beauquesne, répondit-elle; il faut que je rentre.

— Je vais te reconduire, dit François.

— Ta mère ne m'aimera pas, dit la jeune fille au moment d'arriver à l'auberge.

— Ça ne fait rien puisque* je t'aime, moi, répondit-il. C'est moi qui suis le maître.

Quand François rentra, il s'attendait à voir tout le monde couché, mais ses parents veillaient devant l'âtre. Quand il eut mangé* sa soupe, comme il se levait pour leur souhaiter le bonsoir :

— C'est égal, si* le bonhomme Frappier avait su que son moulin irait à une servante d'auberge . . . dit Victoire avec amertume . . .

François se retourna.

— Ma mère, fit-il, vous dites là une mauvaise parole,

et injuste*. Frappier m'a laissé son bien parce qu'il savait que j'aimais Geneviève. Et maintenant, il ne faut plus m'en parler, ça ne me convient pas*.

Il monta l'escalier de granit pour se rendre à sa
5 chambre, laissant sa mère courroucée et son père à moitié content. Simon ne trouvait pas toujours sa femme bonne et raisonnable.

CHAP. III.

La noce se fit, une belle noce, car François y avait convoqué le ban et l'arrière-ban de sa parenté*, non par folle ostentation, mais pour montrer à tous qu'il ne se cachait point d'*épouser Geneviève Héroüy.

Au repas de noce, un vieux parent du défunt bonhomme qui avait légué le moulin à François, se leva pour porter une santé.

— Je bois, dit-il, à la mémoire de mon cousin, Jérôme Frappier.

Un grand silence se fit autour de la table.

— Jérôme, continua le vieillard, était plus malin que nous tous ; il aimait son moulin, qu'il tenait de son père ; si son fils avait vécu, Jérôme aurait été le meilleur des hommes. Mais le garçon étant mort jeune, il n'avait pas dix-neuf ans, le propriétaire du moulin devait penser à* trouver un maître pour son bien, quand il n'y serait plus. Il m'en a parlé souvent, le vieux meunier, et s'il t'a choisi, François, de préférence à d'autres parents, j'y suis peut-être bien pour quelque chose.

— Je vous remercie, mon cousin, fit François en levant son verre d'une façon solennelle.

— Après moi, reprit le vieux, il n'y aura plus de Frappier ; car je suis le dernier, mais le moulin reste là, pour témoigner que notre famille était bonne et forte ; si tu veux faire plaisir à ta parenté, François, donne à ton premier garçon le prénom de Frappier ; c'est un drôle de nom de baptême, et le curé fera peut-être des façons*, mais c'est tout de même un nom de chrétien, et qui a été bravement porté !

— Il le sera encore pareillement, répondit François, et je vous remercie de votre conseil, mon cousin, car il est bon à suivre.

CHAP. IV.

QUELQUES semaines se passèrent.

Un jour, François étant parti pour quarante-huit heures, la jeune femme, après le repas de midi, se préparait à aller inspecter le linge des armoires, espérant trouver là de l'occupation pour la journée entière, quand la silhouette humble et maigre de sa mère Céleste se dessina au dehors*, à travers les vitres ruisselantes, sur le ciel rayé de pluie.

— Maman! fit Geneviève en courant à la porte, c'est vous qui venez par un temps pareil!

— Il m'ennuyait de toi*, dit la pauvre femme en contemplant sa fille avec des yeux débordants de joie maternelle. Il m'ennuyait si bien que j'ai voulu venir quand même*, malgré l'eau, car dès qu'il fera beau, on va s'occuper du lin, par chez nous; j'irai en journées*, et je ne pourrai plus venir.

Geneviève prit sa mère par la main, l'amena au coin du foyer et la fit asseoir dans le fauteuil de paille où siégeait d'ordinaire Simon Beauquesne.

— Vous êtes gelée, maman, dit-elle, et trempée*! Il n'y a pas de bon sens à se laisser mouiller comme cela! Attendez, je vais vous faire du feu.

Victoire n'avait rien dit. D'un signe de tête sec et maussade, elle avait répondu au bonjour craintif de la journalière ; quand le feu monta dans la cheminée, ses traits se contractèrent, moins par esprit d'avarice
5 que par colère envieuse. Pourquoi tant de frais pour cette femme de rien ?

— Mélie ! dit Geneviève en haussant un peu la voix.

La tête blonde et frisottée de la petite servante se
10 montra à l'entrée de la laiterie.

— Fais-nous vite un peu de café, continua la jeune maîtresse.

Victoire se leva par un mouvement aussi vif que la détente d'un ressort*, et disparut dans le vestibule.
15 Céleste, qui la suivait de l'œil, eut un petit frisson d'aise quand elle eut cessé* de la voir. Mélie avait soigneusement refermé la laiterie : elle mit une bouillotte pleine d'eau dans les cendres brûlantes, prépara trois tasses et s'en alla, en quête de madame
20 Beauquesne, qui détenait les provisions dans un réduit très sec, fait tout exprès.

— Eh bien, maman, cela va-t-il* ? demanda Geneviève en pressant affectueusement les mains de sa mère restées sur ses genoux.

25 — Cela va, cela va, ma fille ; depuis que tu es mariée, et avec un si bon garçon, je prends tout à gré*, vois-tu ! Tiens, tu dis qu'il pleut, c'est vrai ; mais en venant ici je ne sentais pas la pluie, tant j'étais contente !

30 — Ma chère maman ! fit la jeune femme, je suis

heureuse, c'est vrai . . . vous êtes bonne, tout de même, de m'aimer tant . . . Mais vous êtes trop fière ; vous ne devriez pas refuser ce que je peux vous offrir sans nuire à personne. Mon mari me laisse de l'argent pour en faire ce que je veux ; pourquoi ne voulez-vous jamais que je vous vienne en aide* ? Est-ce que vous devriez travailler en journée comme vous le faites ?

— Crois-tu, dit Céleste avec vivacité, que je pourrais vivre d'un pain que je n'aurais pas gagné ? Quand je serai* vieille et impotente, je ne dis pas . . . Il ne serait pas convenable de vivre alors à la charité des autres, je vivrai à la tienne ; mais aussi longtemps que je pourrai travailler, ne me parle pas de cela.

Geneviève se tut. Elle ignorait les sophismes avec lesquels on vainc* les résistances, et ce raisonnement simple, pareil à ceux qu'elle faisait elle-même, la trouvait sans objections*.

— Pourtant, reprit timidement Céleste, tu m'as souvent proposé de me donner quelque chose qui me ferait plaisir . . .

— Eh ! maman, que voulez-vous ? dites-le bien vite, que j'aie la satisfaction de vous contenter.

— C'est un parapluie, fit l'humble créature en rougissant. Le mien est hors d'usage*, il est tout cassé . . . Un parapluie foncé, n'est-ce pas ? noir ou brun, pas rouge, c'est trop beau . . .

— Vous aurez un parapluie rouge, maman, s'écria Geneviève, rayonnante de joie ; le plus beau para-

pluie rouge qu'on puisse acheter entre Cherbourg et Coutances* !

— Non, ma fille, pas rouge, c'est au-dessus de ma position, reprit Céleste ; mais si tu crois qu'un vert ne serait pas trop voyant*, j'aimerais bien un parapluie vert . . .

— Vous en aurez un la semaine prochaine, maman, conclut Geneviève, et c'est François qui vous l'achètera.

L'eau chantait depuis un instant dans la bouillotte. Tout à coup elle déborda dans les cendres à gros bouillons, faisant monter* un épais nuage de vapeur.

— Eh bien, à quoi pense Mélie ? Ce café ne vient pas . . . Mélie ?

Personne ne répondant, Geneviève se leva pour aller appeler dans le vestibule.

— Mélie ?

Tout en haut de l'escalier, la voix fraîche de la fillette répondit :

— Maîtresse ?

— Ce café ?

La tête de la jeune fille, qui se montrait sur la rampe de fer forgé, disparut soudain.

— Laisse-la tranquille*, dit Céleste, dont le cœur commençait à battre trop fort et trop vite. Je n'ai pas besoin de café . . .

— Pardon, ma mère, reprit Geneviève en devenant très-pâle, il faut qu'on m'obéisse quand je commande. C'est François qui le veut. Mélie, arrive ici.

La petite servante descendit l'escalier en courant,

ses sabots à la main, pour aller plus vite, et elle s'arrêta devant sa jeune maîtresse, rouge et confuse.

— Pourquoi n'as-tu pas fait de café? demanda Geneviève d'un ton sévère.

— Madame . . . Oh ! madame, c'est madame Beau- 5 quesne qui n'a pas voulu m'en donner. Je l'en ai bien priée, pourtant*.

— Geneviève, intercéda Céleste, je n'ai pas besoin de café, je n'en prendrai pas . . .

— Ce n'est pas une question de café, maman, ré- 10 pliqua fermement Geneviève. Il s'agit de savoir* si je suis ici une servante ou la femme du maître. Attendez-moi.

— Va jusqu'à l'église, dit-elle à Mélie qui n'osait la regarder, voilà de l'argent, achète du sucre et du 15 café, et reviens en courant. Tiens, prends ma mante, pour te garantir de la pluie.

— Votre belle mante neuve ! . . . Je n'oserai jamais, balbutia la fillette.

— Dépêche-toi ! dit la jeune femme sans l'écouter. 20

— Ma fille, dit Céleste à voix basse, je m'en vais . . .

— Vous ? Du tout* ! Vous resterez, ma mère ; si j'avais quelque chose à me reprocher, si j'avais mérité ce qu'on me fait aujourd'hui*, je ne vous dirais pas de rester, mais j'ai la conscience tranquille ; tant pis 25 pour les méchants !

Mélie rentra, tout essoufflée ; elle avait couru si vite qu'elle ne pouvait plus parler. En un clin d'œil le liquide parfumé fuma dans les tasses, et l'arome s'en répandit dans toute la maison. 30

Tout porte à croire qu'il pénétra jusqu'au fond des greniers, car Victoire apparut au bout d'un instant, le visage si bouleversé, que Mélie, incapable de contenir la gaminerie* de ses quatorze ans, s'enfuit dans le cellier pour y cacher son envie de rire . . .

En voyant les tasses pleines, madame Beauquesne resta bouche béante. Elle aurait voulu dire qu'elle avait refusé le café, et pourtant elle n'osait l'avouer bien franchement, car c'était du même coup avouer sa déconvenue*. Toute sa fureur impuissante se tourna contre la fillette.

— Qui t'a permis de sortir ? lui dit-elle d'une voix étranglée par la colère.

— C'est moi, ma mère, dit tranquillement Genevième.

Elle avait eu le temps de se calmer, puis la satisfaction d'ennuyer* sa belle-mère lui avait mis de la générosité dans l'âme.

— Ah ! c'est bien ! répondit madame Beauquesne, vaincue pour cette fois.

— Voulez-vous une tasse de café ? reprit la jeune femme en mettant sa main sur l'anse de la cafetière.

Victoire lui tourna le dos, sans mot dire, et retourna à ses greniers. Elle y rencontra son mari, qui reçut la grêle la plus inattendue de reproches et de gronderies, sans pouvoir comprendre de quoi il s'agissait*. L'odeur du café attirait le bonhomme vers le rez-de-chaussée, ce que motivait d'ailleurs* sa complète ignorance des causes qui avaient provoqué ce régal.

Il arriva jusqu'en bas, les mains embarrassées de divers engins destructeurs, et les oreilles encore tintantes des paroles de sa moitié.

— Désirez-vous une tasse de café, mon père ? dit Geneviève. 5

Il accepta aussitôt, et se trouva plongé dans un état complet de béatitude. La jeune femme emmena Céleste dans sa chambre, Mélie disparut du côté des étables, et quand Victoire revint l'instant d'après, elle trouva son mari qui sirotait* doucement les der- 10 nières gouttes du liquide contenu dans sa tasse.

Simon eut une idée, dans l'espoir d'amadouer* sa farouche moitié.

— En veux-tu ? lui dit-il en indiquant la cafetière ; il y en avait beaucoup, et elles n'en ont guère pris, 15 car il y en a encore.

Victoire regarda son époux comme pour le foudroyer. Puis, après réflexion, elle prit une tasse, et, d'un commun accord, ils vidèrent la cafetière.

De toute la maison, Mélie, qui avait été chercher le 20 café, fut la seule à n'en point goûter.

Quand elles furent seules dans la grande chambre haute de plafond, lambrissée de sapin que les années avaient revêtu d'une merveilleuse couleur de cuivre rouge, Geneviève sourit à sa mère, qui tremblait 25 encore un peu, au souvenir de l'émotion passée.

— Il ne faut pas avoir peur comme cela, maman, dit-elle ; si mauvaise qu'elle soit*, elle ne vous mangera pas !

— Tu n'es pas heureuse, ma fille ! s'écria Céleste 30

qui fondit en larmes. Moi, je te croyais dans le paradis, mais je vois bien que tu ne m'as pas tout dit !

— N'y faites pas attention, répliqua la jeune femme. Chacun a ses peines, et celle-ci est bien
5 peu de chose, à côté de l'amour de mon François. Je voulais vous demander quelque chose, maman : Est-ce que dans le temps* vous ne saviez pas faire de la dentelle ?

— Tu te souviens de cela ? dit Céleste en souriant.
10 Oui, dans ta petite enfance, j'ai fait de la dentelle ; j'y étais même très habile, mais cela rapportait trop peu. C'est si long ! C'est bon pour une femme qui a son ménage* ; mais quand il faut gagner sa vie avec cela, et nous étions deux, toi et moi, ce n'est plus
15 possible. Il paraît que, dans les villes, c'est encore assez bien payé, à cause des raccommodages . . .

— Pourriez-vous me l'enseigner ? demanda Geneviève, songeuse.

— Je crois que oui, en essayant de me le rappeler.
20 Mais, qu'est-ce que tu veux faire de cela ? tu as du bien, par ton mari . . .

— On ne sait pas ce qui peut arriver, reprit la jeune femme, pensive. Je sais tous les métiers et je n'en sais aucun* ; je ne pourrais pas me tirer d'affaire
25 s'il m'arrivait malheur . . .

Céleste regardait sa fille avec des yeux pleins d'épouvante.

— Si je perdais mon mari, continua Geneviève, croyez-vous que ma belle-mère me souffrirait ici ?
30 Ah ! j'y ai pensé souvent, allez* ! Quand on aime un

trésor par-dessus tout, on tremble toujours de le perdre; moi, je ne rêve qu'à cela. Je m'éveille en sursaut, la nuit, croyant qu'il est mort et qu'on ne veut pas m'enterrer avec lui . . . Si je le perdais, je ne resterais pas ici, je vous le jure! Apprenez-moi à faire de la dentelle, ma mère.

— Je le veux bien, mon enfant; mais comment l'idée t'en est-elle venue* !

Geneviève ouvrit une armoire, et prit sur la plus haute planche un petit coffre en bois surmonté d'une pelote, d'où pendaient d'innombrables fuseaux fins comme des brins de paille.

— Voilà, dit-elle, ce que j'ai trouvé l'autre jour, en fouillant dans les vieux bahuts là-haut. Il y a peut-être cent ans, quelque dame des Frappier* faisait de la dentelle pour son plaisir . . . Je voudrais en faire pour gagner ma vie.

Céleste promenait ses yeux encore clairs sur le réseau commencé.

— Je connais ce point-là, dit-elle, c'est la tante du bonhomme Frappier qui savait tout cela; c'est elle qui me l'a appris.

— Tâchez de retrouver le point, dit Geneviève en approchant une chaise.

Et les deux femmes, penchées sur le vieux petit métier de l'aïeule*, s'appliquèrent à faire jouer les fuseaux pleins d'une poussière fine qui sentait l'ambre.

CHAP. V.

— Un fils! s'écria François en recevant le nouveau-né dans ses deux mains étendues.

— Un fils! répéta Simon Beauquesne, qui entrait en ce moment, le visage animé par la joie.

5 Le petit garçon fut présenté au baptême sous les noms de Jean-Frappier, ainsi que l'avait conseillé le vieux cousin. François voulut rendre hommage à la mémoire de son bienfaiteur, en conservant son nom dans la famille, et le curé ne fit pas de façons, bien 10 que Frappier ne soit le nom d'aucun saint du paradis*; car, dit-il, Frappier était un homme de bien et doit être entré dans la béatitude éternelle.

Un autre hiver passa sur le moulin. Le petit Jean, frais et vigoureux, se tenait debout à cinq mois et 15 marchait seul à huit. Jamais on n'avait vu de plus bel enfant, au dire de toute la commune*. Ceux mêmes qui avaient commencé par faire froide mine à Geneviève lors de son mariage, qui avait dérouté tant d'ambitions féminines, ceux-là mêmes s'étaient 20 laissé toucher* par la beauté de l'enfant et la dignité de la jeune mère.

On sentait si bien que cette femme ne vivait que pour son mari et pour son fils, on était si complète-

ment forcé de reconnaître qu'aucune pensée cupide n'avait présidé à son mariage, qu'une fois le fait accompli*, on s'y était résigné.

Le vieux cousin Frappier, qui venait parfois au moulin, se montrait particulièrement bienveillant avec Geneviève. Il regardait le petit garçon pendant de longs instants, s'extasiant sur sa ressemblance avec les Frappier.

— Ce garçonnet sera riche, dit-il un jour en se levant pour partir.

Geneviève le regarda interdite.

— Son père a du bien, dit-elle en hésitant.

— Oui ; allons, tant mieux, fit le vieillard avec un sourire énigmatique.

Geneviève ne comprit pas et ne chercha pas à comprendre. Dix années devaient* s'écouler avant qu'elle se rappelât ce court entretien.

Les premiers jours du printemps apportèrent un grand chagrin à la jeune femme. Un matin, s'étonnant de n'avoir pas vu Céleste depuis la veille, des voisines entrèrent dans la maisonnette ; elle était assise sur sa petite chaise, son coussin à dentelles sur les genoux (car, encouragée par sa fille, elle avait repris son ancien métier, moins dur que celui de journalière) : elle semblait dormir . . . elle était morte, sans souffrance et sans secousse, de la maladie de cœur qui la menaçait depuis de longues années.

Le coup fut très dur pour Geneviève, mais les soins et la tendresse de François adoucirent le chagrin de la jeune femme. D'ailleurs, dans l'amour qu'elle

avait pour sa mère entrait beaucoup de ce détachement*, de cette abnégation des gens qui s'aiment sans pouvoir vivre ensemble et dont l'affection n'est pas égoïste.

5 Un malheur n'arrive jamais seul*, dit le proverbe: en effet, une série de malechances s'abattit sur le moulin, après la mort de Céleste. Une forte partie de grain se trouva avariée, une crue subite du ruisseau enleva une vanne, qui fut longue et coûteuse à 10 réparer, et François eut fort à faire pour se comporter dignement vis-à-vis de* tant d'ennuis divers.

Mais la grande joie du moulin, c'était l'enfant.

L'enfant venait à merveille*; il marchait seul, jasait comme un oiseau dans un langage mystérieux que lui 15 seul et sa mère pouvaient comprendre, et se racontait des histoires à lui-même, tout en trébuchant dans la grande cour. Les garçons meuniers devenaient doux et tendres devant ce petit être déjà volontaire*, qui suivait son idée avec l'entêtement particulier aux 20 enfants et aux animaux, aussi peu en état les uns que les autres de comprendre les nombreux pourquoi* qui sous le ciel s'opposent à la réalisation de nos désirs.

Un matin de novembre, le jour s'était levé dans ce 25 ciel gris-de-lin qui promet les belles journées et les froides nuits. François traversa la cour blanche de rosée sur les toiles, tissées à l'aube comme un fin réseau, par les araignées diligentes.

— Papa! cria l'enfant en courant après lui, papa, 30 tu t'en vas sans m'embrasser!

François se retourna et souleva le petit garçon jusqu'à la hauteur de ses yeux.

— Tu es mon Jean, et je t'aime, dit-il en le regardant avec passion.

Les menottes du petit* serraient fortement le visage hâlé du père, et ses lèvres roses se pressèrent contre sa joue. Il baisa son fils sur ses cheveux bouclés avec une tendresse presque violente, puis instinctivement leva les yeux vers une fenêtre bien connue.

Geneviève venait de l'ouvrir et se tenait légèrement penchée, regardant avec un sourire confiant le cher groupe qui concentrait toutes ses joies*. François lui adressa un geste et un sourire, puis il la montra à l'enfant.

— Envoie un baiser à maman, dit-il.

Jean appuya sa main potelée sur sa bouche et déploya son petit bras avec une vigueur étonnante.

— Va rejoindre ta mère, dit l'heureux père en déposant le petit garçon à terre.

Jean s'enfuit, faisant claquer ses sabots sur les dalles qui pavaient le devant de la maison.

François s'en alla lentement au moulin, suivi par le regard de Geneviève.

Quand il entra, son premier mot fut un reproche, ce qu'il n'aimait guère.

— Pourquoi tous ces sacs en désordre ? dit-il ; est-ce que les chats sont venus ici cette nuit, Saurin ?

Le premier garçon meunier lui répondit avec un certain embarras.

— C'est Digard qui s'est amusé trop longtemps à

l'auberge hier, et il n'est pas bien sûr de son pied ce matin . . .

— Je n'aime pas qu'on boive, dit François d'un air sévère. Passe les jours de fête*, mais en semaine nous n'avons pas besoin de ça. Où est-il ?

— Je l'ai envoyé dormir, Beauquesne ; car il ne saurait faire d'ouvrage qui vaille* aujourd'hui.

Le meunier secoua la tête d'un air mécontent. Autour de lui, les autres s'acharnèrent à la besogne afin de conjurer* un orage qu'ils sentaient venir.

François allait et venait, inspectant la mouture, goûtant la farine tiède, qui tombait dans les caisses ; tout à coup, il fit un geste irrité . . .

— Voilà une paire de meules qui tourne à vide*, dit-il. Faut-il que vous soyez . . .

Il ne finit pas sa phrase et courut aux sacs de grains. Pas un n'était ouvert ; il tira son couteau, pour couper la ficelle . . .

— Lami, va fermer la vanne, cria-t-il au troisième garçon qui paraissait sur le seuil, va vite.

Le garçon partit à toutes jambes, pendant que François, d'une main qui tremblait un peu, coupait la corde du sac.

Saurin, inquiet, paralysé par l'émotion, ne pensait pas à apporter un récipient pour recueillir le grain.

— Une corbeille ! gronda François.

Les meules tournaient avec une rapidité surprenante, dégageant* de petites étincelles, avec des saccades et des heurts bizarres.

— N'approchez pas de la meule, Beauquesne, fit Saurin, on dirait qu'elle va éclater.

— Eh! parbleu, elle éclatera si on ne lui donne pas de grain à moudre! dit François avec humeur. Et cet autre imbécile qui n'en finit pas de fermer la vanne!...

Les meules tournaient toujours. Le meunier posa sur sa tête la lourde corbeille pleine de grain et mit le pied à l'échelle qui conduisait à la trémie*.

Un bruit strident retentit, un cri, une pluie d'éclats de grès tomba dans la haute salle, et Beauquesne tomba foudroyé de son haut* sur la corbeille de blé qui s'éparpilla sous lui.

La meule de dessous fit encore quelques tours d'un mouvement ralenti, puis s'arrêta; la vanne était fermée.

—Beauquesne! cria Saurin en se précipitant sur son maître.

François ne remua point; un filet de sang rouge coulait sur sa joue, partant de dessous les cheveux.

—François Beauquesne! cria le garçon meunier en le secouant.

Il ne répondit pas; son bras retomba inerte.

— Ah! mon Dieu! Il est mort! fit le pauvre diable en se laissant tomber à genoux.

Lami apparut, hors d'haleine.

— Qu'est-ce qu'il y a? dit-il, en s'arrêtant pétrifié.

— La meule a éclaté! Grand misérable que tu es, tu ne pouvais pas courir*! Le maître a la tête fendue! Il est peut-être mort!

— Je vas* le dire à la Quesnelle, fit le paysan qui courut à toutes jambes vers la maison.

Les autres meules continuaient à tourner. Pour éviter d'autres malheurs, Saurin courut fermer toutes
5 les vannes ; les roues s'arrêtèrent, et un grand silence régna dans le moulin, interrompu seulement par le bruit des gouttes d'eau qui tombaient au dehors, des pallettes encore ruisselantes.

— Qu'est-ce qu'ils font, qu'ils ne viennent pas ?
10 gémit Saurin éperdu. Le maître va périr là sans secours . . .

Geneviève parut sur le seuil, si pâle, les traits si péniblement contractés, qu'elle semblait plus mince et plus grande que de coutume.

15 — Beauquesne, dit-elle d'une voix ferme, Beauquesne, tu n'es pas mort, dis ?

Elle s'approcha de lui, essuya le sang qui coulait, chercha le cœur en passant la main sous la chemise de rude toile.

20 — Il vit, dit-elle, portons-le jusque chez lui.

Elle souleva la tête qui se laissait aller, inerte, et la posa sur son genou, puis d'un effort viril elle leva les épaules, en prenant le corps sous les bras.

— Pas vous, maîtresse, fit le meunier épouvanté de
25 son calme.

— C'est à moi de le porter, de le soigner, et s'il est mort, de l'ensevelir, dit l'épouse. Prenez-lui les pieds, et allez doucement, pour ne pas lui faire de mal.

30 Ils sortirent du moulin, tout à l'heure si bruyant,

maintenant silencieux comme une tombe ; en passant le seuil, Saurin trébucha sur une pierre.

— C'est un morceau de la meule, dit-il à voix basse.

Geneviève tressaillit, mais sans laisser aller son lourd fardeau.

A mi-chemin du logis, ils rencontrèrent Victoire et Simon, celui-ci hébété par la catastrophe, celle-là tout en larmes, les bras levés au ciel, avec des interjections sans fin.

— Il entend peut-être, dit Geneviève, ne répétez donc pas tant qu'il est mort.

Elle monta l'escalier à reculons, sans paraître s'apercevoir du poids de son fardeau, et ils déposèrent le blessé sur son lit.

— Si l'on faisait venir le médecin ? hasarda timidement Saurin.

— Lami y est parti, dit Geneviève.

Elle baignait déjà le front de son mari d'eau fraîche. Victoire sanglotait sur une chaise.

— Voyons, ma mère ! dit la jeune femme avec une nuance de dédain. Vos larmes n'y feront pas de bien, et elles peuvent faire du mal*. Laissez-le tranquille, ce pauvre cher homme !

— On voit bien que vous ne l'aimez pas ! cria la Quesnelle en montrant sa figure sillonnée de pleurs ; si vous l'aimiez, ça vous ferait quelque chose* de le voir comme ça.

Elle rejeta son tablier sur sa tête et recommença à gémir.

Geneviève se détourna avec un sourire amer. Non, elle n'aimait pas François, puisqu'elle se tenait auprès de lui, sans cris et sans larmes.

Le petit garçon se montra sur la porte ; oublié dans
5 la salle basse, au premier moment de stupeur, il avait grimpé l'escalier de granit, s'aidant de ses pieds et de ses mains, et venant voir pourquoi son père, au lieu de marcher lui-même, comme à l'ordinaire, se faisait porter comme un enfant.

10 — Il est donc malade ? dit la voix claire de Jean au milieu du silence.

Geneviève le saisit frénétiquement dans ses bras et le pencha sur la face pâle du blessé.

— Embrasse ton père, il le sentira peut-être.

15 Jean posa timidement un gros baiser sur la joue qu'il tenait à poignée une demi-heure auparavant, puis regarda avec inquiétude les visages bouleversés qui l'entouraient, et subitement, sans préparation aucune, il se mit à pleurer avec de grands cris,
20 comme font les enfants quand ils tombent.

— Emportez-le, dit Geneviève sans quitter des yeux son mari.

Victoire n'attendit pas une seconde ; elle sauta sur l'enfant, et l'emporta dans les profondeurs les plus
25 reculées de la vieille maison, où elle savait trouver de quoi le distraire.

Geneviève ne parut pas s'en apercevoir.

CHAP. VI.

Les heures s'écoulaient, longues et lourdes, sans rien changer à l'état de François ni à la posture de sa femme. Vaincue par la fatigue, elle s'était laissée tomber sur une chaise, et le bras sur la couverture, elle regardait son époux avec l'air désespéré que les peintres donnent aux saintes femmes dans les descentes de croix*. De temps en temps elle changeait la compresse qui protégeait la blessure, puis reprenait sa place et restait immobile et silencieuse.

En bas, le gazouillis de Jean annonçait que son gros chagrin s'était calmé; on l'entendait rire de temps à autre. Simon et Mélie étaient venus sur la pointe du pied voir s'il n'y avait rien de nouveau; Victoire n'avait garde de* se montrer; tout entière à la joie de posséder son petit-fils sans conteste, elle s'efforçait de se persuader que l'accident n'aurait aucune gravité; l'arrivée du médecin les tirerait tous de peine.

Il arriva sur le soir comme le soleil se couchait, et sans perdre de temps monta près du blessé. A sa vue, Geneviève s'effaça* pour le laisser approcher, avec un geste si simple et si noble, que le médecin

la regarda avec étonnement, surpris de la trouver si bien élevée.

L'inspection du blessé le laissa muet, et Geneviève, qui attendait une parole d'espérance, sentit son cœur mourir dans sa poitrine*, en voyant qu'il ne parlait pas.

— C'est très mauvais ? dit-elle à voix basse, contraignant ses lèvres desséchées à s'ouvrir pour proférer des sons.

— Je ne peux pas vous le cacher, répondit le docteur, en la regardant avec intérêt.

— Guérira-t-il ? dit la jeune femme ; pas maintenant, mais plus tard, avec des soins . . .

Elle hésitait, et semblait supplier . . .

— Il serait cruel de vous donner de l'espérance, dit-il d'une voix pleine de pitié. Tout est possible cependant, mais il est peu probable que le blessé reprenne connaissance . . .

— Qu'est-ce qu'il a ? demanda Geneviève de plus en plus pâle, en s'accrochant au dossier d'une chaise.

— Le crâne est brisé, un angle de pierre a atteint le cerveau.

— Alors, il va mourir ? insista-t-elle en baissant la voix.

Le docteur hocha la tête, il n'osait dire oui à cette épouse qui allait être veuve. Il fit un pansement, par esprit de devoir*, car il connaissait l'inutilité de ses efforts ; debout près de lui, Geneviève lui présentait tous les objets nécessaires. Quand ce fut fini, il se tourna vers elle.

— Ne restez pas seule, lui dit-il avec bonté; faites venir quelqu'un . . .

— A-t-il besoin de quelque autre personne? demanda-t-elle.

— Non, mais vous-même . . . 5

— Je resterai seule avec lui, dit-elle, sans quitter des yeux son mari.

Le médecin sortit sans bruit, sentant qu'il était inutile d'insister.

Elle resta ainsi quelques instants, puis s'approcha 10 du lit et se mit à parler à voix basse à ce corps où restait encore un peu de vie, mais dont l'intelligence s'était envolée à jamais.

— Je t'ai aimé, mon François, lui dit-elle de sa voix douce et grave, je t'ai toujours aimé, depuis 15 la première fois que je t'ai vu, et je t'aimerai jusqu'à ce que je meure, que tu vives ou que tu t'en ailles aujourd'hui . . . Je ne t'ai aimé ni pour ta fortune ni pour ton beau visage, c'était pour ta bonté . . . Tu as été bon pour la pauvre fille d'auberge . . . et 20 je t'aime, ô mon François, je t'aime! J'élèverai ton fils, j'en ferai un honnête homme comme toi, je te le promets, tu m'entends, n'est-ce pas?

Tu as reçu ma promesse, tu peux être en paix maintenant. 25

François fit un faible mouvement: ses paupières battirent deux fois, puis retombèrent. La respiration s'arrêta, le nez devint aigu, les joues se plombèrent, et Geneviève sentit son cœur se glacer dans sa poitrine* comme si la mort avait mis aussi son doigt sur elle. 30

Elle se pencha, écouta, écouta encore, mit la main sur ce cœur, plein d'elle jusqu'à la fin . . .

— Adieu, mon François, dit-elle, et tout à coup, son amour passionné reprenant le dessus, elle serra dans ses bras cette dépouille qui se refroidissait rapidement; elle couvrit les yeux et les joues de baisers redoublés . . .

Un bruit dans la salle basse la rendit à elle-même; honteuse de sa faiblesse, elle arrangea les mains du défunt comme on le fait dans le pays*, elle lui ferma les yeux, replia le drap sur lui, puis recula de quelques pas, sans le quitter des yeux.

Beauquesne semblait dormir. Enlevé dans la force de la jeunesse et de la santé, sauf la rigidité des traits, il n'avait rien de ce qui caractérise la mort, et paraissait plus beau que jamais.

— François, dit la veuve, mon François, est-il possible que tu sois mort?

Le silence régnait dans la chambre; elle se tordit les mains.

— Que la vie est longue! dit-elle avec désespoir. Mais il faut vivre pour élever l'enfant, je l'ai promis...

La nuit était noire au dehors; une bougie auprès du lit jetait des ombres vacillantes dans la grande pièce sombre. Geneviève regarda autour d'elle et frissonna. Tous les souvenirs heureux s'étaient évanouis, il ne restait plus que l'horreur du présent, les amertumes de l'avenir . . .

— Ah! dit-elle, j'ai été heureuse, j'ai eu mon lot* . . . Tout cela est fini comme un rêve.

Elle essuya d'un geste lent et mécanique son visage soudain vieilli, et passa la main sur ses yeux sans larmes.

— Il faut pourtant le leur dire, pensait-elle, c'est mon devoir . . . 5

Elle baisa encore une fois le cher visage insensible, et se dirigea lentement vers la salle basse.

Le médecin était parti, laissant de vagues et banales paroles à ceux-là qui avaient d'autres soins et d'autres amis que la veuve; il avait défendu qu'on la troublât* 10 dans sa veille, et les deux vieux, heureux peut-être au fond d'être débarrassés de la triste mission, s'attachaient à amuser l'enfant, l'indocile et volontaire petit Jean, qui abusait de son pouvoir sur eux pour leur faire faire cent choses saugrenues*. 15

A la clarté de la lampe, Simon s'évertuait à projeter* sur le mur l'ombre d'un lapin à longues oreilles, quand Geneviève entra.

— Beauquesne est mort, dit-elle de sa voix pleine.

Les deux vieux firent un cri, et l'enfant effrayé se 20 précipita dans les bras de sa mère.

CHAP. VII.

QUAND la dépouille de François fut couchée dans le petit cimetière de Haville, dans l'enclos réservé aux Frappier, car on hérite de tout, en ce monde, même des sépultures, Victoire Beauquesne se trouva en proie à de grandes perplexités. François avait-il fait un testament, ou bien laissait-il en mourant les choses dans le même état que lors de son contrat de mariage? Cette question la préoccupait à tel point qu'elle ne put y tenir*, et s'en alla trouver le notaire.

Celui-ci n'avait connaissance d'aucun testament. Peut-être Geneviève en savait-elle* plus.

La pensée d'interroger Geneviève fit froncer le sourcil à madame Beauquesne. Sa bru, en général, peu causeuse, était devenue tout à fait muette, depuis le malheur qui avait frappé le moulin.

— Et s'il n'y a pas de testament? dit Victoire après un moment de silence.

— Alors, rien n'est plus simple, le fils de François Beauquesne hérite purement et simplement des biens de son père. Sa mère est tutrice naturelle; mais qu'importe? Le moulin est assez riche pour vous nourrir tous, et il y a de la place pour tout le monde.

— C'est cette femme qui aura la liberté d'élever l'enfant ? fit la Quesnelle d'un ton aigre.

— Dame* ! c'est sa mère, répliqua le notaire assez vertement.

— Il n'y aurait pas moyen de l'en empêcher ? continua Victoire, suivant sa pensée. 5

— Et pourquoi l'en empêcher ? Il me semble que c'est une brave et digne femme ; votre fils avait bien rencontré*, quoiqu'elle fût sans fortune, car une honnête femme et une bonne épouse, voyez-vous, madame 10 Beauquesne, cela vaut tout l'or du monde.

Victoire ne réclama point la suite de cette leçon ; elle tourna sèchement le dos au notaire avec une révérence des moins cérémonieuses, et elle reprit le chemin du moulin, plongée dans ses méditations. 15

A présent que son fils était mort, elle pouvait se donner la satisfaction de l'avouer hautement, madame Beauquesne la mère détestait sa bru. Maintenant que rien ne la contraignait plus à des dehors bienveillants, Victoire éprouvait un soulagement énorme à 20 penser qu'elle pourrait remettre à sa place cette étrangère qui n'était entrée dans la famille que pour enlever aux parents de François l'affection qu'il leur devait avant tout.

Deux ou trois jours après la visite au notaire, n'y 25 pouvant plus tenir, Victoire aborda la question du testament, prudemment, et devant témoins, afin que la réponse ne fût pas perdue. A la fin du repas de midi, comme les garçons se préparaient à quitter la table, madame Beauquesne dit à sa bru, d'une voix douce : 30

— Vous ne nous avez pas montré le testament que mon fils a fait en votre faveur.

Geneviève tressaillit comme sous un coup de fouet; son beau visage prit une expression farouche, et elle dédaigna de répondre.

— Il serait utile de le faire voir, continua Victoire, car les affaires le plus vite réglées sont les meilleures*...

Geneviève se leva.

— Si c'est là ce que vous voulez, madame Beauquesne, dit-elle d'une voix basse, il n'est besoin de mentir ni de biaiser*. Mon défunt mari n'a point fait de testament. Je reste sa veuve avec ce qu'il m'a reconnu* par contrat de mariage, mais je suis bonne pour élever son fils, si c'est là ce que vous cherchez. Tant que je vivrai*, Jean trouvera sa mère auprès de lui, et tout ce qui est ici lui appartient.

— Vous en êtes bien fière! riposta la Quesnelle avec aigreur.

— Il y a de quoi*! fit tranquillement Geneviève en sortant derrière les garçons meuniers.

Saurin tenait Jean dans ses bras, et lui racontait des histoires; quand il fut dans la cour, il mit l'enfant à terre et se retourna vers la jeune femme:

— Vous aurez du fil à retordre*, maîtresse, lui dit-il à voix basse, sans la regarder, comme s'il continuait à parler avec le petit garçon. Mais nous sommes là; je ne peux pas grand'chose pour vous; cependant, s'il vous faut un témoignage*...

— Merci, Saurin, répondit Geneviève touchée.

Le lendemain, Geneviève emmena son fils avec elle. Saurin, prévenu la veille au soir, avait attelé la jument grise à la voiture, et vers neuf heures du matin le bruit des roues dans la cour fit mettre aux fenêtres Victoire et Simon stupéfaits. 5

— Où vous en allez-vous comme cela ? fit Victoire, plus hardie.

— A mes affaires, répliqua la jeune femme en assemblant les rênes.

La jument partit au trot, pendant que Jean, émer- 10 veillé, battait des mains, et les deux vieux restèrent ébahis l'un en face de l'autre, se demandant ce que voulait dire ce coup de tête* inattendu.

Geneviève alla tout d'une traite* jusque chez le notaire, qui habitait à trois lieues de là. En la voyant 15 entrer, celui-ci fut frappé de la dignité de cette femme, à qui son chagrin donnait quelque chose d'auguste.

— Que désirez-vous de moi ? lui dit-il d'un air affable.

— Connaître mes droits et mes devoirs, répondit 20 Geneviève ; savoir ce que je dois supporter, ce que je puis empêcher, et savoir surtout si je suis obligée de laisser détourner de moi le seul bien qui me reste sur terre.

Elle faillit pleurer en disant ces derniers mots, 25 mais elle se retint avec un grand courage.

Le notaire l'interrogea : en quelques questions il fut fixé sur* la conduite des époux Beauquesne, qui, d'ailleurs, étaient connus de tous pour leur caractère mesquin et leurs allures envahissantes*. 30

— Dois-je subir cela sans me révolter ? dit la jeune femme en terminant le récit de ses griefs.

— Légalement, rien ne vous y oblige, répondit le notaire. Vous êtes tutrice de votre fils, vous seule avez pouvoir pour l'élever ; la gérance de ses biens vous appartient* . . .

— Cela, interrompit Geneviève, j'y ai renoncé depuis longtemps déjà ; je ne crois pas les Beauquesne capables de faire du tort à leur petit-fils, et d'ailleurs ils n'ont pas d'autre héritier.

— Ce n'est pas légal, dit le notaire souriant ; mais si ni vous, ni eux, ne faites d'objection à ce mode d'arrangement, on peut passer outre, en attendant* d'autres décisions.

— Comment faire, reprit la jeune femme, pour les empêcher de m'insulter en présence de mon fils, de lui dire du mal de moi, de me l'enlever pendant des journées entières ?

— Vous pouvez mettre l'enfant dans une pension, où ils ne le verraient qu'avec votre permission.

Geneviève regarda son fils avec tendresse.

— Pauvre petit, si jeune . . . et moi, que deviendrai-je, en tête-à-tête avec ces deux êtres qui me haïssent et qui ne passent pas un jour sans souhaiter ma mort ?

— Vous pouvez mettre votre fils en pension dans une ville que vous habiteriez, fit observer le notaire.

— Ah ! dit Geneviève saisie*, je pourrais faire cela ?

— Sans doute !

— Mais aux vacances, il faudrait le ramener . . .

Le notaire ne répondit pas ; ce n'étaient pas là ses affaires.

— Et pour les biens de mon fils, je suis obligée de les gérer moi-même ? . . .

— Cela peut se faire à l'amiable en famille*, comme vous l'avez fait jusqu'à présent, mais vous êtes responsable envers votre fils pour le jour de sa majorité.

Geneviève sourit faiblement.

— Nous avons le temps de réfléchir, d'ici là, dit-elle. Pourrais-je éloigner les deux vieux ?

— Vous en avez le droit, mais je ne puis vous cacher que cela vous ferait dans le pays un tort incalculable . . . On ne manquerait pas de vous accuser d'écarter les témoins intéressés à la gérance des biens et à l'éducation de l'enfant : c'est là une démarche que je ne prendrai jamais sur moi de vous conseiller.

— C'est bien, monsieur, je vous remercie, fit la jeune mère en se levant. J'aurai peut-être besoin de vous un jour ou l'autre. Vous touchez mon fermage* ?

— Comme toujours ; vos fermiers payent bien, et j'ai même de l'argent à vous. Le voulez-vous ?

— Donnez, dit Geneviève, cela peut servir.

Le notaire lui apporta les quelques centaines de francs qui constituaient son revenu annuel.

— Quand vous voudrez* de l'argent, dit-il, je puis toujours en avancer . . .

— Je vous remercie, répondit simplement Geneviève. Vous êtes un brave homme, monsieur.

Elle remonta dans sa voiture, à la grande joie de

Jean qui s'ennuyait fort à l'étude*, où les affiches bariolées ne l'avaient amusé qu'un instant.

Victoire guettait son retour, derrière la fenêtre de la salle.

5 — Eh bien, avez-vous fait une bonne promenade ? dit-elle avec un visage souriant.

— Très bonne ; merci, Victoire, dit Geneviève en remettant les rênes à Saurin.

L'après-midi était fort avancée. A cette époque de 10 la fin de novembre, le jour baisse rapidement. Il était près de quatre heures, et le jour baissait.

La mère endormit l'enfant dans ses bras pendant que la nuit achevait de tomber.

Quand il dormit paisiblement, elle le souleva et le 15 déposa sur le grand lit, en l'entourant d'oreillers pour qu'il ne courût aucun danger de rouler en bas, puis elle alluma une bougie et sortit, en ayant soin de prendre la clef.

Elle descendit l'escalier avec précaution, car elle ne 20 voulait pas attirer l'attention des deux vieux.

Elle se dirigea du côté du moulin, où Saurin avait une petite chambre au-dessus d'une salle basse, et frappa du doigt à la vitre.

Le brave garçon parut sur le seuil. La journée lui 25 semblait longue, il n'avait osé s'approcher de la maison, et pourtant, s'il l'avait pu, avec quelle joie il eût poursuivi Simon et Victoire à coups de fourche, jusqu'à la Quesnerie* !

— Que voulez-vous, maîtresse ? dit-il.

30 Elle fit un pas pour entrer, il lui barra le chemin.

— Pas chez moi, maîtresse, excusez la hardiesse, mais il ne faut pas que vous entriez chez votre garçon meunier*.

Elle recula de quelques pas, et il l'introduisit de l'autre côté des granges, dans un endroit tout à fait désert, où personne ne pouvait les voir. La nuit était noire et sans étoiles.

— Faut pas* vous faire de chagrin, maîtresse, dit humblement Saurin, je ne suis qu'un pauvre garçon meunier, mais si je puis vous être bon à quelque chose . . .

— J'ai dit à Victoire et à Simon qu'ils iraient vivre à la Quesnerie, murmura la jeune femme essayant de rattraper ses pensées qui flottaient à la dérive*.

— Il aurait mieux valu ne pas le leur dire, fit observer Saurin ; mais puisque c'est fait . . .

— Croyez-vous que je puisse vivre à côté d'eux, les voir, leur parler après ce qu'ils ont fait ?

— Ils ne s'en iraient pas ! dit Saurin.

— Mais la loi ?

— Vous ne pouvez pas leur faire un procès pour ça ! On vous jetterait des pierres !

Geneviève recula et releva soudain la tête.

— Eh bien, soit, dit-elle ; mon bon Saurin, je vous remercie de votre amitié. Il n'y a de bon ici que vous et Mélie.

S'il n'avait pas fait si noir, elle aurait vu rougir le garçon meunier.

— A propos de la Mélie, si vous vouliez, maîtresse . . .

— Quoi ?

— Je l'aurais bien épousée . . . elle vous aime tant !

— Ah ! j'en serai bien contente ! s'écria Geneviève. Au moins, ella aura quelqu'un pour la protéger contre Victoire. J'aurai le cœur moins serré en pensant à elle, la pauvre enfant !

— Merci, madame Geneviève, fit Saurin, prêt à fondre en larmes, sans savoir pourquoi. Et sans vous commander*, qu'est-ce que vous allez faire ?

— Je n'en sais rien ! dit la jeune femme. Dans tous les cas, Saurin, je me souviendrai de votre amitié d'aujourd'hui.

Elle retourna lentement vers la maison pendant qu'il rentrait dans sa chambre.

Une résolution bizarre se formulait dans l'esprit de Geneviève.

— Vivre avec ces gens-là ! Revoir ceux qui m'ont trahie, insultée, leur disputer mon fils à toutes les minutes de ma vie ! Jamais !

Avant de monter, elle tira les verrous d'une petite porte qui allait dans le jardin, passant sous l'escalier, et dont on ne se servait presque jamais, puis elle se rendit à sa chambre.

Jean dormait sous la lueur vacillante de la bougie. Geneviève prépara son petit manteau à capuchon, qu'il mettait dans les grands froids*, puis elle prit sa propre mante, qu'elle revêtit. Fouillant au fond de l'armoire, elle tira de derrière les draps une bourse de toile remplie d'or, celle-là même que François avait

été heureux de lui donner lors de la naissance de leur fils. Elle prit aussi une petite boîte plate, qui contenait les dentelles qu'elle avait faites, et le petit coussin avec l'ouvrage commencé. Le tout passa dans un sac de moyenne grandeur, qu'elle attacha à sa ceinture au moyen d'une courroie solide. Puis elle enleva l'enfant endormi qui poussa un soupir, sans se réveiller, l'enveloppa dans la mante, et descendit avec toutes les précautions imaginables.

Tout était comme elle l'avait laissé : les gens dans la salle, la porte du jardin entr'ouverte . . . Elle la franchit et la tira doucement derrière elle, puis elle traversa rapidement le jardin.

Au moment où elle arrivait sur la route, après avoir passé dans un herbage désert, elle s'arrêta pour regarder le moulin, dont la haute silhouette se découpait sur le fond noir des arbres*, aux lueurs vagues de la nuit.

— O mon François, adieu ! dit-elle. C'est parce que je t'aime que je m'en vais !

Et elle s'enfuit rapidement, emportant son enfant endormi dans ses bras.

DEUXIÈME PARTIE.

A PARIS.

CHAP. I.

La première nuit qui suivit son arrivée à Paris, Geneviève Beauquesne fit un rêve.

Elle se vit, toute jeune femme, telle qu'au lendemain de son mariage, elle avait parcouru avec son
5 époux les prés et les taillis de leur propriété ; elle marchait à côté de François, dans la lueur nacrée de l'aube naissante*, et son cœur se fondait de joie et de reconnaissance comme il l'avait fait alors. Tout en marchant, ils arrivèrent à une clairière, entourée de
10 grands arbres ; c'était la croix Bonami, vieux carrefour où de tout temps les enfants du pays se réunissaient pour leurs jeux. Une bande joyeuse s'y trouvait rassemblée, et, chose étrange, telle qu'il s'en voit* dans les rêves, Geneviève, parvenue à l'âge de femme,
15 y revit les compagnons de son enfance, restés petits. Ils s'approchèrent d'elle, lui présentant des guirlandes de feuillage, comme on en fait pour les reposoirs du Saint Sacrement* ; elle les accepta en souriant, et

François se réjouissait de la voir entourée de fleurs. Parmi ces petits, elle reconnut soudain son propre fils ; le père le prit et le lui mit dans les bras en lui disant : Garde-le bien . . .

Les ombres du soir environnèrent Geneviève, qui 5 sentit le cœur lui manquer. La forme jeune et robuste de son mari s'effaça peu à peu et devint insaisissable.

Le cœur plein d'une douleur aiguë, elle lui tendit les bras, et voulut le suivre ; mais l'enfant s'accrocha 10 désespérément à son cou, en criant : Maman !

Elle serra instinctivement les bras autour de lui, pour l'empêcher de tomber, et la force de son émotion fut telle qu'elle se réveilla. Jean la tenait par le cou, et l'appelait en criant de toutes ses forces : Maman ! 15

Ce réveil fut une des émotions les plus pénibles que la jeune veuve eût jamais ressenties*. L'image de son mari lui était apparue si nette, si vivante, qu'elle éprouva dans toute son horreur ce second sentiment de la perte de l'être adoré, si vif, qu'il stupéfie presque 20 à l'égal du premier coup. Jamais depuis son veuvage elle n'avait rêvé de François que pour le voir passer de loin, d'une façon vague, avec l'impression que c'était bien un rêve. Cette fois, elle l'avait vu, elle lui avait parlé ! . . . Elle resta un instant accablée sous 25 le choc de l'affreuse réalité.

Il y a des êtres qui aiment tendrement, et qui oublient sans effort ; d'autres n'aiment guère, mais se souviennent ; d'autres encore aiment silencieusement, jusqu'au plus profond de leur âme muette*, et la 30

séparation leur arrache une partie d'eux-mêmes, la plus intime, la meilleure.

Geneviève était de ceux-là, et ceux-là ne se consolent jamais.

5 Elle ouvrit les yeux, sourit à son fils, qui avait peur, et dont les lèvres se contractaient, prêtes à laisser échapper des sanglots, puis elle s'assit sur son lit, et regarda autour d'elle. C'était perdre son mari deux fois que d'avoir quitté le moulin Frappier.

10 Jean n'avait pas grand tort d'avoir peur, car c'était une laide chambre que celle où ils se trouvaient, et pour des yeux accoutumés aux plafonds élevés, aux meubles vénérables du manoir, la transition paraissait brusque.

15 Jean-Frappier, debout sur le pied du lit, qui touchait à la fenêtre, avait écarté le rideau et regardait les toits noirs avec une secrète horreur, qui se traduisit* en une seule parole, plus éloquente qu'un long discours :

20 — Maman, je veux aller chez nous !

Geneviève soupira.

— Chez nous ! cher innocent, 'chez nous' est loin, et nous ne pourrions pas y retourner aujourd'hui. Mais je te trouverai un 'chez nous' moins laid que

25 celui-ci.

Elle se hâta de faire sa toilette et celle de son petit garçon.

Ils furent bientôt dans la rue, la rue qui lui parut étroite et obscure, au pavé glissant, rendu gras par

30 un brouillard de novembre. Jean la tenait par la

main, ouvrant les yeux d'un air ébahi et maussade, et se demandant évidemment ce qu'on avait fait de la cour du moulin, si vaste et si claire, la grande cour où à cette heure les araignées d'automne devaient* étendre le réseau blanc de leurs fines toiles. 5

Entre autres misères, Jean avait faim, et ne se privait pas de le dire* ; Geneviève prit le parti de ne pas l'écouter, et continua à marcher lentement, cherchant des yeux un établissement quelconque où elle pût se procurer de la nourriture. 10

Enfin elle aperçut à travers une devanture claire des tables de marbre blanc, et sur le comptoir du fond de grandes terrines de lait. Geneviève entra dans la crèmerie, et demanda du lait chaud, pour elle et pour son fils. 15

— Connaissez-vous une manufacture de dentelles ? demanda la jeune femme à la crémière en lui payant sa dépense*.

— Une manufacture de dentelles ? On dit qu'il y en a quelque part à Bayeux*, et aussi dans le Nord, à 20 Valenciennes . . . répondit la femme avec étonnement.

— C'est à Paris que je veux dire, reprit Geneviève, un peu honteuse, sentant déjà que sa question était singulière.

— A Paris ? Eh ! ma bonne dame, nous n'avons 25 point de fabrique de ce genre ; ces choses-là viennent de la province. Comment une ouvrière en dentelles trouverait-elle le moyen de vivre ici avec le prix qu'on lui paye sa journée ? Ce n'est pourtant pas faute qu'on les vende assez cher*, ces malheureuses 30

dentelles ; mais les marchands de toute espèce ont deux prix, un pour payer, l'autre pour vendre.

Geneviève resta pensive ; Jean avait repris sa main, et, l'estomac satisfait maintenant, cherchait à l'en-
5 traîner au dehors.

— Est-ce que vous êtes ouvrière en dentelles ? demanda la crémière avec curiosité.

— Je sais faire la dentelle, répondit la jeune femme en relevant la tête avec une nuance d'orgueil,
10 mais je n'ai encore jamais travaillé pour gagner de l'argent.

— Ah ! fit la crémière avec pitié, c'est dur, quand il faut s'y mettre* . . .

— On s'y mettra tout de même, répondit Geneviève.
15 Au revoir, madame.

CHAP. II.

Après avoir marché au hasard pendant une heure environ, Geneviève s'arrêta pensive devant un magasin à l'aspect sévère*, dont les boiseries peintes en noir, avec des filets d'or, avaient l'air d'une riche bibliothèque. A l'intérieur, on ne voyait rien que des panneaux d'ébène, rehaussés d'or, qui occupaient toute la hauteur de la vaste pièce; mais dans la montre*, sur un lit moelleux de satin rose, de chaque côté de la porte s'étalaient de merveilleuses dentelles, rangées avec un art savant*, les blanches à gauche, les noires à droite, afin que l'effet des unes ne nuisît pas à celui des autres.

Après une longue hésitation, Geneviève tourna le bouton de la porte et entra. Un grand jeune homme, aussi sérieux qu'un diplomate, s'avança vers elle d'un air glacial.

— Que désirez-vous, madame? lui dit-il. Un seul coup d'œil jeté sur les vêtements de Geneviève lui apprit qu'elle venait de province, et qu'elle n'avait probablement pas grande fortune.

— Où faites-vous faire ces dentelles? demanda la jeune femme en indiquant du doigt l'étalage où se trouvaient des échantillons de tous les réseaux*.

— Mais dans des endroits fort divers, répondit le jeune homme en surveillant attentivement les moindres mouvements de la mère et de l'enfant. Puis-je vous demander pourquoi cette question?

5 — C'est que je sais faire la dentelle, dit Geneviève en devenant pourpre sous l'effet de son audace, et je crois que je pourrais vous en faire au moins d'aussi belle que celle-là. Voulez-vous me les montrer?

— Désolé de vous refuser*, dit le grand garçon avec 10 une suprême insolence; nous ne montrons nos dentelles qu'aux dames qui en achètent.

— Ah! fit Geneviève en devenant pâle sous l'injure imméritée. C'est bien, monsieur, j'espère qu'on ne vous en achètera pas beaucoup.

15 Elle sortit, laissant muet le beau jeune homme, qui n'avait pas prévu une telle riposte.

Dans la rue, son audace tomba et elle eut envie de pleurer. Mais elle fit bonne contenance et reprit le chemin de l'hôtel.

20 Elle n'avait pas fait vingt pas, qu'elle s'arrêta devant une vitrine pleine de choses bizarrement assemblées; des bijoux anciens pendaient à de petits bras de cuivre, des robes défraîchies* occupaient le fond de l'étalage, des liasses de papiers de couleurs voyantes, portant 25 ces mots 'mont-de-piété*,' bourraient les coins; et à la hauteur de l'œil, sur le bras d'un bec de gaz, une main de femme grasse et jaunâtre venait de* poser, retombant négligemment des deux côtés, un morceau de vieille dentelle, roussie par l'âge et déchirée par ses 30 fatigues*; cette dentelle était identiquement semblable

à l'une de celles que Geneviève portait cousues dans un linge blanc au fond de sa poche!

Jean regardait les 'joujoux' épars dans la vitrine, et se parlait à lui-même, en se montrant du bout du doigt les objets qu'il honorait de sa préférence. 5

— Je voudrais bien avoir celui-ci, et puis celui-là, disait-il... Tout à coup, il se trouva dans la boutique, et resta muet devant les grandes robes attachées au plafond, qui avaient l'air de femmes suspendues par le cou. 10

— Qu'est-ce que ça peut valoir, ce morceau de vieille dentelle que vous avez là? demanda Geneviève.

La revendeuse à la toilette* cligna de l'œil d'un air connaisseur.

— C'est un fin morceau, dit-elle. Qu'est-ce que vous 15 voulez en faire?

— C'est pour rassortir*, répondit la jeune femme en rougissant.

— Vous en avez d'autre? fit la revendeuse, en éteignant prudemment dans ses yeux un éclair allumé par 20 la convoitise.

— Oui; qu'est-ce que ça vaut? demanda Geneviève d'un ton bref.

— Pour acheter, ça vaut deux cents francs, répliqua la marchande sur le même ton. 25

— Ce vieux morceau déchiré? s'écria naïvement la jeune femme.

— Les dentelles, ça se raccommode, ma petite, et est-ce que vous ne voyez pas que c'est de l'alençon*?

— De l'alençon? répéta Geneviève ahurie. 30

— Du point d'Alençon, puisqu'il faut vous mettre les points sur les *i**, fit la marchande en riant de sa propre plaisanterie, qu'elle trouvait très spirituelle. Le point d'Alençon, ma petite, c'est perdu, voyez-
5 vous ; il n'y a plus de personne qui sache le faire ; aussi, ceux qui en ont font bien de le vendre, car, pour l'acheter. . . En avez-vous beaucoup ?

— Pas mal, répondit Geneviève qui sentit son cœur commencer à battre bien fort.

10 — Du pareil à ça ?

— Tout pareil.

— En bon état ?

— Pas un fil n'a manqué.

— Eh bien, apportez-le, pour voir . . . ça vaut de
15 l'argent.

— Un morceau comme celui-là, sans défaut, qu'est-ce que vous en donneriez ? fit la veuve, craignant de se laisser aller à commettre une imprudence.

— Il faudrait le voir, ma belle, mais on pourrait en
20 donner une cinquantaine de francs, s'il est comme vous dites.

— Et vous me demandez deux cents francs de cette loque* ! s'écria madame Beauquesne indignée.

— Loque ! mon point d'Alençon ! s'écria la reven-
25 deuse qui prit feu comme de l'amadou* ; eh ! dites donc, si c'est tout ce que vous avez à m'apprendre, vous savez, je ne vous retiens pas* ! . . .

Geneviève se mit à rire de si bon cœur que son fils ébahi leva la tête et resta la bouche ouverte. Il
30 y avait longtemps qu'il n'avait vu rire sa mère, si

longtemps... Maître Jean ne s'en souvenait plus. Ils étaient tous les deux dans la rue que, mal revenu de son étonnement*, il regardait encore la jeune femme. Elle ne riait plus, mais un sourire passait de temps en temps sur son visage, et le petit, enhardi par cette expression nouvelle, se hasarda à lui dire :

— Quand est-ce que nous aurons à dîner, maman ?

— Tout de suite, répondit Geneviève en entrant dans un bouillon* qui se trouvait là.

Tout en prenant son déjeuner, Geneviève repassait dans sa tête les choses étonnantes qu'elle venait d'apprendre. Le point d'Alençon, qu'on disait perdu, c'est elle qui l'avait en sa possession. Qu'est-ce que c'était que le point d'Alençon ?

Un dictionnaire spécial, consulté au cabinet de lecture*, lui donna tous les renseignements désirables et la plongea dans l'étonnement le plus profond.

Geneviève passa la plus grande partie de la nuit en méditations profondes. Pendant la journée qui venait de s'écouler, elle avait observé et retenu tant de choses qu'elle ne pouvait trouver le sommeil.

Son échec auprès du marchand de dentelles lui avait enseigné qu'il est prudent de ne point montrer son côté faible, même à des gens qu'on ne connaît pas ; ses courses fatigantes et la mauvaise humeur de maître Jean l'avaient convaincue de la nécessité de placer celui-ci quelque part lorsqu'elle aurait à sortir, et, plus que tout le reste, son entretien avec la revendeuse lui avait fait entrevoir qu'elle possédait dans son

art de dentellière, non seulement de quoi subsister*, ainsi que ses rêves les plus ambitieux le lui faisaient espérer, mais de quoi se faire une fortune peut-être... Une fortune qui ne devrait rien aux Beauquesne! Une fortune personnelle, indépendante...

C'était trop beau! Par un grand effort de volonté, Geneviève écarta cette pensée envahissante, et s'endormit enfin, réveillée de temps en temps par le ressaut des lourdes voitures sur le pavé, ressaut qui faisait trembler ses vitres et qui lui donnait des frayeurs soudaines.

A neuf heures du matin, elle sortit, tenant son fils par la main; elle rentra à midi, un paquet noué à son bras, méconnaissable; grâce aux facilités qu'offre ce grand Paris, si avenant* pour ceux qui ont de l'argent, en deux ou trois heures elle s'était métamorphosée ainsi que son petit garçon.

Les vêtements très simples qu'elle portait étaient ceux d'une femme à son aise, sans exagération de luxe et d'austérité. C'était encore du deuil, mais on pouvait s'y méprendre, et croire que Geneviève portait du noir par simple préférence de goût. Maître Jean ne se sentait pas d'aise* dans ses beaux habits de petit Parisien, et volontiers il eût dit à tout venant: 'Maman m'a acheté tout de neuf, tout, de la tête aux pieds!...' Oui, tout, excepté les bons bas de laine tricotés par Geneviève et qui devaient lui tenir les pieds bien chauds.

Lorsqu'elle eut monté* à sa chambre, sous les toits, le paquet d'effets qu'elle avait rapporté, elle redes-

cendit, s'informa des externats de garçons* qui pouvaient se trouver dans le voisinage, et fit une ronde minutieuse dans tous ces établissements. Après avoir employé une bonne partie de l'après-midi en pourparlers avec des chefs d'institution plus ou moins vieillis sous le harnais, plus ou moins usés par leur métier, qui conserve les femmes, et où les hommes s'épuisent, elle s'arrêta à une petite pension modestement tenue par un jeune homme pâle, à l'air maladif.

Il avait l'air de prendre la vie avec tant de courage, malgré sa fatigue, malgré la toux qui le secouait péniblement, que Geneviève en fut touchée ; elle conclut aussitôt un pacte d'alliance avec cet excellent garçon qui, moyennant dix francs par mois, consentait à la débarrasser de son terrible petit fardeau.

— Eh bien, Jean, tu obéiras bien à monsieur, tu entends ? dit Geneviève en embrassant le petit garçon; je reviendrai te chercher tantôt ; en attendant, sois sage !

— Oh mais non ! cria celui-ci d'un air décidé.

M. Jamerin sourit d'un air indécis. Geneviève, le cœur gros, serrait bien fort la main de son fils. . .

— Par ici*, madame, dit le professeur, en montrant le chemin à la jeune mère.

Elle franchit le seuil de la porte qui se referma, et aussitôt des cris perçants, accompagnés de trépignements forcenés sur le parquet, lui apprirent que maître Jean n'acceptait pas l'idée de la séparation.

— Je reviendrai dans deux heures, dit-elle ; pour le premier jour, ce sera assez. Si vous voulez qu'il reste tranquille, donnez-lui un crayon et du papier pour faire des bonshommes*.

5 Elle sortit et se trouva tout étonnée* de ne plus sentir la main de son fils dans la sienne.

CHAP. III.

Avec un soupir, elle se mit en route pour l'inconnu.

Aguerrie maintenant contre les mauvais vouloirs des commerçants*, et sûre de posséder un trésor, si méconnu qu'il pût* être pour le moment, Geneviève se présenta d'un air tranquille dans un grand magasin de trousseaux, célèbre pour le beau choix de ses dentelles.

Elle franchit sans apparence d'embarras la grande porte d'une seule glace de Saint-Gobain*, demanda le rayon de dentelles* et s'y rendit sans témoigner l'émotion qu'elle ressentait intérieurement. Le luxe de tapis, de glaces, d'employés, qui éblouit les nouveaux débarqués, ne lui causait rien que de l'étonnement ; son bon sens de Normande qui se sait riche* la mettait bien au-dessus de tout ce déploiement de magnificence.

Elle arriva dans un petit salon où trois dames richement vêtues causaient ensemble derrière des rideaux de velours grenat ; l'une d'elles se leva et vint à la rencontre de Geneviève, avec la phrase de rigueur :

— Que désire madame* ?

Geneviève tira de sa poche un petit paquet noué d'une faveur rose.

— Je voudrais, dit-elle simplement, six mètres de dentelle pareille à celle-ci.

5 La 'première*' s'était retirée dans l'embrasure de la fenêtre, et avait repris sa conversation.

La demoiselle que le sort avait chargée de madame Beauquesne développa le paquet sans empressement, puis resta muette.

10 — Six mètres? dit-elle enfin, comme au sortir d'un rêve.

Geneviève fit un signe affirmatif.

La demoiselle appela la 'première,' qui tourna la tête d'un air négligent. Elle se leva pourtant et 15 s'approcha du comptoir. Quand elle eut aperçu* le chiffon sans prix que Geneviève feignait de ne plus regarder, elle leva les yeux sur cette femme extraordinaire qui venait lui demander six mètres d'une chose qui n'existe plus. Elle prit l'objet dans ses 20 mains habituées à manier les tissus précieux, et le palpa délicatement. Elle dit un mot à l'oreille de l'autre demoiselle, qui partit et revint au bout d'un instant avec une de ces petites loupes que les commis au 'blanc*' emploient pour examiner la qualité des 25 toiles: l'examen répondit; pur réseau de fil de lin le plus fin.

La première regarda Geneviève encore une fois, sans loupe, mais d'un œil aussi scrutateur que fait un botaniste en disséquant une fleur. Madame 30 Beauquesne tourna lentement les yeux vers elle et

supporta ce regard avec une indifférence un peu hautaine.

— Eh bien ? dit-elle du ton de quelqu'un qui pense qu'on le fait trop attendre.

— Cette dentelle, madame, ne se trouve pas dans le commerce, répondit la première, un peu vexée.

Geneviève fit un petit mouvement d'humeur.

— Je verrai ailleurs, dit-elle, en faisant le geste de reprendre son bien.

— Vous n'en trouverez pas ailleurs, madame, le point est perdu.

Quand même on réunirait les six mètres que vous demandez, ce ne serait pas neuf, et les dessins seraient différents.

— Alors, ce n'est pas la peine*, dit Geneviève d'un air détaché. Je tâcherai de retrouver l'ouvrière qui l'a faite.

— Qui l'a faite ? s'écrièrent les trois femmes d'une seule voix. La personne qui a fait cela vit encore ?

— Je l'espère, dit Geneviève qui fit un mouvement pour battre en retraite.

Un grand silence régna dans le petit salon, les employées s'entre-regardaient sans oser proférer tout haut leurs réflexions.

— Allez chercher monsieur, fit tout à coup la 'première,' se décidant à cet acte inouï de faire venir le chef de la maison pour quelque chose qui n'était pas une vente.

'Monsieur' fit son apparition sans trop de retard ; il prit son air le plus froid pour saluer madame Beau-

quesne; mais dès qu'il eut vu* le morceau de dentelle, son sang-froid de commerçant céda devant son enthousiasme d'artiste.

— C'est merveilleux! s'écria-t-il.

5 Il s'arrêta soudain, et le commerçant reparut*.

— C'est un très beau travail, madame. On ne peut guère en tirer parti*, vu l'impossibilité de s'en procurer de semblable . . . C'est très antique, sans doute?

10 — Non, monsieur.

'Monsieur' parut perplexe, mais Geneviève était bien décidée à le laisser parler, profitant ainsi de l'avantage propre à ceux qui 'attendent pour voir venir*.'

15 — Vous savez où et comment elle a été faite?

— Oui, monsieur.

Tout le monde s'entre-regarda et regarda la jeune femme qui baissa les yeux d'un air satisfait, mais modeste.

20 — La personne qui a exécuté ce travail habite-t-elle Paris?

— Pas d'ordinaire, répondit Geneviève qui ne mentait pas.

— Si vous la connaissez, reprit le chef d'un air 25 indifférent, vous pourriez lui dire de passer ici*. Nous aurions peut-être des commandes à lui faire.

— Elle ne saurait venir, dit Geneviève lentement, mais je puis servir d'intermédiaire . . .

'Monsieur' considéra la jeune femme avec le respect 30 dû à toute personne qui entend le commerce*; elle

voulait avoir sa commission peut-être des deux parts . . . C'était fort sage !

— Soit, dit-il avec un sourire de condescendance. Quand vous aurez quelque chose à nous apporter, vous voudrez bien vous adresser à madame, il indiqua la 'première' . . . qui me fera prévenir.

Geneviève replia définitivement la dentelle, qui disparut dans sa poche accompagnée par les regards de regret des dames employées.

Elle fit un signe de tête à ses interlocuteurs ébahis et s'en alla lentement, de l'air le plus tranquille, chez le maître de pension pour y reprendre maître Jean. Assis sur un petit banc très bas, en compagnie de quatre ou cinq moutards*, il regardait, bouche béante, les premiers signes de l'alphabet que le jeune homme traçait à la craie sur un tableau noir.

— Ça c'est un A, disait-il.

— A, répétaient en chœur les gamins dociles.

— Eh bien, toi, pourquoi ne dis-tu pas A ? fit un voisin en poussant Jean-Frappier Beauquesne, dont la bouche ouverte ne proférait aucun son.

— Parce que ça ne me convient pas ! répondit majestueusement le grave personnage. C'est bon pour vous autres*, mais moi je fais ce que je veux.

L'accent normand, le patois à peine dégrossi* du petit garçon provoquèrent une telle hilarité, que le professeur se vit obligé d'intervenir.

— Pourquoi vous moquez-vous de ce petit ? dit-il ; c'est très mal !

— C'est lui qui a tort, répliqua un jeune philo-

sophe de cinq ans. Pourquoi ne veut-il pas faire comme les autres ? Qu'il reste chez lui, alors !

Geneviève parut très à propos pour faire diversion. Elle remercia le maître, et emmena son garçon.

5 — Eh bien, Jean, comment te trouves-tu de l'école* ? dit-elle en retournant à l'hôtel avec lui.

— Ces petits sont bêtes, maman ; et comme ils sont drôles ! ils ne savent pas bien parler !

C'était l'opinion de Jean sur l'accent parisien ; il 10 ne fut pas longtemps avant d'en changer.

Geneviève renouvela dans plusieurs magasins la petite scène qui lui avait réussi près* la maison Pluchet et Cie ; à quelque légère différence près, ce fut avec le même résultat partout. On ouvrait de grands 15 yeux et on lui demandait son adresse. Sûre désormais d'un succès qui ne pouvait être que plus ou moins retardé, la jeune femme quitta l'hôtel, après avoir loué une belle chambre claire au cinquième, et après l'avoir meublée de quelques meubles bien 20 simples, mais neufs, grâce à cette horreur des meubles d'occasion* qui caractérise le paysan.

Maître Jean allait à l'école, sans y faire de progrès le moins du monde, car la nécessité de l'éducation ne lui paraissait pas démontrée. Fier et hautain, 25 muet presque toujours, il ne se montrait pas désobéissant.

— Je crois qu'il obéit, disait le maître, parce qu'il ne veut pas être puni. Si vous saviez de quel air il regarde ses camarades, quand ils se font mettre 30 en pénitence* !

— Tant mieux ! fit Geneviève avec un léger sourire d'orgueil.

Elle était orgueilleuse, cette femme tranquille qui passait dans les rues de Paris inaperçue malgré sa beauté ; son orgueil était d'élever son fils sans prendre un sou à la fortune des Frappier. Son beau-père et sa belle-mère vivaient du bien de François, dont elle avait la gérance*, dont son fils était l'unique héritier.

Ils pouvaient manger la meilleure farine du moulin, boire le plus fin cidre de ses pommiers, elle ferait de son fils un homme, et cela par son travail, par son courage !

C'est l'avenir entrevu d'abord, maintenant certain*, qui donnait tant de courage à Geneviève le premier jour qu'elle se présenta dans le salon des dentelles chez M. Pluchet et Cie, avec un petit carton qui contenait divers échantillons du fameux point perdu.

M. Pluchet fut mandé, et ne se fit point attendre. Au lieu de revenir au bout de huit jours, Geneviève en avait laissé passer quinze, et il craignait qu'ayant trouvé ailleurs des propositions plus franches*, elle ne les eût acceptées*. Le sourire qu'il adressa à la jeune femme était véritablement bienveillant.

— Eh bien, que nous apportez-vous ? lui dit-il en lui présentant une chaise.

Madame Beauquesne ouvrit son carton, et en tira plusieurs morceaux du précieux point, qui furent examinés en silence et avec l'attention la plus méticuleuse.

— Que demande votre ouvrière pour ceci ? dit

enfin M. Pluchet en indiquant le plus bel échantillon.

Geneviève recueillit toutes ses forces, et, maîtrisant les battements de son cœur, dit d'une voix un peu voilée :

— Deux cents francs le mètre.

L'air enchanté des auditeurs disparut comme par magie. Ces braves gens s'étaient figuré* que la jeune femme ignorait la valeur de ce qu'elle apportait.

— Elle ne donne pas ses heures pour rien*, votre dentellière, dit Pluchet, exprimant ainsi les sentiments de l'assemblée.

— Certainement, riposta Geneviève ; ne m'avez-vous pas dit que le point était perdu, et la dentelle introuvable ?

Ah ! comme les assistants maudirent leur imprévoyance qui les avait fait tomber dans le piège tendu par une provinciale inexpérimentée ! Mais aussi qui pouvait se douter que cette jeune femme possédait* un tel secret, un trésor ?

— Nous ne pouvons pas traiter sur de semblables propositions*, dit Pluchet en remettant soigneusement les dentelles dans leur carton.

— Libre à vous*, monsieur, dit Geneviève en nouant le cordon rose avec le plus grand sang-froid. D'ailleurs, cela n'en vaudra que mieux, je crois ; la personne qui fait ceci préfère les raccommodages de dentelles anciennes, qui sont plus lucratifs.

M. Pluchet vit passer devant ses yeux des myriades de vieux morceaux d'Alençon, redevenus neufs et jetés

sur le marché de Paris. Si l'on réparait ces dentelles en leur donnant l'apparence de la nouveauté, autant valait alors s'en procurer de véritablement neuves.

— Envoyez-moi donc cette dame, dit-il presque désespérément: je suis sûr que nous parviendrions à nous entendre . . .

— C'est moi, dit Geneviève en le regardant bien en face.

— Vous! s'écrièrent les trois femmes présentes, sur le ton de l'incrédulité.

La personne qui faisait le point d'Alençon devait, dans leur imagination, avoir au moins quatre-vingts ans, et ressembler aux contes de fées de ma mère l'Oie.

Les sourires moqueurs exaspérèrent Geneviève qui fouilla soudain dans une de ses poches, ces vastes poches normandes dont nul ne connaît la profondeur. Elle en retira une petite boîte carrée dont elle enleva le couvercle, et montra aux spectateurs ébahis un petit coussin à dentelles, avec ses innombrables fuseaux, et le dessin commencé.

M. Pluchet regarda Geneviève avec une considération nouvelle, où se mêlait cependant un peu de vexation. Comment, cette dame était une ouvrière en dentelles? Et on l'avait traitée comme une cliente!

— Vous nous permettrez bien de réfléchir, dit-il à la jeune femme.

— C'est trop juste*, répondit-elle en se préparant à partir.

— Vous raccommodez aussi les dentelles, je crois ? fit-il d'un air aimable. Voulez-vous bien vous charger de réparer le morceau que voici ? . . .

Il lui montra un lambeau de point qu'elle examina en souriant.

— Je l'ai acheté pour comparer avec les vôtres, ajouta-t-il, voyant qu'elle le devinait.

— C'est beaucoup plus grossier, dit-elle. Combien l'avez-vous payé ?

Il faillit répondre franchement *, et se voyant pris, se mit à rire.

— Vous vous moqueriez de moi si je vous le disais, fit-il d'un air de bonne humeur.

— Peut-être bien, dit Geneviève d'un air qui voulait dire : certainement.

— Voulez-vous me laisser votre adresse, cette fois ?

Geneviève indiqua sa demeure et se retira, laissant tout le monde très préoccupé.

CHAP. IV.

Entre Noël* et le nouvel an, maître Mallard, notaire, arriva dans son cabriolet au moulin Frappier, qui marchait toujours, mais dont la joie était partie. Il attacha son cheval à un anneau, scellé dans le mur pour cet usage, sans appeler de serviteurs pour l'aider; c'était un homme avisé qui connaissait le prix du temps.

Comme il achevait cette opération, une figure blanche de farine se montra sur le seuil du moulin, car les six paires de meules battaient fort en ce moment-là; la figure se brossa d'après le procédé primitif qui consiste de mettre sur sa manche tout ce qu'on a sur le visage, noir ou blanc et les yeux gris de Saurin brillèrent sous ses épais sourcils.

— Vous voilà, maître Mallard? dit-il avec une inquiétude pleine d'espoir; on ne vous voit guère qu'aux grandes occasions*, soit dit sans reproche. Est-ce pour le bien ou le mal que vous êtes venu? Je ne voudrais pas vous commander*, mais s'il y avait un nouveau malheur chez nous . . .

Il secoua sa brave tête blanche de farine. Le joli visage rose de Mélie se montra derrière lui ; depuis que leur noce était fixée aux Rois*, elle trouvait toujours vingt prétextes contre un pour courir au moulin.

— Ce n'est pas pour le malheur, mon garçon, dit Mallard en se dirigeant vers la maison.

— C'est-il* des nouvelles de madame Geneviève ? s'écria Saurin qui devint tout pâle. Ah ! si vous avez de bonnes nouvelles, monsieur le notaire, ne tardez à me le dire, car depuis qu'elle est partie, j'ai le cœur malade, je vous jure.

Voyant le brave homme sourire, le garçon meunier continua en s'échauffant :

— Et mon Jean-Frappier, va-t-il bien ? Est-il grand et fort ? les verrons-nous bientôt ?

— Pour cela je n'en sais rien, répliqua le notaire, mais ils vont bien tous les deux, la mère et l'enfant, voilà ce que je puis vous dire.

— Ah ! que Dieu en soit loué ! dit Saurin en devenant grave. Il ôta son chapeau et le remit, sans savoir ce qu'il faisait.

— Si je n'avais pas eu des nouvelles de la maîtresse, ajouta-t-il, je ne sais pas si j'aurais eu le cœur de nous marier dans huit jours, après les bontés qu'elle a eues pour nous*.

Ils étaient arrivés à la maison ; le notaire frappa un coup de heurtoir, car la porte était fermée à cause du froid, et il entra. Saurin resta dehors avec sa promise, de peur de paraître indis-

cret sur le moment ; mais après un instant d'hésitation, ils entrèrent bien doucement, sans faire de bruit, et se glissèrent dans le cellier, d'où l'on pouvait entendre les discours tenus dans la salle. 5

— Oui, disait maître Mallard, j'ai reçu deux lettres de madame Beauquesne ; la première, environ trois jours après son départ d'ici.

— Et pourquoi ne l'avez-vous point montrée ? dit aigrement Victoire. 10

— Je n'avais pas reçu mission de le faire, répondit roidement le notaire.

— M. Mallard a raison, ma femme, écoute-le, dit Simon, toujours prudent.

— Madame Beauquesne a résolu de se fixer à Paris, 15 reprit le notaire, imperturbable . . .

— A Paris !

Rien ne saurait rendre l'accent indigné de Victoire : pour elle, quitter le moulin était déjà un forfait abominable ; mais Paris, cette ville de perdition ! 20

— Elle veut y élever son fils, et lui donner une éducation proportionnée à sa fortune.

— Quoi donc ! elle ne veut pas qu'il soit meunier à présent ?

— Ma femme, écoute monsieur, dit Simon de sa voix 25 traînante. Victoire se tut.

— Jean Beauquesne sera un jour propriétaire d'une fortune assez ronde* : mais si madame Geneviève peut continuer jusqu'au bout dans les intentions qu'elle m'a affirmées, les revenus de cette 30

fortune, s'accumulant d'année en année, feront du jeune homme parvenu à sa majorité un homme très riche et en passe d'arriver à tout*.

— Je ne comprends pas, dit Simon en ôtant sa pipe de sa bouche. Avec quoi ma bru prétend-elle élever mon petit-fils ?

— Avec l'argent qu'elle gagnera.

— Geneviève gagner de l'argent ! s'écria Victoire, et comment, bon Dieu ?

— Madame Beauquesne ne m'a dit encore que quelques mots de ses projets, mais j'ai tout lieu de les croire réalisables, reprit le notaire sans se troubler. Si elle avait besoin d'une somme quelconque, d'ailleurs, je la lui ferais parvenir à sa première réquisition.

— Et qui vous la rembourserait ? dit la Quesnelle avec toute la grossièreté de sa nature.

— Vous-même, ma chère dame, en me versant* les revenus du moulin. J'ai reçu tous pouvoirs pour les toucher*, et les employer de la façon la plus avantageuse.

Victoire resta muette ; Simon vint à son secours.

— De sorte, monsieur Mallard, dit-il, que notre bru a enlevé son fils et nous l'a soustrait sans donner ses raisons. Nous sommes cependant ses parents, ses aînés, et nous avons autant de droits qu'elle sur l'enfant de notre fils.

— La loi, dit gravement le notaire . . . Simon fronça le sourcil. La loi, répéta-t-il en insistant, donne l'enfant à la mère . . .

— Mais si elle en fait mauvais usage ? interrompit Victoire.

— Il faudrait le prouver ; je ne vous conseille pas de le tenter, dit M. Mallard. Madame Beauquesne, en vous laissant la gérance du moulin et des fermes, vous donne une confiance dont vous devez lui savoir gré * ! . . .

— Lui savoir gré de quelque chose ? Mais, monsieur, vous battez la campagne * ! s'écria la Quesnelle exaspérée. Elle nous a volé notre petiot, il faut qu'elle nous le rende, je ne sors pas de là, moi * ! Et j'irai devant les tribunaux si elle vous a suborné.

— Les violences sont inutiles, madame, dit M. Mallard en se levant ; je sais que de votre part elles n'ont aucune importance * . . .

— A cause ?

— Parce que c'est votre langage ordinaire, riposta le notaire. Brisons là *. Quand vous désirerez des nouvelles de votre petit-fils, vous voudrez bien vous adresser à moi, qui me ferai un plaisir de vous en donner.

— L'adresse de cette femme, s'il vous plaît ! dit brutalement Victoire.

— Je ne puis vous la transmettre. Madame Beauquesne tient à sa tranquillité *.

— Alors nous ne pourrons pas lui écrire ?

— Si fait, en m'adressant vos lettres, que je lui ferai fidèlement parvenir, pourvu cependant qu'elles ne contiennent rien que la raison et les bienséances n'approuvent.

Victoire allait riposter, son mari la retint.

— C'est bien, monsieur, dit-il ; j'écrirai moi-même.

— Ce sera préférable, fit Mallard en souriant. Quand vous aurez touché vos fermages de Noël, vous voudrez bien me le faire savoir . . .

— J'irai vous les porter moi-même, répondit le vieux madré, en accompagnant le notaire jusqu'à son cabriolet. Saurin arrangeait déjà les guides.

— Elle est bien décidée à ne pas revenir ! dit Simon lorsque Mallard fut assis dans le véhicule.

— Pour le moment, je crois inutile de l'y engager, répondit celui-ci ; plus tard, peut-être, il est possible que madame Geneviève ait le mal du pays*. Le cas n'est pas rare parmi ceux qui ont toujours vécu à la campagne lorsqu'ils se fixent dans les villes. C'est pourquoi je ne saurais trop vous conseiller de modérer les vivacités de madame Beauquesne, qui pourraient engager votre belle-fille à vous quitter une seconde fois.

Simon approuva d'un signe de tête.

— Et vous êtes sûr, dit-il en baissant la voix, tout à fait sûr que la loi est pour elle ?

— Tout ce qu'il y a de plus sûr*, mon cher monsieur. Un procès qui raconterait les faits tels qu'ils se sont passés vous couvrirait de honte à tout jamais, soit dit sans . . .

— Adieu, adieu, monsieur Mallard, fit Simon en contrefaisant la surdité. Bon voyage !

Le cabriolet fila bon train le long* de l'avenue, suivi par le regard du vieux paysan.

— Si tu pouvais te casser les os, dit-il, et elle aussi, la misérable ! . . . Et quand je pense que François lui a fait des rentes, et lui a donné de l'argent gros comme elle * . . . que sans cela elle n'aurait pas pu s'en aller . . . Quelle misère ! 5

CHAP. V.

Cependant Geneviève était en proie à mille perplexités. Après avoir rendu à M. Pluchet la dentelle raccommodée, elle avait pensé recevoir une commande, et rien n'était venu. Elle se demanda alors si elle ne s'était pas trompée du tout au tout* sur la valeur de son travail, et pendant les jours d'hiver, courts et froids, où le chauffage et l'éclairage doublent la dépense quotidienne, elle passa de longues heures à réfléchir tristement.

Tous ceux qui travaillent les ont connues, ces méditations pleines d'angoisse, où l'être jeune et plein de bonne volonté, voyant qu'on ne veut pas employer ses forces, se prend la tête dans les mains et doute de lui-même*.

— Qu'est-ce que je leur demande? Gagner honnêtement ma vie!

Ce cri sort à toute heure de milliers de poitrines, et le plus souvent sans écho.

Mais s'il est vrai que rien n'est plus difficile que de se faire une place au soleil*, il est également certain que dans cette grande bataille de la vie, bien peu de ceux qui ont de l'énergie restent parmi les vaincus.

Geneviève était décidée à lutter jusqu'au bout de ses forces, jusqu'au terme de son existence. Elle ne retournerait pas au moulin, quand même elle devrait se placer comme servante, afin de subvenir à l'éducation de son fils. 5

Les trois cents francs que lui assurait annuellement la rente de son douaire lui permettraient toujours de joindre les deux bouts, fût-ce au prix de* mille privations pour elle seule.

Elle travaillait toujours, enrichissant son trésor de 10 divers dessins précieux ; à mesure que son espoir de les vendre diminuait, elle travaillait avec plus d'âpreté, se disant que le moment avait beau n'être pas favorable*, un jour viendrait où ces merveilles retrouveraient leur prix. 15

Le printemps arriva sur ces entrefaites. Une souffrance sourde, mal définie, s'empara de la jeune femme ; la verdure lui manquait cruellement, les eaux courantes, la grande vanne du moulin au flot toujours clair et rapide, les jeunes pousses des arbres, les bou- 20 quets blancs de l'aubépine . . . Tout le sang de paysanne de Geneviève se révoltait dans la prison que lui faisaient les murailles grises, indéfiniment percées de fenêtres noires. Elle se sentait défaillir par moments*, mais une indomptable volonté lui faisait redresser la 25 tête.

— Non ! se disait-elle, je ne céderai pas ! Je ne retournerai pas au moulin Frappier !

Un jour, elle sentait la nostalgie plus fort que de coutume, car l'air était doux et tiède, l'odeur des pre- 30

miers lilas montait jusqu'à elle, emportée par un vent léger. On frappa à sa porte.

— Entrez, dit-elle.

— Une lettre, madame, dit un homme à casquette
5 galonnée ; j'attends la réponse.

Elle ouvrit l'enveloppe, non sans un battement de cœur.

C'était, en deux mots, l'invitation de passer sur le champ à* la maison Pluchet.

10 — C'est bien, j'y vais, répondit-elle.

— Tout de suite, s'il vous plaît, fit le messager ; on est pressé.

Il n'était pas poli, à quoi bon ? Geneviève n'était pas riche.

15 Elle mit à la hâte son mantelet et son chapeau, et se rendit au magasin, qui n'était pas éloigné.

Le chef de la maison avait l'air aussi ouvert et affable que possible.

— Je crois vous avoir trouvé de l'occupation, dit-il
20 en indiquant un siége à la jeune femme.

— Tant mieux, monsieur, répondit-elle avec calme.

— Une de mes meilleures clientes, madame Nanteuil, marie prochainement sa fille, et pour la toilette de mariée, elle veut employer de fort belles dentelles
25 anciennes qu'elle possède, des trésors de famille . . . c'est ce point que vous savez faire . . .

— Le point d'Alençon ? dit Geneviève d'une voix claire.

— Précisément. Il lui en manque quelques petits
30 morceaux pour compléter la garniture, il y aurait

aussi des réparations à faire . . . j'ai pensé que cela pourrait vous être agréable.

— Je vous remercie, monsieur, dit posément la jeune femme ; j'entreprendrai ce travail avec d'autant plus de plaisir que ce sera pour moi une occasion de m'exercer la main.

— Vous ne travaillez pas maintenant ? demanda Pluchet.

— Oh ! si ! mais on se perfectionne en voyant des points qu'on ne connaît pas encore, et comme il n'y a personne à Paris qui puisse me renseigner là-dessus, puisque je suis seule à connaître . . .

— Elle va me prendre très cher, pensa Pluchet. Il y a une petite difficulté, dit-il tout haut ; madame Nanteuil tient beaucoup à ses dentelles, et ne veut pas les laisser sortir de sa maison ; il faudrait faire les réparations chez elle . . .

Geneviève fronça légèrement le sourcil. Jamais encore elle n'était entrée à semblable titre* dans une maison étrangère, et il lui semblait accepter par là une sorte de domesticité . . .

— Quel sot orgueil ! se dit-elle aussitôt. Est-ce que je n'ai pas été servante à l'auberge de Délasse ?

— J'irai, monsieur, fit-elle tranquillement. Quand faut-il m'y rendre* ?

— Tout de suite, si vous le pouvez.

— C'est bien, monsieur, et les conditions ?

— Vous verrez ce qu'il y a à faire, vous me demanderez votre prix, et nous nous entendrons*. Mais n'oubliez pas que c'est avec moi que vous devez

traiter, et non avec ces dames directement; il y aurait là un manque d'égards pour moi* . . .

— Ne craignez rien, monsieur, interrompit Geneviève avec hauteur, je sais ce que je dois à un inter-
5 médiaire tel que vous . . .

— La diable de femme *! pensa Pluchet; on ne sait comment la prendre!

Il lui indiqua l'adresse de madame Nanteuil, et Geneviève partit, singulièrement émue à l'idée de
10 cette démarche. Comme tous ceux qui ont vécu solitaires, elle était sauvage et craignait les nouvelles figures.

Celle de mademoiselle Nanteuil la réconcilia sur-le-champ avec la tâche qu'elle avait acceptée, car jamais
15 madame Beauquesne n'avait vu de visage si avenant. Non que la jeune fille fût remarquablement jolie; pas un des traits de son visage n'eût résisté à un examen sévère*. Mais elle avait la grâce, 'plus belle encore que la beauté,' et dans ses yeux lumineux une bonté
20 touchante, avec un brin d'espièglerie*, qui faisait d'elle la plus adorable petite fée qui se pût voir.

— Maman, c'est la dame qui vient pour nos dentelles, dit Marguerite Nanteuil en ouvrant la porte d'un petit salon où sa mère feuilletait un livre de
25 comptes.

Madame Nanteuil se leva, salua Geneviève et lui indiqua un siége, le tout d'un air si bienveillant que la jeune femme se sentit touchée d'un accueil différent de ce qu'elle avait coutume de rencontrer.

30 En quelques mots l'affaire fut arrangée, Geneviève

promit de venir dès le lendemain, et elle rentra dans sa chambrette avec une émotion joyeuse.

Le lendemain, en effet, à l'heure fixée, elle était au travail, dans une pièce que madame Nanteuil avait spécialement consacrée à cet usage, et où elle se trou- 5 vait seule.

Deux ou trois fois dans la journée, Marguerite entr'ouvrit la porte et montra son frais visage éclairé d'un sourire.

— Vous n'avez besoin de rien? disait-elle. Gene- 10 viève répondait négativement, et l'aimable vision disparaissait.

Le second jour, madame Beauquesne s'enhardit jusqu'à répondre par un sourire à celui que lui adressait la jeune fille. Le troisième jour, au lieu de rester 15 sur le seuil, Marguerite entra à moitié, sans quitter de la main le bouton de la porte.

— Si j'osais, dit-elle, je viendrais de temps en temps vous dire un petit mot* . . . Vous devez vous ennuyer, enfermée ainsi toute seule! 20

— Je ne m'ennuie pas seule, mademoiselle, répondit Geneviève, je suis habituée à la solitude, et je ne la crains pas . . .

Cette réponse, qui eût dû* décourager Marguerite, la décida à entrer tout à fait, tant le ton était en désac- 25 cord avec* la sévérité des paroles.

— Vous vivez toute seule? demanda-t-elle avec autant de précautions délicates dans la voix que si elle avait eu peur d'affliger une malade.

— Avec mon petit garçon, répondit Geneviève, 30

étonnée de se sentir pour la première fois de sa vie la tentation de parler d'elle-même.

— Votre mari voyage ? fit doucement Marguerite.

La voix de Geneviève trembla légèrement quand elle dit :

— Je suis veuve.

— Déjà ! s'écria Marguerite qui fit un pas en avant. Elle recula aussitôt, craignant de se montrer indiscrète. Sa mère lui avait dit que le secret de Geneviève valait beaucoup d'argent, et qu'il ne fallait pas avoir l'air de vouloir le surprendre.

Madame Beauquesne s'aperçut de ce mouvement, et tout à coup, éclairée par la délicatesse de ses propres sentiments, elle en devina la cause.

— N'aimeriez-vous pas, dit-elle avec une hardiesse qui la surprit elle-même, savoir comment on fait cette merveilleuse dentelle qui garnira votre robe de noce ?

— J'aimerais bien à vous voir travailler, mais j'ai peur d'être indiscrète . . .

Pour toute réponse Geneviève attira une chaise auprès d'elle, et la jeune fiancée* vint s'y asseoir.

Pendant quelques instants, elles gardèrent le silence, occupées toutes deux du travail qui s'accomplissait sur le petit coussin. Puis Marguerite, ayant levé les yeux sur le visage penché de la jeune femme, s'oublia à contempler les traits et l'expression sérieuse de cette ouvrière qui avait l'air d'une reine.

— Vous êtes très adroite, lui dit-elle enfin ; jamais je ne pourrais me reconnaître dans tous ces fils embrouillés . . . Il y a longtemps que vous avez appris ?

Le cœur de Geneviève se gonfla, et elle répondit d'une voix brisée : Cinq ans.

Marguerite n'avait que dix-neuf ans, cependant elle savait assez de la vie pour deviner toute une destinée douloureuse dans le ton de cette réponse troublée ; elle baissa les yeux, et murmura : Oh ! pardon !

Geneviève la regarda et la vit si contristée qu'elle voulut la consoler.

— C'est ma mère qui m'a enseigné ce métier, dit-elle d'un ton presque joyeux. Elle ne croyait pas me rendre un si grand service, la chère âme !

— Vous l'avez encore ? hasarda timidement Marguerite.

Geneviève fit un signe négatif.

— Que de chagrins ! commençait Marguerite.

La porte s'ouvrit et laissa passer la tête de madame Nanteuil.

— Comment, ici ? fit-elle d'un ton de reproche affectueux, en voyant sa fille assise auprès de la jeune ouvrière.

— C'est moi, madame, qui ai proposé à mademoiselle de voir comment on s'y prend*.

Madame Nanteuil sourit et entra, comme avait fait sa fille.

— Si vous ne recherchez pas la solitude, dit-elle gaiement, je vais lever votre quarantaine. M. Pluchet m'a dit que vous étiez en possession d'un secret unique, et qu'il fallait se garder de vous laisser voir* pendant que vous travailliez . . .

— C'est vrai, madame, dit Geneviève, qui rougit soudainement.

— Mais alors . . .

— Je ne pense pas, madame, que ni mademoiselle ni vous puissiez avoir l'idée de me dérober ce qui me fait vivre ; c'est pourquoi je n'ai pas à me cacher de vous.

Geneviève avait prononcé cette longue phrase tout d'une haleine, poussée par la noblesse native* de son cœur. La mère et la fille s'entre-regardèrent.

— Eh bien, nous viendrons vous tenir compagnie de temps en temps, puisque vous le permettez, dit madame Nanteuil en emmenant Marguerite, qui du seuil envoya à madame Beauquesne un joli geste d'adieu.

— Maman, elle a perdu sa mère, elle est veuve, elle a un petit garçon ! dit Marguerite dès qu'elles furent hors de la portée de la voix.

— Pauvre femme ! Elle paraît fort distinguée*.

— Si tu le permettais, j'irais travailler de temps en temps près d'elle : elle est triste, cela la distrairait.

— Certainement, répondit madame Nanteuil. Mais n'abuse de rien, pas même de la bonté.

Les visites de Marguerite, d'abord courtes, se prolongèrent de plus en plus, si bien qu'à la fin de la première semaine, elles duraient toute l'après-midi, excepté quand madame Nanteuil l'emmenait pour quelque course* ; ces jours-là, Geneviève trouvait le temps long, et le souvenir de ses chagrins lui revenait avec plus d'amertume.

Peu à peu, sans qu'elle sût comment, les tristes secrets de son cœur lui échappèrent.

Pourquoi cette femme éprouvée par la vie se fit-elle une confidente de cette jeune fille heureuse et riche? Ceux-là seuls peuvent le dire qui ont rencontré sur leur chemin le trésor d'une sympathie subite et irrésistible qui devait leur rester fidèle jusqu'au bout.

Un hasard apprit un jour à mademoiselle Nanteuil la différence qui existait entre la somme demandée par M. Pluchet pour la réparation de ses dentelles, et celle qu'il avait accordée à Geneviève. Saisie d'indignation à la pensée que le riche propriétaire du magasin de trousseaux gagnait sur cette affaire environ deux fois plus qu'il ne payait à la dentellière, Marguerite se demanda pendant quelques jours si elle devait informer Geneviève de ce fait important.

Elle tint conseil avec sa mère, et elles résolurent de n'en rien dire. Tant qu'elles ne pourraient pas* offrir à la jeune femme l'équivalent de ce qu'une brouille avec Pluchet pouvait lui faire perdre, il était plus sage de ne rien dire, et elles connaissaient assez maintenant le caractère ombrageux de Geneviève pour être sûres qu'elle dirait à celui qui l'employait de la sorte quelques rudes vérités*.

Le mariage eut lieu sur ces entrefaites. Les après-midi que passait Geneviève dans la grande lingerie, vaste et bien aérée, égayées de temps en temps par l'apparition de Marguerite, parurent désormais bien longues à la paysanne exilée au milieu de la grande ville.

Jean rentrait à six heures, et, plein de son importance, il s'efforçait d'expliquer à sa mère les découvertes qu'il faisait chaque jour dans le beau pays de science*. Geneviève écoutait, charmée, le marmot qui
5 savait bientôt lire, car son horreur pour l'instruction avait disparu comme par enchantement; maintenant, il voulait être le premier.

— Dans ta division ? lui dit un soir sa mère assise auprès de la fenêtre, en regardant les étoiles.

10 — Non, dans la première classe, répondit intrépidement maître Jean-Frappier.

Geneviève ramena ses yeux sur le petit bonhomme.

— Mais, mon chéri, dit-elle, tu es très petit, et les
15 garçons de la première classe sont de grands jeunes gens ! Il faudrait savoir attendre.

— Qu'est-ce que ça fait ? dit orgueilleusement l'enfant, il y a des grands* qui sont si bêtes ! Les petits peuvent bien avoir de l'esprit, et leur passer sur le
20 dos* !

Geneviève embrassa passionnément son fils. Ce besoin de s'élever, sans souci des obstacles, c'était son sang qui parlait, c'était elle-même décidée à tout vaincre pour vivre indépendante. Jean resta debout
25 près d'elle et tout fier.

— Nous sommes pauvres, dis, maman ? fit-il après un silence.

— Oui, mon garçonnet ; pourquoi me demandes-tu cela ?

30 — Parce que là-bas, au moulin, on ne me refusait

jamais rien, et ici, quand je te demande quelque chose, tu me dis souvent : Je ne peux pas, nous ne sommes pas assez riches.

— C'est vrai, dit la jeune mère, étonnée de voir tant de réflexions écloses en silence* dans le cerveau de son petit garçon.

— Pourquoi sommes-nous pauvres, tandis qu'au moulin nous étions riches ? Et puis, pourquoi ne voyons-nous plus papa Simon et maman Victoire ? Est-ce que tu es fâchée avec eux, dis ?

— Je ne suis pas fâchée avec tes grands-parents, dit-elle, mais écoute-moi bien, Jean-Frappier, quoique tu ne sois qu'un enfant, je vais te parler comme à un homme.

Jean regarda sa mère au fond des yeux, avec une honnête assurance.

— Ah ! comme tu ressembles à ton père ! s'écria Geneviève en l'attirant à elle. Elle l'enferma dans ses bras sur son sein palpitant, et l'y tint un moment comme si elle avait concentré en lui toutes les joies évanouies, toute sa jeunesse envolée, tout son amour couché sous la terre avec le cher mort. Puis elle refoula les larmes avec un geste superbe et s'essuya les yeux du revers de la main, avec la résolution d'une femme qui ne veut pas faiblir.

— Je n'ai que toi, mon fils, dit-elle : j'aimais ton père de toutes mes forces ; il est mort tout à coup, et je me suis trouvée avec de longues années à vivre, sans autre joie que celle de t'élever et de faire de toi un homme bon et courageux, honnête et généreux,

comme ton père l'avait été. Je n'avais plus que toi, me comprends-tu ?

L'enfant fit un signe de tête énergique. Il comprenait mieux encore avec ses yeux qui fouillaient au fond* de l'âme de sa mère qu'avec ses oreilles attentives.

— Eh bien, j'ai vu que ton grand-père et ta grand'mère, qui t'aiment pourtant, t'aimaient mal, de façon à te laisser devenir méchant et malheureux. Tu devenais menteur, tu devenais gourmand, tu ne respectais pas les vieillards, parce qu'ils n'étaient pas toujours justes envers toi . . .

Jean avait rougi, mais il releva la tête, qu'il avait baissée.

— Ils n'étaient pas justes avec toi non plus, dit-il, car tu es bonne !

— Avec moi, c'est autre chose, dit Geneviève singulièrement émue de cette parole, fruit de tant de pensées muettes* dans cette petite tête frisée. C'est de toi qu'il est question, de toi seulement. Je n'ai pas voulu te laisser devenir injuste et méchant, et je t'ai emmené, pour que tu apprennes à vivre pauvrement, et pour que tu sois un jour un homme de bien . . . afin que quand je mourrai, je puisse dire à ton père que je t'ai bien élevé . . .

— Ma mère, dit lentement Jean-Frappier en posant sa main sur les genoux de la veuve ; ma mère . . .

Il ne témoigna point la tendresse d'un enfant de son âge ; aucun élan* ne le poussa dans les bras maternels, un grand travail se faisait dans son cer-

veau surexcité ; l'image du père mort presque effacée, oubliée, venait de se lever devant lui ; la pensée que sa mère serait un jour aussi froide que le père, l'idée confuse, à peine entrevue, d'une rencontre de ces deux êtres dans la mort, ou dans un autre monde où ils se parleraient de lui, toute cette évocation des choses les plus graves de la vie le mûrit soudainement. Comme une grande lame enlève un vaisseau et lui fait franchir les récifs sur lesquels il allait se briser, le discours de sa mère emporta l'esprit de Jean-Frappier bien au delà des émotions ordinaires à son âge, et il se trouva soudain dans les eaux calmes d'un grand sentiment bien compris.

— Ma mère, tu seras tout pour moi, dit-il en la regardant si gravement qu'elle eut peur de lui avoir donné une trop forte commotion. Tout, mon père et ma mère à la fois*.

Geneviève appuya sa main sur les cheveux frisés, avec quel amour, quel orgueil, les mères seules peuvent le savoir !

— Alors, ils étaient méchants, les vieux, dis ? fit maître Jean, retombant sur la terre avec un éclair dans le regard.

Geneviève, bien qu'encore tout émue*, eut peine à s'empêcher de rire, tant les yeux du petit garçon pétillaient de malice.

— Ils n'étaient pas méchants, dit-elle en hésitant.

— Alors ils étaient bêtes !

— Jean* ! s'écria Geneviève soigneuse de maintenir le respect des aînés dans l'esprit de l'enfant.

— Mais puisqu'ils faisaient tout ce que je voulais, et en cachette de toi, encore* !

Aux yeux du petit garçon la mère venait de grandir soudain dans une proportion démesurée ; s'être caché d'elle devenait un crime de lèse-majesté*.

— Les enfants ne peuvent pas tout comprendre, dit la jeune mère d'un air sérieux, mais sans oser répondre au regard inquisiteur de M. son fils*. Tu as assez compris pour aujourd'hui. Quand tu seras plus grand et plus raisonnable, nous reparlerons de tout cela. Maintenant, il faut dormir.

Jean reposait depuis longtemps dans son petit lit, que Geneviève, assise au bord de la fenêtre, les yeux perdus dans les étoiles, resongeait à ce passé, si beau, si doux, qu'il avait l'air d'un rêve, et, fière pourtant de ce qu'elle avait fait, voyait dans l'avenir un Jean Beauquesne digne de son père.

Elle était heureuse, et pourtant sa joie était amère, car, en se levant, elle s'aperçut que sa robe était tout humide de ses larmes. Mais il y a si peu de joies qui ne soient amères* !

CHAP. VI.

— Vous dites que c'est moderne ?

— Tout ce qu'il y a de plus moderne*.

— C'est une femme qui fait cela ?

— J'ai eu le plaisir de vous le dire.

— Et vous la connaissez ? 5

— Je l'ai vue à l'ouvrage.

— C'est prodigieux !

— N'est-ce pas ?

Le riche manufacturier se passa la main sous le menton ; c'était son geste favori, dans lequel il y 10 avait de la complaisance et du doute à la fois.

— Envoyez-la-moi donc, dit-il après une courte méditation.

Madame Nanteuil se mit à rire. Il la regarda tout surpris. 15

— Pourquoi riez-vous ?

— Parce que vous êtes tous les mêmes, mes beaux messieurs, dit-elle. Je vous montre la garniture de la robe de ma fille, qui est très réussie, n'est-ce pas* ?

— Oh ! très réussie ! 20

— Vous dites : Voilà qui est prodigieux ! et vous demandez à voir l'ouvrière.

— Qu'y a-t-il là de si singulier ? fit M. Moisson en levant les sourcils qu'il avait fort noirs.

— Oh ! rien du tout ! Vous allez proposer à l'ouvrière soit de venir chez vous, à la manufacture de Valenciennes, soit de travailler chez elle, à ses pièces . . .

— Est-elle riche ?

— Non.

— Eh bien ?

— Vous allez lui offrir un beau salaire de dix francs par jour, pour vous élever des ouvrières . . .

M. Moisson, de plus en plus ébahi, regarda madame Nanteuil, qui commença à rire.

— Comment le savez-vous ? fit-il.

— Est-ce que vous n'êtes pas tous les mêmes ?

— Mais dix francs par jour, c'est beau, cela ! Où sont les femmes qui gagnent honnêtement dix francs par jour ?

— C'est très beau, certainement ; nous disons donc qu'elle vous instruira des ouvrières, vous vous ferez un monopole de ce qu'elle enseignera, et vous gagnerez cent mille francs par an.

M. Moisson chercha une réplique et n'en trouva pas.

— Que voudriez-vous donc ? dit-il.

— Qu'elle fût associée à vos bénéfices*.

Le manufacturier bondit, sans souci des yeux qui le regardaient. Marguerite Nanteuil, depuis mois madame Reynold, s'approcha de sa mère pour lui demander la cause de cette animation.

— De quoi s'agit-il? dit-elle en s'asseyant, en face des interlocuteurs, sur un pouf.

— De Geneviève, répondit sa mère.

— J'espère que vous allez mettre à profit une pareille aubaine*! dit tranquillement la jeune femme. 5

— Aubaine? . . . soit! Mais pas dans les conditions que propose madame Nanteuil.

— Moitié dans les bénéfices, et son nom à toutes les récompenses! dit tranquillement celle-ci.

— Parfait! Et moi, alors*? 10

— Vous aurez l'autre moitié, et l'honneur de l'avoir entrepris.

Cela n'arrangeait pas du tout le manufacturier. Cependant il se creusait vainement la tête depuis longtemps* en cherchant quelque chose qui pût relever 15 la vitrine qu'il préparait pour l'Exposition de 1855, cette première exposition universelle, qui empêchait tant de manufacturiers de dormir. Il y avait quelque chose à faire avec ce point d'Alençon, si miraculeusement retrouvé . . . il finit par entrer en pourparlers 20 avec* madame Nanteuil. Rendez-vous fut pris chez celle-ci* pour rencontrer Geneviève, et l'on se sépara, à demi contents les uns des autres.

Madame Beauquesne arriva la première, le jour fixé; ses amies l'avaient bien prévenue de ne pas se laisser 25 séduire par les premières offres du manufacturier. Il s'agissait non d'un bien-être momentané, mais d'une fortune, d'une position; il fallait tenir bon*, 'au nom de l'enfant,' avait ajouté Marguerite, qui la croyait toujours pauvre, du moins relativement. 30

M. Moisson fut aimable, galant même ; mais la question principale menaçait de ne pas se résoudre ; il pouvait céder de l'argent, soit ; mais *son* idée, l'idée de se faire passer pour l'inventeur de ce qu'un être plus intelligent et moins riche aurait trouvé à sa place, cette idée-là, il y tenait prodigieusement*.

— Eh bien, non, dit enfin Geneviève en se levant pour finir le débat, non ; ma mère m'a légué cela pour toute fortune, j'ai appris par moi-même au moins autant qu'elle m'a enseigné, c'est mon bien ; je le tiens dans ma main fermée, j'aime mieux l'ouvrir pour tout le monde...

— N'allez pas faire une semblable sottise ! s'écria M. Moisson.

Geneviève se retourna fièrement.

— C'est donc une sottise que d'enseigner ce que l'on sait à ses semblables ? que de partager avec eux ce que l'on possède ? Ah ! monsieur, Dieu m'est témoin que j'aimerais mieux donner mon secret à dix femmes qui meurent de faim, que de vous le vendre aux conditions que vous proposez !

— Bravo, Geneviève ! s'écria Marguerite qui faisait silencieusement jusque-là du crochet dans l'embrasure d'une fenêtre.

M. Moisson eut grand'peur pour son exposition.

— Que diable, dit-il, on ne peut pourtant pas tout mettre dans un seul plateau de la balance* . . .

— Vous y consentez cependant, pourvu que ce plateau soit le vôtre*, riposta Geneviève.

M. Moisson n'avait pas la réplique très prompte : il resta terrassé sous le coup.

Tout à coup, Marguerite eut une idée, elle aussi. Elle quitta son crochet et vint s'asseoir entre les deux contractants qui, debout l'un et l'autre, se tournaient le dos avec beaucoup d'humeur.

— Écoutez, leur dit-elle, il me semble que tout peut s'arranger. Que demande madame Beauquesne ? Rien que de parfaitement juste ; que son nom soit cité, comme celui de la personne qui a conservé la tradition du point d'Alençon. Est-ce cela, madame ? dit-elle en se tournant vers Geneviève.

Celle-ci répondit, oui, de la voix et du sourire. Tout ce que disait Marguerite était bien dit.

— Et vous, monsieur Moisson, vous tenez absolument à ce que la vitrine qui portera votre nom, renferme le point d'Alençon exécuté par madame Beauquesne, et à ce qu'on vous attribue l'honneur de cette restitution d'un objet d'art longtemps perdu ?

— Parbleu ! je crois bien, que j'y tiens ! s'écria le manufacturier d'un ton bourru.

— Eh bien, qui vous empêche de mettre au travail exécuté par madame une inscription ainsi conçue ou à peu près : Point d'Alençon, perdu depuis la Révolution, retrouvé et exécuté par madame Geneviève Beauquesne, sous les auspices de M. Moisson, qui en a acquis la propriété unique ? C'est un peu long, ajouta-t-elle avec un sourire, mais nous prierons un de ces messieurs de l'Académie* de rédiger notre petite pancarte ; ils ne nous refuseront pas ce léger service.

— Vous consentirez à affirmer que j'ai acquis la

propriété unique de votre point? dit M. Moisson ébranlé.

— Je vous donnerai ma parole de ne l'enseigner qu'aux personnes désignées par vous, dit Geneviève. Ce que je ne puis céder, c'est mon droit à faire reconnaître que j'ai retrouvé un secret perdu.

— Vous êtes ambitieuse? dit lourdement M. Moisson, qui croyait faire une aimable plaisanterie.

— Oui, monsieur, pas pour moi, pour mon fils.

M. Moisson ne comprit pas, mais ce n'était pas nécessaire. Un accord fut signé, et Geneviève se trouva, par sa simple signature, en possession d'un revenu de six mille francs, d'une part dans les bénéfices, et de la certitude de voir son nom porté à la connaissance* du public.

M. Moisson s'en alla vite, il avait d'autres affaires. Geneviève voulait le suivre. Marguerite la retint.

— Eh bien, lui dit-elle, que pensez-vous de cela?

— Je crois rêver, répondit madame Beauquesne. La tête me tourne; j'ai peur de n'avoir pas compris. Est-ce vrai que mon nom sera sur mon ouvrage à l'Exposition?

— Et sur la liste des récompenses, j'espère! dit Marguerite en souriant. Vous voilà presque riche!

— Oh! la richesse, ça m'est égal*! fit Geneviève d'un ton léger.

— Je croyais que cela ne vous serait pas indifférent, répliqua madame Reynold surprise.

La jeune veuve révéla alors à son amie sa véritable position; la fortune de son fils, et les motifs

puissants qui l'avaient décidée à venir combattre contre l'existence, afin d'être seule à élever Jean-Frappier.

— Geneviève, dit Marguerite, les yeux pleins de larmes, quand cette histoire fut terminée, vous êtes sublime !

CHAP. VII.

Un gros souci préoccupait Geneviève. Les grands-parents restés au moulin commençaient à s'impatienter. Longtemps, ils avaient tenu bon*, espérant que la famine ramènerait les fugitifs au logis.

5 Mais quand ils virent commencer un second hiver, ils comprirent que leur belle-fille avait dû* faire son nid dans la grande ville et que son retour n'était guère probable dans ces conditions-là. Simon, alors, poussé par Victoire, se mit en course*, et le cabriolet 10 de François Beauquesne, longtemps délaissé sous la remise, fut un beau jour tiré dans la cour et visité par Saurin, qui en avait le cœur gros*.

— Il me semble voir le maître, disait-il, quand, au moment de partir, il demandait : 'Allons, fils, tout y 15 est-il* ?'

Victoire ne faisait pas* de sentiment : ça ne rapporte rien. Elle avait dit de nettoyer le cabriolet, et Saurin dut obéir. Le véhicule fut lavé, frotté, graissé, brossé dessus et dessous, dedans et dehors, jusqu'à ce qu'il 20 fût en état satisfaisant. On y attela une vieille jument borgne, qui n'aimait guère à* trotter, mais qui ne se fût emportée pour rien au monde, cela lui eût donné

trop d'agitation, et Simon, vêtu de son plus bel habit, se hissa dedans, non sans peine. Il n'était pas né cocher, et eut, dès l'abord, quelque peine à faire comprendre à Bijou qu'elle ne pourrait jamais entrer dans l'écurie avec le cabriolet à sa suite, à cause de la capote, qui était trop haute. Mais avec l'aide de Saurin, qui avait le mauvais cœur* d'en rire, le mécréant! la barrière fut franchie, et Simon s'en alla cahin caha le long* de l'avenue.

Sa première visite fut pour le curé. Il fréquentait peu le presbytère, si peu que, depuis la première communion de son fils, nul ne se souvenait de l'y avoir vu. Entre temps*, l'ancien curé était mort et un autre l'avait remplacé. Celui-ci avait marié François et baptisé Jean-Frappier Beauquesne. Peut-être avait-il quelque moyen judicieux de faire rentrer au bercail les brebis fugitives.

Hélas! il n'en avait point! C'était un brave homme chez qui la charité n'excluait pas une pointe* de raillerie, bien normande. Il savait par ouï dire que Victoire était d'un caractère difficile, et de plus, portait culotte* au moulin.

— Que voulez-vous que j'y fasse? dit-il après avoir écouté les doléances du bonhomme.

— C'est à vous de lui faire comprendre qu'elle doit revenir! dit le père Simon.

— Je m'en garderai bien*, répondit le bon curé. Je ne m'occupe que du salut des âmes et serais fort réprimandé par mes supérieurs si je me mêlais des affaires personnelles de mes ouailles*...Je vous pro-

mets d'offrir mes prières pour que la fugitive s'attendrisse et sente le désir de vous revenir, mais je ne puis davantage.

Simon, fort penaud*, alla trouver le maire.

5 C'était un bonhomme vaniteux, qui en voulait encore* au défunt François Beauquesne d'avoir préféré Geneviève à sa propre fille. Il expédia Simon en deux paroles.

— Ce ne sont point mes affaires, dit-il, ce sont les
10 vôtres. Chacun son métier, et les vaches seront bien gardées*. Il ne fallait point vous embarrasser d'une bru d'humeur si voyageuse. Après tout, elle ne doit rien à personne et peut faire ce qu'elle veut.

— Oui, dit Simon, mais l'enfant ?

15 — L'enfant ? s'il se porte bien, s'il va à l'école, etc., que diable voulez-vous demander de plus ? Allez, allez, maître Simon Beauquesne, si votre fils s'était mieux marié, vous ne seriez pas si fort en peine aujourd'hui ; mais quand on a semé le vent*, il faut
20 se résigner à récolter la tempête.

— Eh ! qui vous garantit que le petit se porte bien, qu'il aille à l'école, etc., comme vous dites ?

— Est-ce que la mère n'écrit pas ?

— Si bien*, au notaire qui nous apporte les lettres.

25 — Demandez un certificat du médecin et un autre de l'instituteur, dit le maire après avoir profondément réfléchi. Je ne vois rien de mieux à faire.

C'était une idée, cela...et d'abord cela ne pouvait manquer d'ennuyer beaucoup Geneviève.

30 Simon s'en réjouit et remercia le maire, qui le salua.

du haut de sa cravate*, après quoi il remonta dans son cabriolet et tourna la tête de Bijou du côté du bourg où demeurait maître Mallard.

Comme il attachait la jument par la bride à l'anneau scellé pour cet usage dans le mur, non sans 5 geindre tant soit peu*, car c'était chez lui l'accompagnement du moindre mouvement, il vit une ombre s'interposer entre son visage et le pâle soleil d'hiver qui lui tenait compagnie ce jour-là. Il leva la tête et il aperçut un visage connu. 10

— Toi, cousin Frappier, dit-il, que viens-tu faire ici ?

Le vieux cousin cligna de l'œil et mit dans sa poche la pipe qu'il venait de bourrer, par précaution.

— Et toi-même ? répondit-il sans se troubler ; m'est 15 avis* que tu apportes au notaire les fermages de Noël que tu as touchés pour ta belle-fille ?

La vieille métaphore, 'jeter de l'huile sur le feu*,' ne fut jamais si bien appliquée. Simon faillit se mettre en colère, ce qui eût été certainement pour la 20 première fois de sa vie. Mieux avisé*, il se contint et répliqua d'un ton calme :

— Juste ! tu as deviné, garçon ! mais toi qui n'as pas de fermages ?

— Je n'ai pas à en faire mystère, dit le vieillard, 25 je viens savoir des nouvelles de la Geneviève et du petit.

Simon s'arrêta net, au milieu du couloir qui conduisait à l'étude du notaire.

— Toi ? ça t'intéresse donc ? 30

— Un peu.

Simon reprit sa marche avec tant d'humeur qu'il se heurta énergiquement à la porte en entrant.

Après une courte attente, le clerc vint leur dire qu'ils pouvaient entrer. Ils trouvèrent le notaire assis devant son bureau, les jambes agréablement rôties par un bon feu de houille, et disposé le mieux du monde*.

— Que désirez-vous, messieurs? dit-il de l'air le plus encourageant en les invitant à s'asseoir.

— Moi, dit le vieux Frappier, je veux entendre ce que vous direz à mon cousin, voilà tout; ne vous gênez pas pour moi, je vous en prie.

Il s'assit modestement à l'angle du feu, de manière à se chauffer les pieds, et en même temps à empêcher Simon d'en approcher les siens. Celui-ci tira une chaise à lui et s'assit tout contre le bureau du notaire.

— Je n'ai que faire de Frappier*, dit-il, je ne sais pas seulement pourquoi il est venu, je l'ai rencontré en bas; ainsi, nous ne sommes pas ensemble, monsieur le notaire; si vous vouliez bien lui dire de s'en aller...

Le brave homme ébahi regarda tour à tour les deux cousins, mais Frappier imperturbable dit tranquillement:

— Nous savons que quand il s'agit de ta bru, tu ne demandes que plaies et bosses*. Permettez-moi de rester, monsieur le notaire, ça servira peut-être à quelque chose.

Plus ébahi que jamais, maître Mallard prit la parole*.

— Permettez-moi de vous faire observer, messieurs, que vous auriez dû vous accorder avant de venir ici ; mes moments sont comptés*, et je...

— Pardon, monsieur, dit Frappier avec une grande politesse, ce n'est pas de vous que j'ai l'intention de me moquer, je vous en donne ma foi d'honnête homme. Voulez-vous me dire seulement si vous avez reçu des nouvelles de madame Geneviève Beauquesne et de son fils Jean ?

— Il m'est facile de vous satisfaire, dit le notaire, qui commençait à comprendre et qui avait envie de rire. J'ai reçu avant-hier une lettre que j'ai là et que je vais vous communiquer.

— Pourquoi pas à moi seul ? dit Simon, pendant que maître Mallard fouillait dans un carton.

— Parce que vous êtes tous deux parents, bien qu'à différents degrés des personnes dont il s'agit.

Simon renferma encore une fois sa mauvaise humeur, et écouta la lecture en silence, sans manifestation d'aucune sorte. Quand ce fut terminé :

— Alors, ils vont bien ? dit-il.

— Comme vous le voyez.

— Ils n'ont aucune intention de revenir ?

— Pas pour le présent.

— Et la loi tolère ces choses-là ? demanda prudemment le vieux madré.

Maître Mallard se mit à rire.

— La loi n'a rien à y voir, fit-il avec la condescendance qu'on témoigne aux lubies* d'un enfant malade.

— Pourtant, notre maire m'a dit qu'il faudrait se procurer un certificat de médecin, comme quoi* mon petit-fils se porte bien, et un autre du maître d'école pour savoir s'il reçoit de l'instruction...

5 — Ah ! le maire vous a dit cela, fit le notaire d'un ton glacé.

— Oui. Il a dit que ce serait bien nécessaire.

— Vous pouvez sans doute réclamer de madame Beauquesne les deux pièces dont vous parlez ; mais je 10 doute que cette demande ait pour effet de la décider à revenir....

— Oh ! nous ne tenons pas à elle, pourvu qu'elle renvoie le petit !

Simon avait parlé d'une voix si onctueuse que son 15 cousin Frappier lui allongea sournoisement un coup de son bâton dans les jambes, en l'accompagnant d'une épithète murmurée à demi-voix. Maître Mallard fit mine de* ne pas s'en apercevoir.

— Enfin, monsieur le notaire, reprit Simon d'une 20 voix pleine de larmes, ce petit, c'est la seule joie qui nous reste, c'est l'espoir de nos vieux jours ; je ne suis plus jeune, j'ai passé soixante ans, monsieur, et j'avais bien le droit de compter sur mon petit-fils pour me fermer les yeux . . .

25 — Nous avons le temps d'y penser ! dit Frappier par manière de consolation.

Simon, à son tour, fit la sourde oreille*.

— Nous sommes très malheureux, monsieur le notaire, et nous avons le droit de réclamer notre 30 enfant.

— Non, fit maître Mallard. Il échangea un regard avec le vieux Frappier, qui riait en dessous*.

Simon découragé cessa d'employer sa voix larmoyante, et reprit d'un ton naturel :

— Et si je ne payais plus les fermages, que j'ai la peine et l'ennui de recevoir ? C'est à la veuve de s'occuper de cela !

— Je le ferais à votre place, monsieur Simon.

Le bonhomme exprima involontairement par le jeu de sa physionomie qu'il préférait de beaucoup être chargé de cet office. Sans rien distraire du bien de son petit-fils, il avait soin de se faire donner pour épingles* une quantité de menus profits dont il n'entendait pas se dessaisir.

Après un instant de méditation, il reprit avec une ardeur nouvelle :

— Mais, monsieur le notaire, de quoi vivent-ils ? Ils doivent être gueux comme des rats*, si elle se nourrit avec ses trois cents francs de rente . . .

— Soyez sans crainte à cet égard, madame Beauquesne a su s'arranger* une existence très honorable.

Simon réfléchit encore un peu, puis, saisi d'une idée nouvelle :

— Tout ça, c'est très bien, monsieur le notaire, mais c'est sur le papier, et autant vaut dire que cela ne signifie rien. Il faudrait aller y voir* !

Le vieux Frappier se leva subitement.

— Tu as bien dit, Simon, fit-il d'un air gai, et pour la première fois de ta vie, je crois ! Il faut y aller voir, et j'irai, moi !

— Vous ! s'écria le notaire, surpris de cette vivacité.

— Oui, moi ! J'ai soixante-dix ans ! La belle affaire * ! Regardez donc ce malingreux de Simon, s'il n'a pas l'air d'être mon grand-père ! J'irai à Paris, puisque la Geneviève ne veut pas venir ici, et je verrai le petit, et je vous en rapporterai des nouvelles.

Le notaire hésitait.

— Je ne sais, dit-il, si je suis autorisé à vous donner l'adresse de madame Beauquesne.

— A moi ? fit le vieux Frappier soudain rajeuni, eh ! vous n'y songez pas *, monsieur ! La belle Geneviève ne sera point fâchée de voir un homme qui ne lui a jamais voulu que du bien. Si c'était Simon, vous feriez bien de la lui refuser, par exemple.

— Si je voulais y aller, qui m'en empêcherait ? fit Simon d'un air bravache.

— Tu n'aurais pas l'adresse, mon vieux ; n'est-ce pas, monsieur le notaire, qu'il ne l'aurait pas ? Mais moi, c'est différent. C'est dit, j'y vais ; je partirai lundi et nous fêterons les Rois en famille *, avec le petit Jean.

Simon avait envie de pleurer de rage, mais cela n'aurait servi à rien.

— Tu feras donc le voyage à tes frais, dit-il, car pour en supporter la dépense . . .

Le vieux Frappier leva les épaules.

— Tu ne seras jamais un homme d'esprit, mon pauvre gars ! dit-il d'un ton de pitié. Je suis plus riche que toi ! Ainsi ne t'occupe de rien. C'est moi

qui te rapporterai tes certificats. Donne vite l'argent du petit à monsieur, et après tu pourras t'en aller. Maître Mallard, j'ai deux mots à dire, quand il aura fini avec vous.

Simon donna son argent et s'en alla plus penaud que jamais.

Geneviève avait reçu avis de l'arrivée de son cousin, et c'est ce qui la rendait songeuse. Le notaire, s'excusant en quelques mots d'avoir fait connaître son domicile, contrairement à ses désirs, lui avait expliqué la nécessité morale de se soumettre à cette visite.

Cette nécessité, la jeune femme l'avait comprise, mais elle était néanmoins pleine de craintes.

Frappier s'était montré bienveillant, mais c'était aux jours de la prospérité, du vivant de François, qu'il aimait... Que serait-il maintenant? Et si lui aussi allait exiger le retour au moulin? S'il lui enlevait son fils, par ruse ou par violence, que deviendrait-elle? Pourrait-elle le reprendre une seconde fois? Elle attendit le vieillard dans les plus cruelles angoisses.

CHAP. VIII.

Un dimanche, la veille du jour des Rois, après le déjeuner de midi, Geneviève prit son coussin à dentelles, comme d'ordinaire, car elle n'avait pas un jour à perdre pour achever en temps convenable l'ouvrage commencé ; maître Jean, qui débutait dans l'aquarelle de fantaisie *, venait de s'installer devant la table, avec tout un attirail de peintre, et un verre d'eau pour laver ses pinceaux ; l'après-midi pluvieuse promettait une tranquillité parfaite aux travailleurs, lorsqu'on frappa à la porte plusieurs coups secs et forts.

Un peu troublée, Geneviève alla ouvrir, et se trouva en présence de son cousin Frappier !

Le grand vieillard n'avait rien changé à son costume pour se présenter aux Parisiens ; il portait les culottes et la veste de droguet bleu foncé, fait au pays. Sa chemise de toile fine méprisait les tromperies de l'empois *, et son chapeau de poil de lapin, à la mode de Coutances, bravait toutes les lois de la chapellerie moderne, mais il n'en était pas plus fier pour cela.

— Madame Beauquesne, dit-il en soulevant le chapeau extraordinaire.

— C'est le cousin ! s'écria Jean, abandonnant son dessin pour courir aux jambes du vieillard.

— Il m'a reconnu ! murmura Frappier, visiblement ému.

Geneviève lui avança une chaise et ferma la porte. Le petit était déjà sur les genoux du bonhomme et lui faisait cent questions.

— Il m'a reconnu, répéta le vieillard, troublé par cet accueil inattendu. Vous lui avez parlé de moi, Geneviève, vous ne lui avez pas permis de m'oublier ? C'est bien, cela ! Vous êtes un brave cœur.

— Je n'ai pas eu besoin de l'y contraindre, dit Geneviève, pleinement rassurée par cette entrée en matière*. Il se souvient de tout le monde, et je me garderai bien de lui faire oublier personne ! Il faut qu'il se souvienne, pour le jour où il rentrera chez lui !

Le bonhomme déposa Jean à terre et le garda entre ses jambes.

— Vous voulez donc y retourner ! dit-il.

— A tout autre que vous, je dirais non, afin d'avoir la paix ; mais à vous, mon cousin, qui êtes venu de si loin pour nous voir, et dont le premier salut a été une bonne parole, je ne veux pas mentir : oui, nous retournerons au moulin, quand mon fils aura vingt et un ans, afin de le mettre en possession de ce qui lui appartient.

— Vingt et un ans . . . répéta Frappier d'un ton grave. C'est long, ma fille ; il y aura beaucoup de gens de morts avant cela . . .

Geneviève ne répondit pas sur-le-champ. Au bout d'un moment, elle leva sur le vieillard ses grands yeux où la décision était tempérée par la douceur d'une prière.

— J'ai juré à la mémoire de son père d'en faire un homme, à moi toute seule; croyez-vous qu'on soit un homme avant vingt et un ans révolus?

— Ah! Seigneur! s'écria Frappier, il y en a tant qui sont des enfants bien après quarante! Vous êtes décidée, Geneviève? Moi qui venais avec l'espoir de vous ramener . . . nous aurions mis la Quesnelle dehors, et j'aurais vu mon Jean aller et venir dans le moulin, comme faisait autrefois le fils de Jérôme . . . il y a longtemps.

— Je ne l'ai pas connu, dit Geneviève. Il était mort avant ma naissance, je crois . . . C'était un bon garçon, à ce qu'on m'a dit . . .

Le vieux Frappier la regarda en dessous; elle parlait simplement, sans arrière-pensée.

— Oui, dit-il, c'était un bon garçon, et vous avez raison de bien parler de lui, ma fille, c'est votre devoir. Voyons, décidez-vous, Geneviève, je vous jure que vous serez traitée comme il convient. Je m'en charge*. J'ai déjà étrillé Simon, l'autre jour, chez le notaire . . .

Il rit silencieusement en se rappelant la piteuse mine que faisait alors son cousin.

— Vous êtes bon, dit Geneviève, et je vous en remercie, mais cela ne se peut pas. Dans deux ans, il faudra que Jean aille au collége; plus tard, il pas-

sera ses examens, et puis il aura à choisir une carrière . . . il devra être en état de se suffire à lui-même *, mon cousin, comme sa mère . . .

Elle regardait Frappier bien en face, afin de lui faire entendre que l'enfant devait grandir dans l'igno- 5 rance de sa fortune. Il comprit et fit un signe de tête approbatif.

— Au collége, dit-il lentement ; son père a été élevé chez les Frères * . . . son grand-père savait à peine lire et écrire, son bisaïeul ne savait rien du tout . . . Oui, 10 c'est juste, c'est ainsi que les fils deviennent plus savants que leurs pères . . . En sont-ils meilleurs ?

— Oui, répondit fermement Geneviève, ils sont meilleurs. L'instruction élève et ennoblit leurs pensées. Mon fils vaudra mieux que moi ; je ne parle 15 pas de son père, c'était un saint.

Le bonhomme Frappier resta muet. Il avait l'esprit clair, mais à son âge les idées nouvelles ont quelque peine à pénétrer dans le cerveau.

— Vous avez peut-être raison, dit-il après un long 20 silence. Dans tous les cas, je ne peux dire que vous ayez tort. Vous allez donc faire un monsieur de ce garçon-là, au lieu de le laisser devenir un meunier comme son père. Qu'en adviendra-t-il * ?

— Saurin est un bon meunier, mon cousin, répondit 25 la jeune femme ; Saurin ou un autre tel que lui peut faire marcher un beau moulin. Mais ceux qui inventent des machines ou qui guérissent les maladies ne sont-ils pas plus utiles que Saurin ? Ne serait-ce pas grand dommage si l'un de ceux-là se faisait meunier, 30

et quittait la science ou la médecine? Si Jean n'est pas capable de faire mieux, il sera meunier; il en sera toujours temps.

— Hé, ma fille, ne méprisez pas la meunerie, dit Frappier en hochant la tête; n'est pas bon meunier qui veut*, cela demande encore un apprentissage, et maître Jean pourrait bien être dégoûté de la farine, quand il aura tâté d'autre chose! Mais je ne vous blâme pas, d'ailleurs, d'avoir de l'ambition pour votre fils.

— Ma première ambition est de l'élever seule! dit Geneviève.

— Bien, cela! De quoi vivez-vous?

Geneviève raconta ce qui s'était passé depuis son arrivée à Paris; ses luttes et son succès final. Elle ne parla pas, cependant, de la robe en dentelle qu'elle préparait pour l'Exposition, voulant ménager aux gens du moulin une véritable surprise. Mais il n'en fallait pas tant pour* éblouir le vieux Frappier.

— Six mille francs de gages, dit-il, voilà ce qui est sérieux, car pour les bénéfices, je ne peux guère supposer que votre patron vende assez de ces chiffons pour réaliser un bénéfice qui mérite d'être partagé; mais je ne m'y connais pas, d'ailleurs*. Six mille francs! cela valait la peine de se déranger, et vous fûtes avisée de quitter le moulin, où l'on vous rendait malheureuse! Et qui vous a appris un métier de si bon rapport?

— Ma mère! dit tristement Geneviève, en pensant combien la pauvre créature, maintenant endormie

sous l'herbe, avait peu profité du secret qui devait enrichir son enfant.

— C'était une bonne fille, qui n'a pas été heureuse, dit le vieillard. Elle méritait mieux que son sort . . . Nous en causerons quelque jour. Maintenant, parlons un peu de vous et aussi des gens du moulin, car c'est pour cela que je suis venu.

Le vieux Frappier resta deux jours à Paris ; pendant ce temps, il ne voulut aller ni au théâtre, ni voir les monuments, ni même dans la rue*. En descendant de la diligence qui l'avait amené rue Saint-Honoré, dans la cour des messageries*, il était entré dans le premier hôtel venu, pour prendre les soins de toilette qu'imposait ce voyage de trente-six heures dans une boîte poudreuse. Ensuite il s'était fait conduire chez Geneviève, et, le soir venu, la jeune femme avec l'enfant le reconduisirent jusqu'à sa porte. Le lendemain, il recommença la même promenade, et ne voulut jamais entendre parler de visiter les curiosités de Paris.

— Ce n'est pas Paris que je suis venu voir, je suis venu passer les Rois en famille.

La galette que l'on découpa ce jour-là chez Geneviève contenait en guise de fève* un rouleau d'or dont Jean s'empara, sans se douter de ce que c'était.

— C'est pour lui acheter des livres, dit le bonhomme, en réponse aux reproches de Geneviève. Puisque vous voulez qu'il s'instruise, il faut bien l'y aider, n'est-ce pas ? Je vous croyais dans la misère,

moi, et j'avais apporté de quoi vous soulager ; mais vous êtes plus riche que moi !

Il riait, et Jean-Frappier lui sauta au cou, quoique la barbe du cousin, un peu négligée depuis deux jours, fût aussi rude qu'une brosse de crin.

Ce soir-là, le cousin resta longtemps ; quand l'enfant dans son petit lit dormit à poings fermés, Frappier approcha sa chaise et mit confidentiellement une main sur celles de la jeune femme.

— Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi je vous protégeais contre ces brutes qui sont au moulin ?

— Non, dit-elle ingénument. Je vous ai toujours trouvé très bon ; j'ai cru que c'était votre naturel.

— Je ne suis pas bon, dit Frappier en fronçant le sourcil, je suis un vieux braque*. Mais si je vous aime, Geneviève, si depuis votre petite enfance j'ai toujours eu l'œil sur vous, c'est que . . . écoutez-moi bien, ma fille, avec le respect qui convient devant les morts, c'est que le moulin est à vous, vous êtes une Frappier par votre père.

— Mon père ? fit Geneviève qui ne comprenait pas.

— Oui. Mais Jérôme avait ses idées, il m'avait défendu d'en parler ; quand il a laissé le moulin à Beauquesne, c'était à condition qu'il t'épouserait . . .

— Il m'aimait bien avant ! murmura la veuve, attendrie par tant de souvenirs chéris, brusquement évoqués devant elle.

— C'est parce qu'il t'aimait, ma fille, que Jérôme

l'a pris en amitié. Le moulin est à toi, bien à toi, avant même d'être à ton fils ; mais c'est tout un maintenant.

Geneviève pleurait. Une famille à elle, à elle le moulin où elle avait reçu tant d'injustes réprimandes, tant d'affronts douloureux ! Qu'importait d'ailleurs la richesse ? c'est François qu'elle eût voulu avoir ! Avec lui, la misère même eût été douce.

— Et, dit-elle, lui, mon mari, il le savait ?

— Il ne l'a su qu'à l'ouverture du testament, ou plutôt il l'a deviné, car personne ne le lui a dit.

— Ah ! je suis bien aise qu'il m'ait aimée avant ! répéta Geneviève, le cœur débordant à la fois de joie et de tristesse.

— Tu vois, mon enfant, dit le vieillard en se levant, que tous les moyens sont bons pour récompenser ceux qui le méritent. C'est la résignation de ta mère et ta sagesse qui vous ont valu* tous ces biens . . .

— Qu'importent les biens ? dit amèrement Geneviève, c'est François qui m'était cher !

— Élève bien son fils ! dit Frappier en montrant le petit lit. Tu es une vaillante femme, Geneviève ; fais de l'enfant un homme de bien ! Savant ou meunier, qu'il soit honnête homme avant tout.

— Ne craignez rien, dit-elle avec un fier sourire, il sera digne de la famille.

— C'est Simon et Victoire qui enrageront quand ils sauront ça ! fit le bonhomme, revenant à sa malice ordinaire. J'espère qu'ils vivront très vieux, afin que

tu puisses leur occasionner encore beaucoup de désagrément !

— Savez-vous, dit Geneviève en souriant, que leurs tracasseries me font moins d'effet depuis que je connais ma naissance ?

— Je comprends cela, mais ça ne suffit pas. Attends, quand je leur dirai que tu gagnes six mille francs, c'est ça qui leur donnera de l'ennui ! Mets le petit au collége et ne t'inquiète pas de son avenir. Jean-Frappier Beauquesne sera le plus riche de toute sa race, et si les Frappier d'il y a cent ans pouvaient le voir le jour qu'il rentrera au moulin ; ils lui diraient : Salut, mon garçon* !

Le vieux paysan repartit le lendemain. Seulement, pour faire plus commodément le voyage, il passa une blouse de coutil rayé par-dessus ses beaux habits de droguet, et il remplaça ses souliers à clous par des sabots bourrés de paille.

— Avec cela, dit-il, on n'a jamais froid aux pieds.

Ainsi accoutré, il traversa bravement la rue Saint-Honoré, — il eût traversé les Champs-Elysées, — et s'installa dans l'intérieur de la diligence où il avait plus chaud que dans la rotonde*, et où il avait retenu un coin. La lourde machine s'ébranla aux fanfares du conducteur, qui faisaient retentir la haute voûte de la cour des messageries ; le cousin se pencha à la portière pour envoyer un dernier adieu à Geneviève et à Jean, qui étaient venus le conduire.

Deux ans après, Geneviève apprit un jour que le

dernier des Frappier était mort, en faisant de Jean son légataire universel, à charge de servir à sa mère l'usufruit des biens, sa vie durant *. Si le vieux braque voulait être regretté, il avait trouvé le moyen de réaliser son désir, chose rare en ce monde. 5

CHAP. IX.

On visitait beaucoup Geneviève, depuis quelque temps. C'étaient d'étranges visites : des ouvrières qui lui faisaient leurs offres de service, des blanchisseuses de dentelles qui offraient leurs services, des femmes de ménage qui lui proposaient de les occuper, des commis de magasin qui venaient lui demander si elle avait des marchandises disponibles*.

Madame Beauquesne travaillait comme d'ordinaire une après-midi, et par un hasard singulier, elle se sentait presque gaie*. Le lourd fardeau qu'elle avait porté si longtemps sur son cœur semblait s'alléger de jour en jour, à mesure qu'elle voyait s'approcher le moment de la récompense. Elle s'était même prise à fredonner un ancien air du pays, chanté jadis à son berceau par la pauvre Céleste, maintenant endormie à l'ombre d'un mur d'église, sous un abri de rosiers de Bengale, lorsqu'on frappa à la porte de sa chambre.

Deux coups, durs et secs, comme ferait un homme pressé, qui attend à la porte de sa maison.

— Oh ! oh ! pensa Geneviève avec une envie de rire, voilà un maître, ou je me trompe fort !

Elle alla ouvrir, avec cet air de raillerie sur son visage, et se trouva en présence d'un grand jeune homme mince, orné d'un col droit à pointes aiguës qui l'empêchait de baisser le menton, un monocle à l'œil, une petite canne à la main; bref*, un joli spécimen du contentement de soi-même.

— Madame Beauquesne, s'il vous plaît? dit-il en s'efforçant d'abaisser ses regards vers Geneviève, qui était cependant presque aussi grande que lui; mais son col était si pointu!

— C'est moi, monsieur, dit la jeune femme en réprimant un sourire.

— Ah! je suis charmé!...

Le beau jeune homme entra dans la chambre, et, au jour de la fenêtre, Geneviève, qui l'inspectait minutieusement, acheva de le reconnaître.

— Je suis chargé, madame, d'une mission délicate par la maison Grosdos*... Vous connaissez la maison Grosdos?

Geneviève indiqua du geste que la maison Grosdos lui était totalement inconnue. Le jeune homme parut prodigieusement surpris.

— Comment! vous ne connaissez pas la maison Grosdos! Vous m'étonnez.

Il fut une seconde à se remettre de* son étonnement; mais, comme Geneviève ne faisait rien pour l'en tirer, il revint à lui sans autre secours.

— La maison Grosdos, reprit-il, est une des plus importantes maisons de dentelles de l'Europe; elle a son dépôt principal rue de...

Geneviève inclina la tête en signe d'acquiescement; elle revoyait encore, elle reverrait toujours le magasin somptueux, meublé d'ébène à filets d'or*, où elle était entrée le jour de son arrivée à Paris, pleine de con-
5 fiance en sa propre honnêteté.

— Vous voyez cela d'ici*! Tout le monde connaît la maison, qui a une réputation européenne. Nous avons appris que vous fabriquez ou faites fabriquer des dentelles assez curieuses, et nous voudrions entrer
10 en pourparlers* avec vous au sujet de cette fabrication.

Geneviève restait muette.

— Nous voudrions voir quelques échantillons de vos ouvrages . . . continua le beau jeune homme d'un
15 ton de plus en plus aimable. Sans répondre, Geneviève attira à elle le carton où elle mettait ses dentelles, en retira un grand morceau et le mit dans la main de son visiteur.

— C'est étonnant, dit-il, étonnant! Vous faites
20 travailler?

— Non, monsieur.

— C'est étonnant! répéta le messager de la maison Grosdos . . . Eh bien, madame, nous voudrions savoir à combien vous évaluez le monopole de la vente de
25 vos produits, afin de voir si la maison peut s'entendre avec* vous pour l'acquérir . . . nous vous ferions de belles conditions, très belles.

— Ce n'est plus à vendre, monsieur, dit Geneviève en se levant.

30 Son visiteur, surpris, remit machinalement la den-

telle dans le carton, par habitude de commerçant, puis il regarda la jeune femme en penchant la tête de côté, car son col s'opposait absolument à ce qu'il la regardât en face*.

— Vous l'avez vendu ? dit-il, stupéfait. 5

— Oui, monsieur, et vous devez le savoir, car sans cela vous ne seriez pas venu chez moi me faire des propositions, pour lesquelles d'ailleurs je vous prie d'exprimer ma reconnaissance à la maison Grosdos.

Le beau jeune homme resta un instant muet. 10

— Mais, s'écria-t-il, il fallait venir chez nous ; nous sommes la première maison du monde, et c'était le plus élémentaire de vos devoirs de vous adresser* . . .

— Pardon, monsieur, dit Geneviève de sa voix 15 claire. Le jour de mon arrivée à Paris, le jour même, entendez-vous ? je suis allée droit à votre maison, sans la connaître d'ailleurs. Je vous proposai à vous-même, monsieur, car je vous reconnais parfaitement, de me faire voir un échantillon de dentelles, ajoutant que je 20 pourrais en faire d'au moins aussi belles que celles qui étaient dans la vitrine*.

Vous me répondîtes qu'on montrait les dentelles seulement aux personnes qui pouvaient en acheter . . . Vous l'avez oublié, monsieur ? Je m'en souviens, moi. 25 Eh bien, ce jour-là, je possédais dans un petit carton, au fond de ma poche, la fortune d'une maison de dentelles . . . C'est la maison Grosdos qui l'aurait eue, — et pour un morceau de pain, car j'en ignorais la valeur,—si vous aviez été simplement poli ; oui, mon- 30

sieur,—poli et intelligent, car dans le commerce il ne suffit pas d'être très bien mis*, il faut avoir le flair du commerçant qui distingue l'honnête homme de l'aventurier . . . Vous ne l'avez pas eu, monsieur, ce qui prouve que vous ne serez jamais un bon commerçant. Et je vous engage à raconter cette aventure à la maison Grosdos, qui n'y est pour rien*, et à laquelle je regrette de ne pouvoir donner une réponse plus satisfaisante. J'ai bien l'honneur de vous saluer, monsieur.

Le beau jeune homme se trouva sur le palier sans savoir comment, et Geneviève, rentrée chez elle, la porte fermée, se mit à rire de tout son cœur.

— Eh bien, se dit-elle quand, son hilarité calmée, elle se remit à l'ouvrage, ça aurait été grand dommage que ce gentil monsieur, avec son col pointu, ne fût pas venu me voir!

N'espérant pas recevoir jamais de visite plus réjouissante, Geneviève ordonna désormais de dire invariablement qu'elle était sortie, quand des inconnus viendraient la demander.

CHAP. X.

Le lendemain, au moment où Geneviève mettait la clef dans la serrure de sa porte, elle entendit derrière elle la respiration essoufflée d'une personne qui se hâte, et des pas lourds, résonnant dans l'escalier. Elle tourna la tête machinalement, et vit une de ses voisines, installée depuis peu sur le palier* et qui raccommodait des dentelles, qui montait en courant, autant que le lui permettait son embonpoint.

— Madame Beauquesne, dit-elle en soufflant entre chaque mot, ma bonne madame Beauquesne, avez-vous un peu de feu chez vous ?

— Je n'en sais rien, répondit Geneviève en ouvrant sa porte. Le poêle est peut-être éteint . . . non, le charbon de terre brûle encore. En voulez-vous ?

La replète personne se faufila* dans la chambre à la suite de la jeune femme.

— Malheureusement non ! Figurez-vous que le tuyau de mon poêle s'est détraqué ce matin. J'ai couru chez le fumiste, mais il ne peut m'envoyer son ouvrier que demain, et j'ai un travail pressé à rendre*. Il faudra travailler tout le jour et toute la soirée sans feu . . . ça, c'est un petit malheur ; mais j'ai quelque

chose à repasser, et voilà ce qui m'ennuie. Si vous voulez me permettre de faire chauffer mes fers à votre poêle, vous me rendrez un vrai service.

Geneviève ne voyait pas grand inconvénient à accorder cette petite faveur à sa voisine, qui ne faisait aucun bruit, et qui paraissait une femme sérieuse. D'ailleurs, devant quitter la maison dans quinze jours, et rompant par là avec tout son voisinage, elle était moins prudente que si elle avait eu devant elle la perspective de longues relations de porte à porte.

Madame Minot remercia chaleureusement, et courut chercher ses fers.

— Voyez, dit-elle en conduisant Geneviève dans sa chambre, voyez un peu dans quel état la suie a mis mon plancher !

Effectivement, la petite pièce était à peine habitable. Le tuyau séparé du poêle était appuyé le long du mur. La suie s'était déposée partout en poussière grasse et onctueuse, qui restait aux doigts imprudents*.

— Je n'ose pas nettoyer, dit madame Minot; comme demain j'aurai un ramonage complet, ce que je ferais aujourd'hui serait en pure perte*. Je vais tâcher de trouver un petit coin bien propre pour repasser mon ouvrage . . . c'est un volant d'application* que j'ai raccommodé; faudrait pas* le salir !

Geneviève retourna dans sa chambre, se reprochant de ne pas inviter cette pauvre femme à repasser sa dentelle dans ce joli intérieur, si pauvre et si propre; mais une méfiance instinctive la mettait

désormais en garde contre tout ce qui lui était inconnu.

Madame Minot, de l'air le plus doux, allait et venait, prenant et rapportant ses fers, et s'excusait à chaque fois du dérangement qu'elle causait à Geneviève. Au bout d'un quart d'heure, la porte sans cesse ouverte et refermée avait envoyé tant d'air froid que la chambre était complètement glacée.

— Je vous demande bien pardon de vous donner tant de dérangement, dit la voisine en voyant Geneviève s'envelopper d'un châle, c'est que de les emporter comme ça, voyez-vous, ça gèle les fers* ; l'ouvrage n'avance pas plus que si on n'y faisait rien. Je m'en vais acheter un peu de charbon dans un 'gueux' en terre*. Je l'aurais déjà fait si je ne craignais de m'asphyxier ; il n'y a que le trou du poêle, en haut, pour donner de l'air, et encore, je crois bien qu'il est bouché par la suie . . . Mais bah ! je n'en mourrai peut-être pas . . .

Pour le coup, Geneviève se sentit obligée, par toutes les lois de l'humanité, d'offrir à cette femme de venir terminer son repassage dans sa chambre. Madame Minot accepta après s'être fait prier pour la forme*, et entra bientôt avec sa planche à repasser et tout son attirail, qu'elle installa près de la fenêtre.

Tout en travaillant avec une lenteur qui probablement n'était pas de la sagesse, elle jetait des coups d'œil sournois sur le mobilier de Geneviève. Le petit buffet, l'armoire à robes, la commode, furent interrogés extérieurement avec un soin méticuleux, la

commode surtout, qui devait renfermer beaucoup de linge, à en juger par le mouvement que fit Geneviève en refermant le lourd tiroir où elle venait de prendre un raccommodage. Si pressée qu'elle fût* de terminer
5 son ouvrage à temps pour l'Exposition, la jeune femme ne se sentait nulle envie de travailler en présence de cette intruse.

L'après-midi s'acheva ainsi lentement. Vers cinq heures, madame Minot s'écria, en levant les bras au
10 ciel :

— Eh bien, et mon dîner, comment vais-je le faire sans feu ? Et encore, je vous empêche de faire le vôtre, madame Beauquesne.

— Cela ne fait rien, dit Geneviève en la rassurant
15 du geste ; ne vous inquiétez pas de mon dîner.

— Et votre petit garçon que vous devriez aller chercher ? C'est moi qui vous retiens ! Mais vous pouvez y aller sans crainte, ma bonne madame Beauquesne, vous me connaissez, Dieu merci, et votre
20 chambre sera bien gardée . . .

Ce discours rassurant acheva de décider Geneviève. Laissant la porte de la chambre grande ouverte, elle s'avança sur le palier et appela la concierge d'une voix si sonore que toute la maison en retentit. Au second
25 appel, la concierge apparut en bas dans le vestibule.

— Qu'est-ce que vous voulez ? dit-elle avec humeur.

— Je voudrais vous prier d'aller chercher mon petit garçon à l'école, dit la jeune veuve, et de me rapporter pour mon dîner quelque chose de chaud, ce que vous
30 voudrez.

— Le bruit d'une pièce de cinq francs, enveloppée de papier, retentit sur les dalles du vestibule, et la voix de la concierge, soudain adoucie, grogna en s'éloignant :

— J'y vais tout de suite. 5

Geneviève rentra dans sa chambre, ferma doucement la porte, et se remit à son raccommodage, sans ajouter un mot.

Un quart d'heure après, Jean arriva tout joyeux, muni d'une boîte au lait* pleine de bouillon, et d'une 10 de ces petites marmites en fer battu, si commodes pour transporter des mets chauds et liquides.

— Voilà le dîner, maman ! s'écria-t-il en entrant ; nous avons été l'acheter au restaurant, et la dame m'a donné un biscuit. 15

Madame Minot avait terminé son travail miraculeusement vite. Elle plia bagage* et remporta ses fers.

— Je vous demande mille fois pardon, madame, dit-elle, et je vous remercie de tout mon cœur. Pour 20 le peu que j'ai à faire ce soir, je l'emporterai chez une amie qui demeure en haut du faubourg Saint-Honoré. C'est un peu loin, mais j'aime mieux n'importe quoi* que de rester seule ce soir dans cette vilaine chambre froide qui sent la suie. J'ai même envie de ne revenir 25 que demain matin, pour le fumiste. N'est-ce pas, madame Beauquesne ?

— Faites pour le mieux, madame, dit celle-ci ; ce sont vos affaires.

Madame Minot murmura encore quelques paroles et 30

sortit en refermant la porte. Geneviève éprouvait en sa présence une gêne insurmontable, un sentiment de répulsion qui allait presque jusqu'à l'horreur. Elle ne pouvait comprendre la raison de ces impressions bizarres, mais, quand cette femme fut partie, elle se sentit délivrée d'un grand poids.

Avec l'aide de Jean, qui devenait un auxiliaire habile, elle prépara leur modeste repas du soir, et aussitôt après elle prit son cher ouvrage, auquel elle s'attachait de plus en plus tous les jours. Elle l'aimait tant qu'elle pensait avec regret à l'heure prochaine où il lui faudrait s'en séparer pour le mettre dans la vitrine capitonnée de satin, que lui préparait M. Moisson.

Ce soir-là son amour pour son œuvre était si grand, qu'elle ne put résister au plaisir de la voir dans son ensemble. Réunissant les morceaux séparés qui devaient la former, elle s'obstina dans ce travail longtemps après que Jean se fut endormi, longtemps après que minuit fut sonné.

Ses voisins rentrèrent, suivant leurs habitudes respectives, à des heures diverses ; elle crut entendre des pas étouffés se rapprocher de la porte . . . Si Jean eût été debout, elle eût été voir quel curieux se permettait de regarder par le trou de la serrure . . . Il dormait ; une vague terreur, la peur de l'inconnu, bien souvent éprouvée par ceux qui vivent seuls, la retint, et un petit frisson lui passa dans le dos . . .

— On ne peut pas venir m'assassiner, pensa-t-elle, et puis, je crierais, il y a du monde dans la maison.

Elle resta penchée sur son ouvrage, assemblant dextrement les bandes isolées, formant des dessins complets avec des fragments qui semblaient informes, et quand elle n'eut plus de morceaux épars, elle porta la robe sur son lit, et l'étala sur son édredon rouge, 5 après avoir levé l'abat-jour de la lampe.

— Que c'est beau! murmura-t-elle tout bas: les princesses portaient autrefois des robes comme ça!

Un soupir étouffé lui sembla venir de derrière la porte comme si quelqu'un s'y tenait dans une posi- 10 tion gênante. Elle alla s'assurer que la porte était fermée à double tour*, la clef à l'intérieur; elle ne pensa pas que la clef pouvait être tournée de façon à laisser pénétrer le regard.

Elle revint alors à la robe, et la prenant à poignée, 15 elle la baisa avec ardeur, à plusieurs reprises*, ensevelissant son visage dans l'inappréciable tissu, œuvre de ses doigts . . .

— O mon ouvrage, lui dit-elle tout bas, ô produit de mon courage et des leçons de ma pauvre mère 20 Céleste, je t'aime, et je te remercie! C'est grâce à toi que mon fils et moi nous allons vivre heureux et libres! Jamais personne ne saura ce que je te dois de résignation, de patience, et maintenant, de joie!

Deux larmes de douce fierté coulèrent sur le fin 25 réseau et furent promptement absorbées. La femme triomphante, altesse ou reine, qui porta cette robe ne se douta jamais que sa couronne et ses millions étaient hors d'état de lui procurer autant de bonheur que ces deux larmes en avaient donné à Geneviève. 30

Après un instant de contemplation, la jeune femme replia la robe, désormais presque terminée, la mit dans le carton d'où elle avait tiré les morceaux épars dont elle était faite, puis elle enferma ce carton dans l'armoire, sur la plus haute tablette ; elle mit ensuite le coussin à dentelles avec l'ouvrage en train*, dans sa commode, à sa place ordinaire, retira les deux clefs réunies par un anneau, et pensa alors seulement à poser l'abat-jour sur sa lampe. Le bruit étouffé qu'elle avait cru déjà entendre frappa encore une fois ses oreilles, mais en décroissant, et une porte se ferma avec une extrême précaution.

— Demain après-midi, se dit-elle, je porterai cette robe chez madame Nanteuil. Elle vaut trop d'argent pour que je la conserve ici ; on pourrait me la voler . . .

Elle s'endormit, brisée de fatigue, car il était près de deux heures du matin, et rêva voleurs toute la nuit.

CHAP. XI.

Le lendemain, Geneviève s'éveilla tard, et fut aussitôt sur pied, car il fallait expédier à l'école maître Jean, toujours plus lambin à mesure qu'on était plus pressé*, suivant la coutume invariable des enfants. 5

Les terreurs de la nuit s'étaient dissipées à la vue du beau soleil qui dorait les toits et les cheminées. Il ne s'agissait plus de craindre, mais d'espérer; tout était joyeux et vif, et les moineaux qui battaient du bec avec impatience à la fenêtre en réclamant leur 10 déjeuner de miettes, n'étaient ni plus gais ni moins vifs que maître Jean et Geneviève elle-même.

Celle-ci conduisit son fils à l'école. Il aurait mieux aimé s'en aller sous les arbres des Tuileries*, où sa mère le conduisait le dimanche, à cette époque 15 où l'on pouvait encore conduire ses enfants aux Tuileries sans leur mettre pour deux cents francs de toilette sur les épaules; mais Geneviève avait ses ouvrières qui l'attendaient à l'atelier pour la leçon de dentelle: elle repoussa cette supplique de maître Jean, et s'en 20 alla gaiement à l'atelier, poussée et encouragée par un

vent frais qui mettait de la joie jusque dans les petits morceaux de papier qui tourbillonnaient dans les rues avec un air de* papillons blancs.

Les ouvrières avaient pensé qu'il faisait trop beau
5 pour travailler, car une seule était venue! Geneviève la renvoya, et revint chez elle vers onze heures, portant son déjeuner dans un petit panier, qu'elle tenait du bout des doigts. Elle dit bonjour à la concierge en passant, prit sa clef dans sa poche en
10 montant l'escalier, ouvrit sa porte, et entra dans sa chambre.

Elle éprouva sur-le-champ une singulière impression: l'odeur de son logis était changée.

Qui ne connaît l'importance des odeurs, parmi le
15 total des impressions que nous recevons de l'extérieur? En entrant dans une maison oubliée depuis l'enfance, l'odeur des murs fait monter au cerveau mille souvenirs perdus, que les yeux ni la mémoire n'auraient si puissamment évoqués.

20 Geneviève huma l'air autour d'elle et sentit que l'atmosphère de sa chambre n'était pas la même que de coutume. A quoi attribuer ce changement bizarre? La fenêtre était fermée, le poêle froid*, le logis bien rangé, et cependant ce n'était pas le rangement
25 habituel; la différence était peu de chose, mais il y avait une différence . . .

— On est entré ici! pensa Geneviève.

Elle resta droite, effarée, ses terreurs de la nuit l'assaillant avec une intensité redoublée. Elle n'osait
30 remuer, craignant de faire sortir de quelque cachette

un être dangereux qui la prendrait à la gorge. Elle voulut crier, et se retint, à la pensée qu'on la croirait folle de crier sans motif, et cependant effrayée au delà des paroles*, elle n'osait plus avancer.

Une idée traversa tout à coup son esprit. Elle ouvrit sa porte toute grande, afin d'être entendue si elle criait, puis elle courut à son armoire. La clef était dans sa poche, cependant le battant vint de lui-même à l'impulsion de sa main*. Elle saisit le carton qui contenait la robe de dentelle, et qu'elle voyait sur la planche; et elle l'ouvrit d'une main tremblante . . . le carton était vide.

Elle poussa un cri et courut à la commode. Le tiroir non plus n'était pas fermé, car la serrure était tombée à l'intérieur sous la poussée du ciseau . . . le coussin à dentelle, l'ouvrage commencé, les cartons modèles, tout avait disparu, emportant les espérances de Geneviève.

Elle resta immobile, les mains enlacées et tordues, devant ces meubles béants, mesurant* l'horreur de sa situation. Le travail de plusieurs années perdu, ses modèles et ses fuseaux disparus, c'était dur, mais ce n'était rien auprès de l'abîme qu'elle aperçut sur-le-champ. Qui la croirait victime d'un vol? Aux yeux de M. Moisson, aux yeux de tous, ne pas-serait-elle pas pour la complice, chèrement payée, de ceux qui venaient de voler l'exposition du manufacturier?

Elle ne resta pas longtemps affaissée sous ce coup. La lumière s'était faite dans son esprit en même

temps que le vol s'était manifesté. Elle sortit de sa chambre, la laissant ouverte, et pour ainsi dire au pillage : que pouvait-on lui prendre désormais ? Sans hésiter une seconde, elle alla frapper rudement à la
5 porte de sa voisine.

Personne ne répondit.

L'étage était désert ; à cette heure, tous les locataires déjeunaient au dehors. Elle frappa encore, deux fois, trois fois, avec une rage terrible et muette
10 . . . Il n'y avait personne, ou bien on ne voulait pas répondre. Geneviève rassembla ses forces, plia les genoux, et d'un coup d'épaule, elle força la porte. Le bois craqua, la serrure fit entendre un bruit métallique, et la gorge de fer* tomba sur le plancher. La
15 porte en s'ouvrant toute grande alla battre contre le mur, et Geneviève entra.

La chambre était dans le même état que la veille, cependant une place soigneusement balayée devant le lit, et le couvre-pied blanc, sans trace de suie, an-
20 nonçaient qu'on y avait passé la nuit, sans quoi ces endroits eussent été recouverts comme le reste d'une couche épaisse de poussière noirâtre. Geneviève jeta un regard autour d'elle, et sans hésiter, comme poussée par un ressort, elle alla droit au lit.

25 L'un après l'autre, d'une main alerte et vigoureuse elle jeta sur le plancher l'oreiller, puis les couvertures, puis les draps, puis les matelas ; rien. C'était un honnête lit d'ouvrière, qui ne recélait aucun objet mal acquis. . . . Geneviève se prit la
30 tête dans les mains. Est-ce que cette voleuse aurait

emporté les objets volés sur-le-champ sans prendre le temps de respirer ?

Une grande rage la prit ; elle avait besoin de briser quelque chose, et elle cherchait du regard autour d'elle, quand une idée désespérée lui vint. 5

— J'en aurai le cœur net* ! dit-elle tout haut, dans sa colère.

Avec une force surhumaine, elle saisit le sommier par son attache de coutil, et le secoua vigoureusement . . . quelque chose tomba sous le lit. 10

Sans s'arrêter à le regarder, Geneviève leva la lourde machine d'un seul bras et la fit basculer, montrant le dessous . . . Un cri de triomphe partit de sa poitrine, et elle enfonça ses mains puissantes, au risque de les déchirer, au travers des ressorts de 15 cuivre tournés en spirale, et elle ramena un paquet enveloppé d'une serviette, soigneusement caché tout au fond.

Avec tant de précautions, que les mains lui tremblaient, elle ôta l'enveloppe, et sa robe de dentelle 20 apparut. Geneviève se baissa alors, et retira de dessous le lit l'objet qui était tombé dans la furie de son attaque ; c'était son coussin et les modèles, enveloppés dans un mouchoir.

Elle les sentit au travers de la toile, et sans s'arrêter 25 à les examiner, elle retourna en hâte dans sa chambre avec ses trésors. Elle ferma sa porte à clef, et s'assit, car ses jambes ne pouvaient plus la soutenir.

Tout était clair, si clair qu'il était inutile d'y penser. La seconde réflexion fut celle-ci : 30

— Elle va revenir, accompagnée sans doute de l'homme qui l'a payée pour ce vol ; je suis seule, ils sont capables de me tuer.

Elle avait encore son chapeau et son pardessus, 5 elle prit dans l'armoire un petit portefeuille contenant son argent, auquel la voleuse n'avait pas touché, peut-être ne l'avait-elle pas* vu, et ramassant les chers objets qui représentaient non seulement sa fortune, mais son honneur de commerçante, elle les mit dans 10 un panier. Puis elle sortit, ferma sa porte et descendit l'escalier en courant.

Entre le premier et le second, elle entendit la voix de madame Minot qui montait en compagnie d'un homme maigre et velu, qu'elle ne connaissait pas. 15 Son sang lui reflua au cœur ; les paroles lui manquaient, elle eut peur, plus peur que jamais ; elle prit son élan et passa le long de la muraille, si vite que ceux qui venaient à sa rencontre ne surent trop ce que c'était.

20 — Eh ! mais*, c'est elle ! dit madame Minot en se penchant sur la rampe.

— Vite ! répondit l'homme.

Ils montèrent rapidement tous deux. Geneviève s'arrêta dans le vestibule, mue par un invincible désir 25 de savoir ce qui allait arriver. Maintenant qu'elle était presque dans la rue, sous la protection de tous, elle n'avait plus peur. Elle écouta le bruit des pas lourds, de plus en plus inégaux à mesure qu'ils montaient plus haut, puis un cri retentit, un cri de rage 30 impuissante.

— Elle a vu sa chambre, se dit Geneviève. Je suis vengée !

Sans en attendre davantage, elle courut chez madame Nanteuil, qu'elle trouva à son déjeuner.

— On me l'a volée, lui dit-elle tout d'une haleine. Puisque M. Moisson n'est pas à Paris, gardez-moi tout cela, chez vous ce sera en sûreté !

Madame Nanteuil eut quelque peine à comprendre comment Geneviève la priait de lui garder ce qui lui avait été volé ; mais avec quelques explications, elle fut au courant*.

— Décidément, dit-elle à la jeune femme, vous ne devriez pas vivre seule ! Vous vous exposez à trop de périls. En attendant que nous ayons trouvé quelque accommodement, vous allez occuper la chambre de Marguerite, quand elle était jeune fille. Ici, au moins, comme vous le dites, tout sera en sûreté, vos biens et vous-même.

Il n'y avait pas à refuser* ; Geneviève accepta. Cet asile provisoire la sauvait aussi des dangers d'une vengeance éventuelle. A l'heure ordinaire, elle alla chercher maître Jean, qui fut très surpris de ne pas rentrer à son domicile de la veille, et non moins enchanté de dîner chez madame Nanteuil, qui le gâtait assez pour le charmer, et trop peu pour lui être nuisible.

Un petit appartement 'trop cher,' disait Geneviève, se trouvait vacant dans la maison dont M. Reynold était propriétaire, et qu'il habitait avec sa femme. Madame Nanteuil se chargea d'arranger la difficulté, et prit son gendre à part*.

Il ne voulut rien diminuer au prix qu'il avait fixé. C'était un homme avisé et qui connaissait le prix de l'argent; un bail fut signé pour douze ans, et madame Nanteuil courut le porter à sa protégée.

5 Un homme de confiance fut chargé d'aller chercher les meubles de Geneviève dans son ancienne chambre; ils n'étaient pas beaux, et convenaient peu à son nouvel appartement, dans lequel elle se perdait à tout moment; mais tels qu'ils étaient, ils pouvaient servir 10 à donner plus d'une leçon à de nouveaux enrichis. On les mit dans la chambre de Jean-Frappier Beauquesne, car ce personnage devait désormais avoir une chambre.

— Ça m'est égal*, dit le jeune indompté quand ma- 15 dame Nanteuil, croyant lui faire plaisir, lui annonça cette nouvelle. Ça m'est tout à fait égal et ça ne me punit pas du tout: je sais bien que maman viendra toujours y travailler à côté de moi!

CHAP. XII.

La grande nef du palais de l'Industrie chatoyait* sous les yeux des spectateurs placés dans les galeries. Les drapeaux de toutes nationalités se balançaient doucement sur la tête des exposants ; tout au fond, sous le grand vitrail qui représente la France convo- 5 quant les nations, un monsieur en cravate blanche lisait la liste des récompenses devant les puissants de ce monde ; de temps en temps, la musique éclatait en fanfares triomphantes, des applaudissements se faisaient entendre. Bien des mécontents, dans cette 10 fête, hochaient la tête d'un air de blâme, pendant que d'autres rayonnaient sans vergogne*, ainsi qu'il arrive à toutes les distributions de récompenses.

Le tour des dentelles arriva enfin. Geneviève assise parmi les exposants, à côté de M. Moisson, se pencha 15 vers lui :

— Vous avez une médaille, n'est-ce pas ?

Le brave homme fit un signe qui voulait dire oui, et tendit l'oreille pour entendre proclamer son nom.

Dans la galerie en face, Marguerite Reynold s'inclina 20 sur Jean Beauquesne, qui s'endormait, engourdi par la chaleur, par la lassitude de la longue séance, et

dont le visage pâle, amaigri, avait une frappante ressemblance avec celui de sa mère.

— Jean, dit-elle, réveille-toi, écoute bien, tu vas entendre quelque chose.

5 — Quoi donc? les récompenses! C'est ennuyeux!

— Oui, mais écoute ce que je te dis. Tu sais ce que c'est qu'une médaille d'or?

— Vous me l'avez expliqué hier, fit Jean d'un air fatigué qui demandait grâce*.

10 — Eh bien, écoute, M. Moisson va en avoir une . . . après son nom, écoute encore.

Jean fit un signe affirmatif, et, tout à fait réveillé, appuya son menton sur le rebord de la galerie. Sa mère, qui ne le quittait pas des yeux, lui envoya un 15 geste d'amitié avec un sourire.

— . . . Joseph Moisson! proféra distinctement le monsieur qui lisait, détachant les noms, seuls importants, de tout le reste de sa lecture.

Geneviève adressa un sourire au manufacturier.

20 —... Madame Geneviève Beauquesne! dit une voix au bout de la nef.

— Maman! cria Jean en tendant les bras vers sa mère. Maman!

Il se rejeta en arrière, son visage se couvrit d'une 25 pâleur cendrée, et Marguerite l'emporta évanoui dans ses bras au milieu d'un murmure sympathique des assistants émus de la beauté et de la faiblesse de l'enfant.

Quand il ouvrit les yeux, sa mère le regardait, 30 penchée sur lui, avec un vague sourire mêlé de crainte.

— Ce n'est rien du tout, dit le médecin de service*. La chaleur et l'émotion, c'en est assez pour expliquer ce petit accident. Tous mes compliments, madame.

Il s'inclina devaut la jeune mère, qui soutenait tendrement son fils déjà debout. 5

— Une médaille d'or, maman, une médaille ! Ah ! tu l'as bien gagnée !

Geneviève se hâta d'enlever son enfant aux compliments de toute espèce qui bourdonnaient à ses oreilles. Elle ne comprenait plus bien ce qui lui arrivait. Marguerite les conduisit vers sa voiture. 10

— Est-ce vrai que j'ai une médaille ? dit-elle à son amie, pendant qu'elles roulaient vers leur demeure, avec Jean entre elles.

— Rien n'est plus vrai ! 15

— Comment ne l'ai-je pas su ?

— C'était un complot, nous voulions vous en faire la surprise. Nous aurions dû* au moins le dire à Jean . . . Mais nous avions peur qu'il ne sût pas* garder le secret. 20

— Moi ? fit Jean, complètement remis. Est-ce que je n'ai pas gardé le secret de maman depuis longtemps ? Jamais je n'ai dit à l'école que maman faisait de la dentelle, et si vous croyez qu'on ne me l'a pas demandé* ! 25

Quand, à la fin de cette journée, la mère et le fils se trouvèrent seuls ensemble, leur premier mouvement fut de s'enlacer étroitement*. Jean ne pouvait dénouer ses bras du cou de sa mère.

— Une médaille d'or, maman, une médaille à l'Ex- 30

position ! Ah ! ma chère maman, tu es contente, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Geneviève d'une voix grave. Mais rappelle-toi, mon fils, que c'est la récompense de mon travail . . . Il faudra bien travailler, Jean, pour en avoir à ton tour quand tu seras un homme !

— Oh ! maman, tu verras ! dit Jean d'un air convaincu. Je te ferai honneur !

CHAP. XIII.

GENEVIÈVE lisait auprès de la fenêtre. Ses cheveux avaient blanchi, mais elle était toujours belle.

Un violent coup de sonnette retentit dans l'antichambre, la bonne y courut, et presque au même instant la porte de la chambre de madame Beauquesne s'ouvrit toute grande.

— Mère, s'écria Jean en paraissant sur le seuil, mère, je suis reçu* !

Geneviève leva les yeux d'un air à la fois joyeux et étonné.

— Reçu ! où donc* ? Je croyais que tu avais passé tes examens depuis longtemps ! dit-elle avec un sourire.

— Reçu, ma bonne mère . . . c'est un secret, ou plutôt c'en était un. Rassure-toi, c'est un bon secret, de ceux qui servent à faire les surprises . . . Je suis reçu au salon de peinture*.

Et il mit sous les yeux de Geneviève la lettre du ministère des beaux-arts qui annonçait l'admission de ses deux tableaux ; puis il s'assit sur son siége bas, et se blottit contre sa mère, comme au temps où il était petit garçon ; elle posa une main sur les boucles brunes de son fils, et resta absorbée dans ses pensées.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

— Tu n'en aurais rien su ! N'est-ce pas assez d'être refusé, sans être encore grondé par sa mère !

— Cela ne t'aurait pas manqué* ! riposta Geneviève. Mais ses yeux souriaient, malgré son ton sévère, et son fils savait lire sur ce visage aimé. Il l'embrassa tendrement et reprit son chapeau.

— Tu sors encore ? Ne t'attarde pas pour* le dîner ; tu sais que nous avons du monde* . . .

Jean rougit un peu.

— Je serai exact, ma mère chérie, dit-il ; je ne te demande qu'un quart d'heure.

Il sortit en courant, et Geneviève alla inspecter les préparatifs du dîner qu'elle donnait à ses amis en l'honneur du vingt et unième anniversaire de son fils.

Tout avait changé autour de l'ancienne paysanne ; un mobilier de bon goût, décelant l'aisance*, un service de porcelaine blanche avec un chiffre d'or, une argenterie simple, mais irréprochable, des fleurs sur la table, des tapis partout, tout enfin annonçait un bien-être complet et intelligent.

En effet, Geneviève, sachant qu'une fortune considérable appartenait à son fils, n'avait pas à redouter pour lui les surprises de l'avenir. Elle s'était efforcée de lui donner tout ce que l'or seul ne peut procurer : le goût des belles choses, et surtout le plaisir de les acheter au prix de son travail. Pas un des objets d'art ou de luxe de cet appartement qui n'eût été* l'occasion d'une leçon pour le jeune homme, et l'argent qu'il voyait sortir d'une vieille petite bourse, à lui bien connue, pour payer les factures des marchands*,

y avait été mis en sa présence, produit des journées de travail de sa mère, ou des ventes de M. Moisson.

Le résultat avait dépassé leurs espérances ; la condition, stipulée par Geneviève, d'une part dans les bénéfices, avait été le principal élément de leur bien-être. Aussi bénissait-elle tous les jours madame Nanteuil, qui lui en avait donné la pensée*.

CHAP. XIV.

JEAN rentra comme il avait dit, au bout d'un quart d'heure, et trouva sa mère dans la salle à manger, en train de donner aux objets du couvert ce dernier rangement* de la maîtresse de maison qui leur communique un aspect si différent des tables d'hôte, somptueusement garnies, cependant.

— L'anniversaire de ton fils doit être une fête pour toi, mère, dit le jeune homme en présentant à Geneviève un bouquet de roses épanouies.

L'heureuse mère sourit et embrassa son garçon.

Quand les invités furent partis : la mère toucha doucement l'épaule de son fils.

— Il n'est pas minuit, lui dit-elle, et j'ai à te parler; viens dans ma chambre.

Il la suivit docilement dans la grande chambre fraîche, où brûlait une lampe.

Jean s'assit en face de sa mère, les yeux dans ses yeux, afin de ne rien perdre de ce qu'elle allait lui dire. Il n'avait pas peur, et cependant une sorte d'inquiétude lui donnait un peu de fièvre.

— Tu as vingt et un ans accomplis ce matin, mon

enfant, dit Geneviève d'une voix grave, et je dois te rendre compte de ma tutelle*, pendant les seize années qui se sont écoulées depuis la mort de ton père.

5 Jean fit un geste ; elle l'interrompit avant qu'il eût parlé.

— Je sais que tu as confiance en moi, mon fils ; aussi n'est-ce pas un compte d'argent que je veux te donner, c'est l'explication de l'éducation que tu as 10 reçue et de la fortune à laquelle tu peux prétendre*.

Elle s'arrêta un instant et reprit :

— Tes grands parents, qui vivent encore au moulin Frappier, sont de simples paysans qui savent à peine lire et pas du tout écrire. Ton père était devenu par 15 un héritage, qui était à la fois une bonne action et une sorte de justice, le propriétaire du moulin et du domaine. Moi, je n'avais rien. Quand ton père m'a épousée, j'étais servante chez l'aubergiste d'un hameau nommé Délasse, sur la commune de Haville.

20 Jean prit la main de sa mère et la serra tendrement.

— Tes grands parents ne m'aimaient pas ; ils avaient plusieurs raisons pour cela. D'abord, j'étais pauvre ; ensuite... mais tu trouveras l'explication de la seconde 25 raison dans le testament de ton vieux cousin Frappier, que, suivant ses intentions dernières, le notaire m'a envoyé ce matin. De plus, j'étais leur belle-fille, et ton père m'aimait. Ta grand'mère était jalouse de cette affection, et je crois que plus j'avance en âge, 30 plus je suis disposée à l'en excuser.

Jean rougit un peu et sourit d'un air embarrassé. Geneviève continua.

— Enfin, ils ne me rendaient pas heureuse, mais je supportais beaucoup de choses sans rien dire, à cause de ton père que je craignais d'affliger. Un grand malheur nous arriva : je t'ai raconté comment ton père fut tué par l'explosion d'une meule. Après sa mort la vie me devint intolérable au moulin. Moi, ce n'était rien, mais toi ! on te rendait menteur, méchant, paresseux, ingrat. Je ne pouvais le souffrir plus longtemps, et un beau soir, poussée à bout, provoquée par les plus méchants procédés*, je m'enfuis t'emportant dans mes bras.

Jean vint s'asseoir sur le canapé auprès de sa mère qu'il serra contre lui.

— Tu m'appartenais, tu étais mon bien, c'était clair, et cependant, aujourd'hui que ma raison s'est mûrie, et que je connais les lois du monde, je me demande comment j'ai pu concevoir et exécuter cet acte inouï. Heureusement pour nous deux, tes grands parents s'étaient mis dans leur tort d'une façon si évidente* qu'il leur était impossible de réclamer. Ils essayèrent de te faire revenir, mais il leur fallut y renoncer, et tu me restas, mon cher trésor. Je n'avais que toi, mais je t'avais bien à moi*.

— Et le moulin ? demanda Jean, intéressé au plus haut degré, et se demandant comment jusqu'alors il ne s'était pas informé davantage de choses qui le touchaient directement*.

— Le moulin était resté à tes grands parents. Je

leur en avais laissé la gestion, comme une sorte de compensation pour l'ennui que je leur causais en leur enlevant leur petit-fils. Mais par un point d'honneur à mói*, je m'étais promis de t'élever avec mes propres ressources. Si j'avais échoué dans mes tentatives pour subvenir à nos besoins, tu comprends bien que je n'aurais pas laissé souffrir ton éducation morale ou physique par un amour-propre mal entendu ; mais la chance m'a permis de trouver l'emploi de mes travaux avant que la somme d'argent que j'avais emportée, et qui était un présent de ton père, fût épuisée. Donc, je puis te le dire aujourd'hui avec un peu d'orgueil, tu es le fils de mon travail et de ma volonté: ton éducation n'appartient qu'à moi seule ; je suis deux fois ta mère.

Jean s'était laissé glisser à terre, et il baisait avec reconnaissance les mains de sa mère.

— Tu comprends, reprit Geneviève, que pendant les seize années que nous avons passées loin du moulin, tes revenus, dont nulle partie n'était distraite*, car tes grands parents ne dépensent presque rien, et les menus produits du manoir leur suffisent amplement, pendant seize ans, tes revenus accumulés ont plus que doublé ta fortune.

— Nous sommes donc bien riches? dit Jean en ouvrant de grands yeux.

— Je n'ai rien à revendiquer dans ta fortune, mon fils, tout est à toi. Tu possèdes aujourd'hui le moulin Frappier et les fermes qui en dépendent. Grâce à une ligne de chemin de fer qui passe à peu de distance, et

aussi grâce à des améliorations introduites dans le système des eaux*, par mes ordres, ces biens valent cent vingt mille francs, et vaudront davantage avec le temps. Le moulin rapporte cinq mille francs; les fermes, trois mille. Ces revenus capitalisés, défalcation faite* des sommes qu'a nécessitées l'entretien des biens, donnent environ cent mille francs placés en valeurs diverses. De plus, le vieux cousin Frappier, qui nous aimait tous deux, t'a légué une fortune composée d'une cinquantaine de mille francs en terres. Il ne plaçait pas d'argent, il achetait sans cesse un clos par-ci, un pré par-là, et toujours à proximité des biens que t'a laissés ton père, de sorte qu'avec un peu de patience et d'habileté tu pourras acquérir les bandes de terrain qui séparent les pièces*, et ta propriété sera une des plus étendues du canton. Te voilà donc en possession, à partir de ce jour, d'un revenu qui, bon an, mal an*, atteindra quinze mille francs. C'est à toi de voir si tu veux mener l'existence d'un oisif ou celle d'un homme de travail.

Jean écoutait et ne pouvait en croire ses oreilles.

— Mère, dit-il après un moment de réflexion, comment se fait-il que je n'aie rien su* de tout cela ?

— Je craignais que la pensée de la fortune ne te détournât du travail, et je crois que j'ai bien fait de ne pas t'en parler.

— Tu as bien fait, mère, sans doute. Mais crois-tu prudent de me le dire aujourd'hui ? Il me semble que je suis encore bien peu raisonnable, pour me savoir à la tête* de tant d'argent !

— Il faudra pourtant que tu m'en donnes une décharge par-devant notaire*, dit Geneviève en souriant d'un air grave. Je n'ai plus le droit de te le cacher, mon fils. A dater d'aujourd'hui, tu es un homme.

5 Jean ne put s'empêcher de rire.

— Va pour un homme*, dit-il, quoique je me sente bien gamin! Ainsi, mère aimée, c'est toi qui as subvenu à tous les frais de mon éducation?

— Oui, et c'est mon orgueil, c'est ma joie! dit fière-
10 ment Geneviève. Ne me parle jamais de me les rembourser, je ne te le pardonnerais pas! Mais il y a autre chose. J'ai promis à tes grands parents de te ramener au moulin quand tu aurais atteint ta majorité. Il faut aller au moulin.

15 — Tout de suite? fit Jean avec un effroi comique.

— Non, après l'ouverture du Salon, répondit Geneviève.

Elle ne put s'empêcher de regarder avec orgueil le beau garçon qui restait assis à ses pieds.

20 Jean méditait.

— Quand j'écrivais par tes ordres des lettres de bonne année* à mes grands parents, j'étais loin de me douter que c'étaient des paysans très riches. Je me figurais de vieilles gens, des sortes d'anciens em-
25 ployés*, qui vivaient dans une petite ville, comme on en voit quand on passe en chemin de fer .... Et pourquoi ne sommes-nous jamais retournés au moulin Frappier?...

— Ils auraient voulu t'y garder, dit jalousement
30 Geneviève.

Jean embrassa encore une fois sa mère, et se retira dans sa chambre. Longtemps, le mirage de cette fortune inattendue le tint éveillé. Qu'était le moulin? comment était-il fait? Et ses revenus, que pourrait-il bien en faire? Et ses grands parents, que leur dirait-il? Enfin il s'endormit en essayant de se représenter le notaire, qui avait si bien aménagé* cette belle fortune.

TROISIÈME PARTIE.

LE MOULIN REVISITÉ.

CHAP. I.

Le feu du soir brillait dans la grande salle du manoir, au moulin Frappier, éclairant de ses lueurs capricieuses la figure ridée du vieux Simon, qui s'y chauffait les jambes, suivant son habitude.

Victoire, vieillie, blanchie, courbée, mais toujours alerte et grognon, allait et venait, préparant le repas du soir. Ils n'avaient guère changé, ces habitants du moulin, car leur vie uniforme* ne se prêtait pas aux émotions vives, qui rongent et détruisent les visages comme les cœurs.

Sur le seuil, une petite servante, en tout semblable à la Mélie d'autrefois, récurait une cruche de cuivre, à la lueur du jour décroissant. Quand elle eut fini, elle rinça avec de l'eau fraîche le vase aux flancs rebondis, puis elle le leva sur son épaule avec un geste aisé et charmant, et l'y maintint en équilibre au moyen d'une courroie qu'elle tint serrée dans sa main droite. Ainsi faisaient sans doute, il y a trois cents ans, les trayeuses

des vieux Frappier. La tête un peu de côté, la fillette partit d'un pas égal et rapide.

Au milieu de la cour, elle croisa un grand jeune homme, qui marchait lentement en regardant à droite et à gauche ; il était un peu pâle, et cherchait à rassembler des souvenirs diffus ensevelis au plus profond de sa mémoire.

— Simon Beauquesne ? demanda-t-il à la petite servante.

Elle indiqua la porte ouverte, et resta muette devant un si beau monsieur.

Il souleva son chapeau et passa. Elle le regarda jusqu'au moment où il disparut dans l'ombre du seuil, et courut tout d'un trait au pré où paissaient les vaches.

— Bonsoir, dit le jeune homme en restant sur la porte.

Il avait ôté son chapeau, et recevait en pleine figure la lueur du feu, alimenté par des ajoncs secs, qui font une grande flamme.

— François ! cria Simon en se levant, mon François !

Il retomba assis, les yeux fixés sur cette image vivante de son fils perdu.

— C'est Jean ! s'écria Victoire en courant à son petit-fils. C'est notre Jean !

Il fut aussitôt serré dans les bras de la vieille paysanne, qui l'accablait de questions, puis il s'approcha respectueusement du fauteuil du grand-père et lui donna l'accolade*.

— Eh bien, et ta mère ? demanda Victoire.

— Elle vient. Elle a voulu que j'eusse votre premier mot de bienvenue, dit Jean en s'asseyant sur le banc de châtaignier, noirci par l'usage.

5 — Qu'il est beau, notre Jean ! faisait Victoire en tournant autour de lui.

Elle avait allumé deux bougies dans de grands chandeliers de cuivre, et elle contemplait curieusement le petit-fils si longtemps éloigné du domaine 10 paternel.

— Il est grand comme était son père, n'est-ce pas, Simon ?

— Un peu moins grand, je crois, répondit le vieillard, à peine remis de son émotion. Et pourquoi n'avez- 15 vous pas écrit le jour exact de votre arrivée ? Vous vouliez donc me faire une surprise, ta mère et toi ?

— Ce n'est pas cela, répondit Jean ; nous craignions au contraire de ne pouvoir arriver au jour fixé, et nous ne voulions pas vous donner l'ennui d'une vaine attente. 20 Quand avez-vous reçu notre lettre ?

— Hier matin ! Et ta chambre est prête, mon garçon. Une belle chambre ! Celle qu'habitait ton père avant d'être marié.

Geneviève entra à son tour et fut cordialement reçue 25 par les grands parents. Ils ne lui en voulaient plus*, car à la longue tout s'apaise, même la haine. A vrai dire, ils lui savaient gré* d'avoir tenu sa promesse en amenant leur petit-fils au moulin.

De questions en réponses, le temps passe vite ; on 30 en était à peine au quart de ce que l'on avait à

s'apprendre*, quand un pas léger comme celui d'une souris se fit entendre derrière eux. Jean se retourna vivement, et, par suite de ce mouvement, la clarté des deux bougies tomba sur le visage enfantin, sur les yeux bleus étonnés, sur les cheveux d'or frisés de la petite servante qui rentrait avec sa cruche de cuivre sur l'épaule.

Jean se précipita instinctivement pour l'aider à s'en débarrasser; mais cette politesse citadine ne fut point acceptée par la fillette. Sans trouver de mots pour expliquer sa pensée, elle fit glisser à terre le lourd fardeau, et resta rouge et confuse sous les yeux qui la regardaient.

— Laisse-la, Jean, dit Victoire, ces jeunesses-là*, ce n'est pas accoutumé à ce qu'on les aide ; ça se tire bien d'affaire tout seul.

Le jeune peintre ne pouvait détacher ses yeux de la mignonne figure. Le buste étroitement serré dans un corsage de droguet noir, les bras et le cou recouverts par la grosse chemise de toile, la jeune fille avait l'air d'une nymphe de Jean Goujon*, vêtue à la mode campagnarde. Le petit bonnet blanc insuffisant pour contenir les cheveux rebelles, lui donnait un air d'enfant mise en pénitence, qui la rendait plus touchante.

A regret, Jean retourna vers ses parents. Sa mère causait avec Simon, et n'avait rien remarqué. Un ordre de Victoire amena la fillette dans la partie éclairée de la salle, et Geneviève à son tour s'arrêta surprise.

— Mélie! dit-elle.

L'enfant leva sur elle ses yeux bleus que remplit soudain un flot de larmes contenues.

— C'est la fille de Mélie, dit Victoire. Après votre départ elle avait épousé Saurin; mais, elle n'avait guère de force, elle est morte il y a quatre ans, et nous avons pris la petite pour nous servir, quoiqu'elle ne soit pas bonne à grand'chose*.

A ce reproche immérité, une vive rougeur couvrit les joues de la fillette; mais elle ne dit rien, et continua sans bruit son service.

Quand le repas fut prêt, Victoire appela ses hôtes.

— Allons, dit-elle, vite à table. Toi là, Jean près du père. Vous ici, ma fille; et toi, ajouta-t-elle à Simplicie, va-t'en là-bas.

Elle indiquait un coin, près de la porte. Geneviève s'interposa.

— Elle ne mange donc pas avec vous, suivant l'usage du pays?

— Si, mais pas avec de belles gens de la ville comme vous! répliqua Victoire d'un ton à demi moqueur.

— Si c'est cela, je vous en prie, ne faites pas de différence à cause de nous, dit Geneviève en regardant la fillette avec bonté.

— Allons, fit Victoire, puisque tes maîtres le permettent, Simplicie, viens t'asseoir à table.

La jeune fille, les yeux toujours baissés, avec une indicible expression de modestie et de souffrance, s'assit au bout de la table, devant sa petite soupière, et mangea sans oser regarder une seule fois ces nou-

veaux hôtes du moulin, que Victoire appelait ses maîtres.

Bientôt après, les voyageurs fatigués demandèrent leurs chambres. Montant dans la sienne, Jean poussa un cri de joie. La fenêtre ouverte, décorée à l'extérieur de festons de vigne, laissait entrer la clarté magique de la pleine lune. Il souffla sa bougie pour mieux jouir de cette lumière.

— Oh ! mère, dit-il, c'est trop beau ! C'est comme un conte de fées. Que nous allons être heureux ici !

CHAP. II.

— PARLE-MOI de ta mère, dit Geneviève à Simplicie, venue le lendemain matin pour lui demander si elle n'avait besoin de rien, d'après les ordres de Victoire, qui mettait son amour-propre à flatter les goûts citadins qu'elle supposait à sa belle-fille*.

La mignonne créature rougit, sourit, et tout à coup deux larmes coulèrent sur ses joues veloutées.

— Tu te souviens de ta mère, n'est-ce pas ? insista Geneviève avec bonté.

— Oh ! oui ! Elle vous aimait bien ! Elle a dit bien des fois que si vous aviez été là, la vie eût été meilleure pour tout le monde au moulin.

La fillette avait parlé tout d'une haleine. Elle s'arrêta court, hésita, regarda le coin de son tablier qu'elle roulait dans ses doigts, et fit un mouvement pour s'en aller.

— Attends, fit Geneviève. Alors, Mélie pensait encore à moi ? Elle t'a parlé de moi ?

— Je vous connais bien, sans vous connaître, répondit Simplicie en prenant courage. Ma mère ne laissait pas passer de jour sans parler de vous et du petit maître Jean. Si elle avait vécu pour vous voir arriver hier, elle aurait été trop contente.

Geneviève soupira. Les batailles de la vie brisent presque toujours ainsi quelque cœur aimant qu'on est obligé de laisser derrière soi. Mélie avait souffert au départ de sa maîtresse malgré son nouveau bonheur, malgré son mariage, et son mari avait été sans doute impuissant à la défendre contre les colères de Victoire.

— Ton père est bon pour toi? demanda madame Beauquesne.

— Il est bien bon, mais je ne le vois guère depuis que je suis ici... Il travaille tout le jour, et le soir venu, il est las, il dort.

Un air de fatigue inexprimable passa sur les traits de Simplicie. C'était déjà la vie qui s'appesantissait sur elle, bien qu'elle eût à peine quinze ans. Geneviève en eut pitié.

— Tu resteras à mon service pendant que je resterai ici, dit-elle. Il y a d'autres servantes?

— Oui, à la ferme.

— Eh bien, on leur fera faire ton ouvrage. Tu es à moi, maintenant.

— Dites-le vous-même à madame Victoire, fit craintivement la petite.

— Sois tranquille*, tu n'as qu'à obéir, et à ne t'inquiéter de rien.

Simplicie se retira le cœur plus joyeux qu'elle ne se l'était senti* depuis la mort de sa mère, et Geneviève alla voir si son fils était éveillé.

Sa chambre était vide, il était sorti depuis longtemps. Les premiers rayons du soleil, pénétrant à

travers le rideau de pampres de sa croisée*, l'avaient invité à parcourir son domaine.

Depuis deux heures, il marchait sur les talus plantés d'une double rangée d'arbres séculaires, qui font de si belles promenades autour des pièces de terre dans cette partie de la Normandie. Il allait au hasard, au travers des buées blanches* que la chaleur du soleil matinal faisait lever des prés humides, et qui s'enroulaient en flocons laineux autour des buissons d'osier. Les champs succédaient aux champs, les prés aux prés ; la jolie petite rivière miroitait par places, au milieu des iris en fleurs, épais sur ses bords comme une forêt vierge. Les vaches paresseuses broutaient lentement l'herbe haute ; au penchant de la vallée, dans la lande encore dorée par la fleur jaune des ajoncs*, les agneaux de l'année grimpaient déjà hardiment derrière les brebis blanches. Jean marchait comme dans un rêve ; tout cela était à lui !

Saurin lui avait dit : Jusqu'au rocher noir qui se trouve au tournant de la vallée, tout est à vous. Il arriva enfin au rocher noir et se retourna pour contempler sa richesse.

Le soleil emplissait la vallée d'une lumière si douce qu'elle semblait tamisée* à travers une mousseline ; les feuilles des arbres brillaient comme si elles étaient fraîchement vernies, l'herbe ressemblait à du velours, les fleurs à des pierres précieuses, l'air qu'il respirait était une ivresse, toutes ces merveilles étaient à lui, et il avait vingt et un ans !

Jean se croisa les bras sur la poitrine, leva la

tête vers le ciel bleu, et bénit la mémoire de son père.

C'est son père qui possédait tous ces biens ;—mais, sans sa mère, que fût-il devenu* ?

Un garçon meunier qui venait du moulin, chassant 5 devant lui un mulet chargé de farine, attira son attention sur le chemin qui gravissait le coteau. Sans sa mère, Jean eût été semblable à ce meunier, un peu plus riche, mais aussi peu capable de savourer les exquises jouissances de ce jour... Par un élan de sa 10 pensée, le jeune homme envoya tout son amour à la mère incomparable qui l'avait fait ce qu'il était.

Il retournait à pas lents au manoir, quand il vit Geneviève venir à lui. Il pressa le pas pour la rejoindre, et il lui prit le bras, qu'il passa sous le sien. 15

— Que c'est beau ! lui dit-il, et que de richesses ! Non pour l'argent qu'elles représentent, mais pour tous les sens à la fois, que de joies nouvelles... Je crois, ma mère, que tu as agi sagement en ne me laissant venir ici qu'au moment où j'étais en état de 20 goûter toutes ces belles choses. Plus jeune, je n'aurais pas apprécié mon bonheur.

— J'ai toujours tâché de faire pour le mieux, répondit simplement sa mère.

En rentrant au manoir, ils rencontrèrent Simplicie 25 dépêchée à leur recherche. Le bonjour de Jean fit rougir la fillette. Elle n'était pas accoutumée à la politesse ; modestement, comme un chien fidèle, elle les suivit en marchant sur leurs talons. Être si près de ces bonnes gens, c'était en soi une joie*. 30

CHAP. III.

SAURIN, absent la veille, attendait ses maîtres dans la salle basse.

A la vue de Geneviève, il se tint immobile, le cœur plein de larmes. Cette femme aux cheveux blanchis-
5 sants, aux traits sévères, vêtue simplement, mais à la mode des villes, était-elle bien la même que seize ans auparavant il avait vue dans la fleur de sa jeunesse, couchée à terre sur les débris de la meule qui avait tué François !

10 Ce grand désespoir, dont lui seul avait été le témoin silencieux, le remuait encore au fond de l'âme, quand il y songeait ; mais elle, madame Geneviève, avec le souvenir de ses peines avait-elle gardé celui de son fidèle serviteur ?

15 Elle s'avança les mains étendues, et sa joue frôla la barbe grise du vieux meunier.

— Ah ! maîtresse ! dit-il ému...

Jean lui serrait la main ; il se laissa faire*, ébloui, ne comprenant pas bien comment le petit garçon qu'il
20 avait amusé tant de fois était devenu ce beau monsieur, si bien vêtu ; il craignait que les cœurs ne fussent changés comme les apparences, et essaya de

réciter une phrase de bienvenue qu'il mûrissait dans son cerveau depuis longtemps, mais la mémoire lui manqua soudainement.

— Ah! Dieu du ciel! s'écria-t-il, seize ans, c'est long, madame Geneviève! Et quand on pense que c'est moi qui vous ai fait partir!

— Vous? gronda Victoire qui tricotait activement un bas de laine auprès de la fenêtre.

— Eh oui, moi! Je peux bien le dire, à présent que voilà la maîtresse revenue. Je me suis repenti bien des fois, en voyant combien la maison était devenue triste; mais aujourd'hui j'en suis content... Bien sûr qu'un jour ou l'autre il y aurait eu ici quelque mauvais coup de fait*... Je m'étais juré de ne jamais en rien dire, mais c'est plus fort que moi, il faut que ça sorte*!

Victoire se levait, avec la rage maussade qui était le trait distinctif de son caractère; Geneviève l'arrêta du geste.

— Écoutez-moi, ma mère, dit-elle d'une voix grave. Mon fils Jean, que voici, n'a jamais été au courant de nos dissentiments. Je n'ai pas jugé convenable de lui en faire part* quand il était petit, de peur de lui inspirer des sentiments qu'il aurait dû chasser ensuite de son cœur. Je vous ai amené un petit-fils respectueux et affectionné. Mais il convient que Jean sache* maintenant pourquoi je l'ai élevé loin de la maison paternelle. Il faut que mon fils soit convaincu que les torts n'étaient pas de mon côté; il faut qu'il le sache de votre bouche, ma mère, et vous, mon père

ajouta-t-elle, en se retournant vers Simon qui écoutait sans mot dire. J'ai été une épouse sans reproche : je me suis efforcée d'être une bonne mère ; à présent que les années ont passé sur votre colère, vous devez bien le savoir, Victoire, j'ai eu raison de partir puisque je n'étais pas aimée ici, puisque mon fils ne pouvait apprendre à m'y respecter !

Simon se leva.

— Vous avez bien parlé, ma fille, dit-il ; nous avons eu des torts envers vous, ma femme le sait dans son cœur, et moi, je n'étais pas sans reproche. Que voulez-vous* ! Nous ne nous aimions pas, c'était assez naturel, car nous voulions notre petit-fils pour nous seuls. Vous nous avez bien punis en nous enlevant l'enfant, mais vous nous l'avez ramené, c'est bien. Et puis, Geneviève, c'est seulement à la mort du cousin Frappier que son testament nous a fait connaître le droit du sang que vous aviez sur ce domaine . . . Nous sommes vieux, ma fille, et nous voulons mourir en paix ; si vous y consentez, on ne rappellera pas le passé, et nous vous aimerons comme nous aurions toujours dû le faire.

— Jean, dit simplement Geneviève, remercie tes grands parents de leur amitié pour ta mère.

Les vieillards très émus embrassèrent leur petit-fils, qui, troublé, ne savait que dire. Il comprenait seulement qu'une grande réparation était faite à sa mère, et son cœur s'en réjouit pour elle.

Saurin, sur le seuil de la porte, avait assisté à cette scène.

— Voilà un beau jour, dit-il ; il est beau pour tout le monde, et pour moi de même, puisque je vois la maîtresse accueillie comme elle doit l'être.

— Il n'y a plus de maîtresse, dit Geneviève en souriant, il n'y a qu'un maître, et le voilà. 5

Elle indiquait Jean ; Saurin se mit à rire.

— Un beau maître, dit-il ; je suis sûr qu'il ne sait pas distinguer l'avoine du froment.

— Ah ! Saurin, fit le jeune homme, vous me calomniez ; je connais l'avoine, mais vous m'apprendrez 10 le reste de mon métier de meunerie.

— Vous ! répéta Saurin ; quand vous étiez petit, maître Jean, vous me disiez toi* !

— Il y a bien longtemps ! reprit le jeune homme, mais je tâcherai. 15

Dans la soirée, Geneviève prit son fils à part.

— Nous avons, lui dit-elle, de grandes obligations à Saurin. Il aurait pu quitter le moulin cent fois pour une, obtenir de plus gros gages, ou s'établir à son compte. Il n'a jamais voulu en entendre parler 20 par amour pour la famille, pour toi, devrais-je dire, car il n'était guère l'ami de tes grands parents. Ne crois-tu pas qu'il faudrait faire quelque chose pour lui ?

Jean ne demandait pas mieux ; ils cherchèrent un 25 moyen de faire au brave homme une position honorable, sans l'écarter du lieu où il avait passé sa vie, et, d'un commun accord, ils résolurent de lui affermer le moulin pour une rente qui lui permît* de réaliser de beaux bénéfices. 30

Le lendemain, de grand matin, Geneviève et son fils allèrent au moulin.

Depuis le jour des funérailles de son mari, la veuve n'y était pas rentrée. Elle tremblait un peu, et fut obligée de prendre le bras de son fils pour entrer sous la grande porte.

Le moulin était tel qu'autrefois; les années n'avaient rien apporté ni emporté dans cette haute cage de pierre, où les meules tournaient toujours. Les yeux de Geneviève se portèrent sur une place du sol, où invisibles pour tous, elle voyait les débris de la meule qui avait fait de son fils un orphelin . . . La douleur amère, sans pitié, l'étreignit comme alors . . . On ne se console jamais de la mort de ceux qu'on a vraiment aimés. On peut oublier son chagrin pour un temps; mais quand la mémoire se réveille, la souffrance est la même après vingt années.

Geneviève ne voulait pas assombrir l'esprit de Jean en lui racontant l'horrible scène; il aurait un jour, lui aussi, ses deuils et ses désespoirs, car la vie ne fait grâce à personne; elle se détourna de l'endroit fatal. Saurin avait suivi son regard; leurs yeux se rencontrèrent, et ils échangèrent un signe de tête plein de pensées graves et affectueuses.

— Saurin, dit Geneviève, mon fils a une proposition à vous faire.

— Voulez-vous prendre le moulin à votre compte? dit Jean sans préambule.

Le vieux meunier s'assit sur un sac de grain, qui se trouvait là fort à propos.

— Moi ? et comment, mon Dieu* !

On lui expliqua le moyen concerté la veille. Il resta muet, les yeux fixés sur l'endroit où était tombé jadis François Beauquesne.

— Ah ! mon maître, dit-il, votre fils a hérité de votre cœur, et c'est là son plus bel héritage ; mais c'est sa mère Geneviève qui le lui a conservé comme le reste.

— Eh bien, mon vieux Saurin, voulez-vous ? dit Jean.

— J'accepte, mon maître ; mais c'est à condition que vous ne me direz plus *vous*, comme à un étranger, et que s'il m'arrive de vous tutoyer, vous n'en prendrez pas d'ombrage*, car ça me semble drôle, quand je pense à vous, de vous traiter comme si je ne vous avais pas tenu dans mes bras . . .

La forme élégante de Simplicie se montra sur le seuil.

— Et celle-là, dit Saurin, qui cachait son émotion sous une apparence plaisante, qu'est-ce que nous allons en faire ? Elle ne voudra plus être servante, à présent que je ne suis plus domestique.

La fillette ouvrait de grands yeux, sans comprendre.

— Eh oui, c'est comme ça* ! ton père est maître meunier, à présent. Tu vas venir demeurer avec moi, n'est-ce pas, petite ? Tu vivras de tes rentes.

Simplicie regarda son père avec hésitation, puis dit de sa voix douce :

— Qui est-ce qui servira madame Geneviève ?

Saurin éclata de rire, et s'essuya les yeux du revers de sa manche.

— Elle a raison! Elle a plus d'esprit que moi! Allons, reste avec madame Geneviève, si elle le veut bien, et tâche de lui prouver à toute heure du jour qu'il y a du bon dans le sang des Saurin.

Il se détourna, voulut faire le brave, et tout d'un coup alla se cacher le visage entre les sacs de farine en criant:

— Ah! ma pauvre Mélie, quel jour c'eût été pour elle!

Et il pleura à chaudes larmes; mais c'était de joie plus encore que de chagrin.

CHAP. IV.

La lune allait se coucher, car la nuit était déjà avancée, et sa clarté laiteuse rasait le sol, d'où s'élevait partout une légère buée ; immense et noir à l'ombre des hauts frênes, le grand moulin dormait ; l'eau montait furtivement à travers les vannes fermées, en un filet d'argent qui glissait dans la rigole moussue, et tombait de très haut avec un bruit cristallin jusqu'au fond du ravin plein de vieux cailloux noirs. Les coqs s'étaient rendormis, après leur premier chant, et tout était tranquille, si tranquille qu'un passant attentif eût marché doucement, de peur de troubler ce grand repos. Tout était blanc ; le sol couvert de brouillard, l'air, les arbres, entourés de vapeurs, le moulin lui-même, venaient de disparaître sous un voile délicat de brume flottante ; l'air semblait de ouate mince . . . Soudain, cette blancheur se teinta de rose . . . un rien, un soupçon*, un éclair . . . et tout redevint blanc.

Une teinte rose, plus vive, perça la brume, et un grand vol de pigeons s'échappa avec fracas de la toiture du moulin, qui leur servait d'asile. Avec de lourds battements d'ailes, mais sans un cri, ils s'abat-

tirent sur la maison qu'habitait Saurin. Dans leur trouble ils se groupèrent sur le chaume, sur les fenêtres, partout où une saillie leur offrait un asile. Simplicie, qui dormait dans une petite chambre en-
5 clavée* dans le grenier au-dessus de celle de son père, se leva, réveillée par les coups d'ailes qui frappaient les vitres, et resta interdite en voyant ces hôtes inattendus.

L'horloge à l'étage au-dessous sonna trois heures.
10 La jeune fille émue, presque inquiète, ne comprenant rien à cette invasion, ouvrit la fenêtre, et deux ou trois pigeons effarés se précipitèrent au dedans. Les autres s'envolèrent pour aller se poser plus loin.

Simplicie se pencha au dehors et regarda le manoir,
15 objet de sa constante préoccupation.

Il était tranquille, les fenêtres plus noires se détachaient comme des trous sur la façade ; la brume se levait lentement au-dessus du parterre . . . Elle se tourna de l'autre côté, et regarda le moulin . . . l'air
20 était rose.

Elle frissonna de tout son corps fluet ; les mains appuyées sur le rebord de granit, elle se pencha au dehors, autant qu'elle le put, au risque de tomber . . . Une lueur cerise lui passa devant les yeux, et soudain
25 une large bande noire sépara le moulin de sa toiture. Simplicie s'accrocha au mur, et cria :

— Père, père . . . le feu.

Sa voix s'éteignit dans sa gorge : elle avait trop peur et ne pouvait crier. Elle voulut courir, ses pieds
30 restèrent immobiles, lourds comme des morceaux de

marbre. Elle se laissa retomber sur l'appui de la fenêtre, s'accrochant au mur, sans sentir qu'elle se blessait, criant de sa voix éteinte, qui n'avait plus de son : Le moulin ! le moulin . . . !

Elle crut qu'elle allait mourir à cette place, sans pouvoir appeler de secours, et se tint immobile, écrasée sur la pierre, en pensant à Jean Beauquesne, qui allait être ruiné . . .

Une grande lueur déchira le voile de brume, un grand tourbillon de fumée sortit en tournoyant par la toiture, des langues de flammes s'élancèrent des trous ménagés* dans les murailles pour donner de l'air, et les oiseaux, réveillés dans les arbres, s'envolèrent avec des cris aigus dans l'air d'un rouge vif, cruel comme l'aspect du sang . . . Simplicie retrouva sa voix et ses forces.

— Père, père, le moulin brûle ! cria-t-elle en nouant à la hâte un jupon.

Elle descendit en courant le petit escalier et trouva Saurin debout.

— Tu rêves, dit-il en la voyant apparaître, les tresses battant ses épaules, ses mains fiévreuses ajustant ses vêtements.

Au lieu de répondre, Simplicie ouvrit la porte ; Saurin la suivait de si près qu'ils furent dehors ensemble. Le moulin brûlait tranquillement, laissant les flammes sortir par toutes les ouvertures ; seule la grande porte noire restait fermée, comme pour mieux protéger l'incendie contre les secours du dehors.

— Misérable ! s'écria Saurin en se prenant aux

cheveux*, misérable! j'ai laissé ma pipe dans mon pantalon de travail . . . C'est moi qui ai mis le feu au moulin! misérable!

Il s'arrachait des poignées de cheveux gris et les jetait à terre avec fureur. Simplicie, le cœur gros de larmes, tremblant de froid et de peur, dans cet air humide du matin, lui dit de sa voix douce:

— Père, que faut-il faire pour l'éteindre?

Rappelé à lui-même, le meunier reprit son sang-froid.

— Va réveiller Jean Frappier; il sait faire marcher la grande pompe. Moi, je vais aux hommes*.

Simplicie courut légèrement sur ses pieds nus jusqu'au manoir, ouvrit la porte, fermée d'un simple loquet, passa devant la chambre des vieux Beauquesne sans les réveiller, et arriva d'une traite au haut de l'escalier. Le corridor était sombre, elle compta les portes: Une, deux, trois, quatre . . . elle connaissait bien la chambre de Jean, car elle seule la mettait en ordre tous les matins. Elle frappa.

— Monsieur Jean, dit-elle d'une voix timide.

Elle était venue là sans autre pensée que celle du feu qui dévorait le moulin, et tout à coup elle se sentit prise de peur devant cette porte fermée, d'une peur terrible.

— Jean Frappier! dit-elle un peu plus haut, se servant inconsciemment de l'appellation familière . . . Rien ne répondit au dedans. Elle hésita; crier, au risque de réveiller les dames, d'épouvanter madame Geneviève, sa protectrice, son ange gardien . . . Elle

tourna le bouton de la porte, et entra résolûment dans la chambre du jeune maître.

— Jean Frappier, dit-elle avec une voix devenue claire et nette, il faut vous lever vite.

Jean se souleva, éveillé en sursaut, et resta pétrifié en voyant au pied de son lit cette mince figure, semblable à une apparition.

— Ma mère ? dit-il, courant droit à sa plus chère pensée*.

— Non ! Dieu en soit loué ! fit Simplicie avec élan. Mais il y a un malheur, maître Jean, le moulin brûle.

Une grande lueur remplit la chambre d'un flamboiement sinistre.

— J'y vais, fit Jean.

Simplicie sortit et referma la porte, puis s'arrêta dehors, tremblante, épeurée, se demandant ce que madame Geneviève dirait, quand elle saurait que le moulin avait brûlé !

Il brûlait vite ; les sacs de blé, les bottes de paille, les trémies, les blutoirs, tous ces instruments de meunerie en beau bois de chêne vieux et sec flambaient joyeusement en se dépêchant, comme pour avoir plus vite fini ; les grands tourbillons d'étincelles s'enlevaient jusque dans la toiture, et là-haut, tout là-haut, les poutres chauffées commençaient à brûler avec une sage lenteur, ainsi qu'on fait quand on a du temps devant soi ; elles se charbonnaient peu à peu, noires d'abord, rouges ensuite, puis tout d'un coup flambaient activement pour réparer* le temps perdu.

Saurin était monté à la muraille avec une grande échelle, de celles qu'emploient les couvreurs campagnards pour réparer les toits de chaume; il voulait voir à l'intérieur, s'assurer de l'étendue du sinistre*. Les garçons meuniers, les fermiers, les paysans, accourus à la lueur, le dissuadaient vainement de sa folle entreprise.

— Laissez faire*, disait-il, j'ai dans l'idée qu'il n'y a qu'un côté qui brûle, et je sais bien que le feu n'a pas pris ici.

Il se hissa jusqu'à une petite fenêtre sous le toit que le feu avait en effet respectée et regarda à l'intérieur. La fumée remplissait tout, mais par instants, manquant d'air, le feu se rabattait sur lui-même; le mur auquel s'appuyait l'échelle n'était pas encore attaqué. Saurin ne se trompait pas. Les sacs de blé empilés formaient une muraille intacte.

— Hardi, garçons*, cria-t-il en redescendant avec l'agilité d'un jeune homme. Donnez ici le tuyau de la pompe, et nous allons faire de rude besogne*.

Jean arriva, suivi de la pompe, que quatre gars vigoureux traînaient au pas de course; il donna le signal, et l'eau afflua dans les tuyaux.

— Bénie soit madame Geneviève qui a pensé à nous envoyer ça, voilà tantôt six ans, dit Saurin en l'abordant. S'est-on assez moqué d'elle ici*, quand on a vu arriver cette machine! Elle avait pourtant raison, cette âme du bon Dieu*!

Il prit la lance des mains de Jean, et remonta l'échelle d'un pas alourdi. La fièvre qui l'animait

l'instant d'avant était tombée à la vue de son jeune maître.

— Saurin, cria Jean, ne t'expose pas, mon ami, je t'en prie ; laisse-moi monter à ta place.

— Il n'y a pas de danger, Jean-Frappier, répondit le meunier : c'est moi qui ai fait le mal, c'est à moi de le réparer.

Il acheva péniblement l'escalade : l'échelle tremblait sous son pas lourd, et dans la vague lueur de l'aube sa silhouette robuste chancelait sur les échelons fragiles. D'un coup d'épaule, il brisa une vitre ; le verre tomba en éclats autour de lui, et la pompe en mouvement envoya un jet puissant dans l'intérieur embrasé du moulin.

— Laisse la lance en place, descends, Saurin, cria Jean.

Une grande bouffée de flammes et de fumée sortit par la nouvelle ouverture, montant jusqu'au toit, qu'elle parcourut extérieurement. Saurin atteint en plein visage se rejeta en arrière ; son corps tournoya dans l'air et s'abattit au pied de l'échelle. Jean, sans pousser un cri, courut à lui. Quittant la manœuvre de la pompe, les gars s'empressèrent*. On essaya de le relever, mais un gémissement d'une inexprimable angoisse sortit de la poitrine du meunier, au premier mouvement.

— J'ai les reins cassés, dit-il, laissez-moi là, je n'en ai pas pour longtemps. Jean-Frappier, c'est moi qui ai brûlé le moulin, c'est juste, il n'y a rien à dire.

Cédant aux supplications de Jean, il permit pourtant qu'on le transportât* plus loin, à l'abri des flammèches qui commençaient à tomber autour d'eux. Bientôt il eut près de lui Geneviève et Victoire, réveillées par le bruit. Les autres habitants du manoir regardaient de loin.

— Madame Geneviève, dit le meunier d'une voix saccadée, j'ai eu tort, je vous prie de me pardonner. Jean me l'avait dit, je n'ai pas voulu le croire . . . j'avais laissé ma pipe dans la poche de ma culotte de toile . . . je la croyais éteinte, il paraît qu'elle ne l'était pas. Je ne l'ai pas fait exprès . . . Je m'en vais retrouver ma femme . . . Ce qui me gêne, c'est la petite . . . vous ne la laisserez pas aller servante chez les autres*, n'est-ce pas, madame Geneviève? Elle restera chez vous?

— Je vous le promets, dit Geneviève.

— Ça me met l'esprit en repos, savez-vous, maîtresse . . .

Il s'affaiblissait rapidement; sa main errait cherchant celle de Jean.

— Dis, Jean-Frappier, te souviens-tu, quand tu étais petit, je te faisais des 'musiques*'? . . . Il y a longtemps, garçon, le temps en est passé! . . . Où est ma fille?

Simplicie s'approcha tout contre lui: son respect l'empêchait de pleurer, sa soumission lui ordonnait d'attendre que son père la demandât. Ces filles du Cotentin*, silencieuses et réservées, dépensent en dedans* leurs douleurs et leurs joies.

— Simplicie, tu serviras bien madame Geneviève, tu lui obéiras toujours . . . et au jeune maître . . .

— Oui, mon père, dit la jeune fille à genoux.

— Comme à moi-même, Simplicie ; ce sont eux qui remplacent ton père et ta mère, ma pauvre fillette . . .

Ses mains cherchaient toujours dans le vide. Jean en prit une, Simplicie tenait l'autre ; les flammes montaient haut par-dessus les arbres, éclairant tout d'une belle clarté rouge. Un grand fracas se fit entendre.

— Le moulin, le voilà qui s'en va . . . cria Saurin ; j'étais sûr qu'il lui arriverait malheur, pour avoir tué François Beauquesne . . . C'était un méchant moulin qui n'aimait pas son maître . . .

Les flammes montèrent jusqu'au zénith, la charpente venait de tomber à l'intérieur. L'obscurité sembla se faire, l'aube blanchissait de plus en plus l'horizon.

— C'est fini, soupira Saurin, comme un souffle.

Sa tête retomba en arrière, sans que Jean ni Simplicie eussent quitté ses mains.

— Il est mort ? dit la jeune fille, de sa voix douce, qui tremblait.

Geneviève, sans répondre, l'entoura maternellement de ses bras ; elle se laissa faire* ; les larmes coulaient lentement sur ses joues blanches, sans cris ni secousses. On voulut l'emmener, elle fit un léger mouvement de résistance.

— Laissez-moi avec lui jusqu'à la fin, dit-elle sur

le ton de la plus touchante supplication. Cela ne peut rien faire, n'est-ce pas? Je voudrais rester avec lui . . .

— Comme tu voudras, dit Geneviève. La veuve de François pouvait comprendre ce besoin profond de ne pas se séparer d'un mort aimé.

Saurin fut placé sur une civière, et le convoi prit le chemin du manoir. Les gars étaient retournés à la pompe, Jean les invita à le suivre.

— Que le feu finisse son ouvrage, dit-il, nous n'avons plus rien à perdre.

Il regarda tristement le corps inerte de son vieil ami.

— J'aurais donné mille fois le moulin pour conserver la vie de celui-là! dit-il avec amertume.

Simplicie leva les yeux sur lui, quels yeux! des yeux pleins de larmes, de reconnaissance et de dévouement, des yeux d'enfant qui donne son âme. Jean reçut ce regard comme une bénédiction.

— Ma pauvre enfant, dit-il, nous vous aimerons!

— Je le sais, répondit-elle. Et elle continua de marcher, en tenant la main du cadavre.

CHAP. V.

— Tu es à nous, maintenant, dit Geneviève a sa protégée, lorsque le cortége funèbre, au retour du cimetière, eut reçu les remercîments de Jean, qui avait conduit le deuil*. Tu es à nous, ma pauvre fillette : nous tâcherons de te rendre la vie douce. 5

Simplicie ne répondit point ; elle ne parlait guère, et dans son esprit encore enfantin, les sentiments ne savaient pas se développer en paroles. Ses yeux parlaient pour elle, et ceux qui l'aimaient en rencontraient à tout moment le regard bleu, tendre et franc, 10 qui faisait songer à une fleur.

— Simon Beauquesne est malade, dit la jeune fille, pour toute réponse.

Geneviève comprit, et accorda la permission tacitement demandée par ces mots. Simplicie alla s'asseoir 15 auprès du lit du bonhomme, son tricot à la main, à cette place qu'elle devait occuper plusieurs longues semaines, sans que sa patience et sa douceur fussent lassées un seul jour.

Simon était tombé malade de saisissement* ; l'in- 20 cendie, la mort de son fidèle Saurin qu'il querellait souvent, mais qu'il estimait fort, et même qu'il aimait,

autant qu'il pouvait aimer ce qui n'était pas quelque part de lui-même : tous ces événements pénibles, tombant à la fois dans cette existence jusqu'alors si paisible, lui avaient donné une de ces longues fièvres tenaces, que la médecine ne sait trop comment classer.

Victoire s'était dès l'abord déclarée incapable de le soigner. Rester auprès d'un lit, écouter les doléances du malade, contenter ses caprices, supporter son humeur, c'était une tâche au-dessus de ses forces. Elle eut du moins le bon esprit de le reconnaître.

A qui alors confier la garde du malade, sinon à la bonne et discrète Simplicie ? Celle-ci, d'ailleurs, ne demandait qu'à remplir ces fonctions délicates et fatigantes. Dans les fantaisies du malade, dans les soins qu'il réclamait, elle trouverait une distraction à ses tristes pensées, en même temps qu'un moyen de prouver à ses maîtres l'inexprimable gratitude qu'elle ressentait pour eux, depuis qu'ils l'avaient acceptée des mains de son père mourant.

Simplicie ne cherchait point à percer l'avenir. Elle ne se demandait pas à quel titre* elle recevrait le pain quotidien dans cette maison, la sienne depuis sa naissance. Madame Geneviève avait promis de la garder auprès d'elle, c'en était assez. On lui avait fait des habits de deuil, elle ne demandait point qui les payerait. Elle avait mis la robe noire et le bonnet de crêpe noir, comme elle eût revêtu un cilice si Geneviève le lui avait apporté. Elle ne vivait plus qu'en deux idées : le culte de ses parents morts, et

l'amour profond, sans bornes, qu'elle portait à ses bienfaiteurs ; ces deux dévouements suffisaient à remplir sa vie.

— Ayez, confiance, grand-père, et patience aussi, disait Jean au malade. Plaie d'argent n'est pas mortelle* ! Grâce à la prévoyance da ma chère mère Geneviève, nous pouvons réparer le mal avant les pluies d'automne ; à la Toussaint, le moulin moudra comme devant ! Ce qu'il faut maintenant, c'est vous guérir bien vite, pour mettre vous-même le bouquet au faîte du nouveau toit !

— Tu jases*, garçon ! dit le vieux visiblement ragaillardi. Un pauvre bonhomme comme moi, qui s'en va faire son dernier voyage . . .

— Vous vivrez cent ans ! fit Jean d'un air gai. On vous soignera bien, n'est-ce pas, Simplicie ?

La fillette lui répondit par ce regard plein de choses indicibles, qui était son meilleur langage, et, d'une main délicate, elle lissa la couverture du lit.

CHAP. VI.

Le manoir était devenu bien triste et bien solitaire depuis la mort de Saurin.

Saurin était un de ces êtres qu'on aime pour ainsi dire sans le savoir, et dont la présence n'est guère
5 appréciée, mais qui, une fois partis, laissent dans le cœur un vide dont on ne peut se consoler.

Tout le monde éprouvait cette impression, et la venue de nombreux ouvriers pour la reconstruction du moulin fut une distraction utile, qui attira l'esprit
10 des Beauquesne sur une foule de soins matériels.

Victoire se trouvait dans son élément; nourrir et loger une trentaine d'ouvriers, c'était précisément ce qu'il fallait pour tenir l'alerte vieille en haleine* et donner de l'occupation à ses loisirs, trop souvent
15 maussades. Les filles de ferme eurent parfois occasion de la maudire, mais Simon put respirer en paix en son absence, et faire de bons petits sommes sous la surveillance de Simplicie, qui lisait ou tricotait près de son lit.

20 Elle lisait de simples livres d'enfant, appropriés à son ignorance, mais elle avait enfin pris le goût de la lecture, qui ne vient qu'à la longue* dans les esprits

peu cultivés ; elle était bientôt fatiguée de lire, mais pendant les longues heures de silence et d'ouvrage à l'aiguille, elle repassait dans son esprit les lectures de la veille, et elle arrivait peu à peu à saisir l'idée d'un monde plus vaste que le manoir, cet horizon de son âme, que jusqu'alors elle ne croyait pas possible de dépasser.

Simon allait de mieux en mieux * ; il se leva un jour, puis une autre fois sortit à la tiède douceur d'un premier jour d'automne, appuyé sur le bras de Simplicie, et enfin put faire de petites promenades dans le parterre avec le secours d'un bâton.

Un beau matin, s'étant éveillé plein de courage, à petits pas, avec de longs repos, il arriva jusqu'au moulin.

Le soin de la marche, dont il était déshabitué, l'avait obligé de regarder à ses pieds, et d'ailleurs sa vue s'était fort affaiblie. Quand il fut sorti du parterre, et après s'être assis sur une pierre, il leva les yeux et resta ébahi, la bouche ouverte, ne comprenant plus ce qu'il voyait.

Il avait entendu dire qu'on reconstruisait le moulin, il avait vu parfois l'ingénieur, qui venait visiter les travaux ; mais, dans son esprit, le moulin n'en était pas moins resté l'ancienne bâtisse haute et noire, à la toiture aiguë, le vieux moulin Frappier, en un mot.

Il voyait devant lui une construction moderne, où pas un pouce de terrain n'était perdu, où pas une pierre n'était sans emploi, une maison de moitié

moins haute que l'ancienne, où pourtant huit paires de meules trouvaient de la place pour fonctionner.

— Eh, garçon, ne put-il s'empêcher de dire dans sa surprise, ce n'est point-là un moulin!

5 Il lui fallut pourtant se rendre à l'évidence*, le jour où l'eau, coulant dans les vannes neuves, mit en mouvement les roues superbes, et où devant ses yeux ravis la première poignée de farine tiède tomba dans le coffre de chêne luisant.

10 Jean se tenait debout, la tête découverte, et pensait à la meule qui avait tué son père. Le méchant moulin n'existait plus; celui-ci aurait-il une longue et heureuse existence?

Geneviève, qui regardait à ses côtés, se tourna vers 15 la foule des domestiques, ouvriers, voisins, qui se pressait à la grande porte, et chercha des yeux la fille de Saurin, la dernière victime du moulin cruel.

Ne la voyant pas, elle la nomma tout bas à son fils 20 qui courut au manoir.

Elle ne s'y trouvait nulle part; il parcourut la vaste demeure, l'appelant par son nom; rien ne lui répondit. Il revenait triste et même inquiet, lorsqu'en passant devant l'ancienne maisonnette de Saurin, 25 que personne n'habitait plus, il vit la clef sur la porte. Il entra discrètement et vit agenouillée devant le lit, la tête dans ses deux mains, Simplicie, qui pleurait silencieusement.

Il s'approcha d'elle, et la releva en passant un bras 30 autour de sa taille; elle tressaillit et le regarda d'un

air effrayé ; mais, en le reconnaissant, elle cessa toute résistance.

— On inaugure le moulin, dit-il, venez avec nous . . .

— Je ne peux pas, dit-elle faiblement.

Il la soutenait toujours un peu ; soudain, elle lui glissa entre les mains et tomba à terre. Ce fut une faiblesse d'un instant. Il la releva, étonné de la sentir si légère, et l'emporta au dehors.

Elle ouvrit les yeux, et sentant sa tête reposer sur l'épaule de Jean, elle les referma avec une expression de confiance et de repos.

— Je n'ai plus que vous, dit-elle.

La foule s'écartait en ce moment pour laisser passer Geneviève. Elle s'approcha des jeunes gens et se pencha, pleine de pitié, sur le visage décoloré de la pauvre enfant.

— Tu es de la famille, lui dit-elle, en lui prenant un bras pour la soutenir.

Suivie d'un murmure de compassion respectueuse, Simplicie rentra au manoir entre Jean Beauquesne et sa mère.

QUATRIÈME PARTIE.

RENTRÉE À PARIS.

CHAP. I.

Geneviève, étendue sur une chaise longue, les pieds enveloppés d'une couverture, écoutait la lecture que lui faisait Simplicie d'un journal du soir. Un écran protégeait contre la clarté trop vive de la lampe ces yeux fatigués, ces pauvres beaux yeux noirs, qui avaient tant regardé de fins réseaux*, tant compté de fils dans la dentelle.

Geneviève avait les yeux malades, et c'était un gros chagrin pour elle que de ne plus pouvoir lire et coudre ; toujours active, sans hâte fébrile, elle avait su, pendant son existence entière, employer les heures sans un instant de paresse ou d'ennui . . . l'ennui, ce terrible ennemi, menaçait d'entrer dans son existence, désormais condamnée à l'oisiveté, et la peur de devenir aveugle, qui la forçait d'obéir au docteur, la rendait malade d'inquiétude.

Plus de travail, plus de lecture . . . quelles longues journées que celles qui s'écoulent ainsi, depuis le lever du jour jusqu'aux heures tardives de la soirée,

dans le désœuvrement des mains jadis actives, des pieds qui ne savent où porter le corps découragé, de la tête qui pense, et qui ne peut exécuter sans le secours des yeux, fatalement condamnés, s'ils travaillent! 5

L'écran vert de la lampe, voilà tout l'horizon de Geneviève; l'éclat des lumières, le théâtre, la rue, les passants, les magasins, ces spectacles des yeux, tout cela lui était interdit pour quelque temps au moins. Quand les feuilles reviendraient aux arbres, elle pourrait reposer ses regards sur le vert naissant de la tendre verdure; mais jusque-là, le repos et l'oisiveté, tel était l'arrêt de la science*, pendant ce long hiver parisien, qui commençait à peine. 10

Jean avait ramené sa mère à Paris, espérant que les visites, les causeries, les livres nouveaux arracheraient Geneviève aux tristes préoccupations où la jetait* la crainte terrible et constante d'une cécité prochaine; mais quoique Paris présentât certainement plus de ressources que le moulin Frappier, la pauvre femme, un instant distraite, avait senti son ennui plus profond que jamais, au bout de quelques jours. 15 20

Les visiteuses n'étaient pas revenues . . . Que dire à cette malade attristée? Geneviève ne pouvait pas lire, sortir à peine, et le roulement lointain des voitures ne faisait que rendre plus pénible le silence des longues nuits d'insomnie, présage douloureux de cette éternelle nuit de la cécité, qu'elle redoutait presque plus que la mort. 25 30

Que faire? Pendant une semaine entière, Jean s'astreignit à rester auprès de sa mère, ne sortant pas, lui faisant la lecture, travaillant à ses côtés, en un mot lui consacrant toutes ses heures . . . Ce sacrifice ne réussit pas mieux que le reste. Geneviève ne put supporter l'odeur de la peinture. Jean, réduit au dessin, trouvait les journées longues, allait et venait d'un air inquiet, s'arrêtant brusquement près de la porte au moment de sortir, et souriant d'un sourire forcé quand ses yeux rencontraient le regard de la malade . . .

— Va, mon pauvre enfant, lui dit un jour Geneviève, tu m'as donné la meilleure preuve de tendresse, en essayant de te consacrer* uniquement à moi : je te remercie de l'avoir fait, mais je serais une méchante égoïste si j'acceptais le sacrifice. Va, et reviens de temps en temps, quand tu le pourras . . . mais il faut bien que je m'accoutume à vivre seule . . . Que feraije quand tu seras marié?

Ce fut la première et la dernière fois que madame Beauquesne fit allusion à l'avenir qui l'attendait lorsque Jean aurait un intérieur à lui*. Jusqu'alors il avait été tacitement convenu que son fils ne la quitterait jamais . . . Mais l'expérience de la vie était venue détruire ce rêve de toutes les mères . . . Il viendrait donc un jour où Geneviève vivrait seule. C'est alors que la pensée de la veuve s'arrêta sur l'orpheline, avec une douceur nouvelle.

Quand Jean serait marié, Simplicie lui resterait, cette douce et modeste compagne, toujours silencieuse, moins qu'une pupille*, plus qu'une femme de chambre,

quelque chose dans le genre d'une demoiselle de compagnie; un peu trop rustique pour des gens de la ville, mais cette rusticité même était un charme de plus pour Geneviève, restée meunière au fond de l'âme, malgré sa transformation en Parisienne comme il faut*.

C'est ainsi que Simplicie apprit à lire tout haut, pour faire la lecture à madame Geneviève pendant les longues après-midi et les longues soirées, pendant que Jean peignait à son atelier, ou bien allait dans le monde*, ce qui pour réussir en peinture est peut-être encore plus nécessaire que d'avoir du talent. Elle lisait bien, un peu trop lentement, mais avec goût.

Elle ne comprenait pas tout ce qu'elle lisait, il s'en fallait de beaucoup*, mais qu'importe? Les filles de Milton, qui faisaient à leur père aveugle la lecture de l'Iliade, ne savaient pas un mot de grec, et n'en lisaient pas moins cette langue de façon à l'intéresser. Et d'ailleurs, il y a des grâces d'état*; ceux qui lisent beaucoup à haute voix lisent souvent d'une façon machinale, sans même se rendre compte des sons qu'ils profèrent.

Ce n'était pas le cas pour Simplicie; elle s'efforçait de comprendre, relisant seule les passages qui lui avaient paru obscurs, s'enhardissant jusqu'à demander à Geneviève l'explication des mots nouveaux, et son esprit enfantin, développé soudain par la bonté de son âme et son désir de se rendre utile, prit un essor nouveau*.

Le petit visage doux et mutin n'était plus encadré du mignon bonnet blanc, aux petites ailes relevées. Geneviève n'avait pas voulu qu'elle gardât à Paris ce costume, qui semble aux étrangers un signe de domesticité. Simplicie portait pour toute coiffure ses beaux cheveux blonds, nattés en couronne sur sa petite tête bien faite, et quand elle sortait, ce qui était bien rare, c'était avec un petit chapeau de deuil, comme une demoiselle de la bourgeoisie*. Geneviève l'avait ordonné, Simplicie avait obéi, mais sans en tirer vanité; n'était-elle pas destinée à obéir toute sa vie?

Ce soir-là Geneviève écoutait la lecture que lui faisait la jeune fille, mais son esprit était ailleurs, et les mots frappaient son oreille sans arriver jusqu'à son esprit: d'ailleurs la voix de Simplicie était une musique en elle-même. Madame Beauquesne s'apercevait depuis quelque temps que son fils avait quelque ennui secret, et le silence qu'il gardait à cet égard l'affligeait un peu. Elle eût voulu qu'il lui dît tout*, et c'est précisément ce qui est impossible; sûre, d'ailleurs, qu'un jour elle saurait ce qui l'inquiétait, quand le sujet d'inquiétude serait relégué dans les choses passées, elle attendait . . . avec un peu de surexcitation nerveuse.

Jean entra, après avoir frappé, et vint s'asseoir en pleine lumière, en face de Geneviève, qui le regarda avec orgueil.

— Suis-je beau? lui demanda-t-il d'un ton enjoué.

— Superbe! répondit la mère avec cette gravité

souriante qui était son caractère distinctif. Simplicie leva les yeux sur le beau jeune homme, le regarda un instant avec une admiration tranquille, comme un tableau ou une belle fleur, puis baissa les yeux sur son livre. 5

Jean était superbe, en effet. Le costume moderne n'est favorable qu'aux jeunes gens dans la fleur de leur jeunesse et de leur grâce naturelle ; à cet âge, d'ailleurs, pour peu que la nature ne se soit point montrée marâtre, tout sied*. Les cheveux de Jean, 10 bouclés en dépit de ses efforts pour les rendre plus sages, les yeux brillants, le teint mat et ombré de sa mère, la belle barbe châtaine frisée et soyeuse, les membres agiles et souples, la haute stature, tout faisait de Jean Beauquesne le plus beau spécimen de 15 sa génération, bien qu'il eût cet inappréciable bonheur d'être au premier coup d'œil assez semblable à tout le monde pour passer inaperçu.

— Je vais faire un tas de conquêtes, dit-il en s'allongeant paresseusement dans le fauteuil. D'ailleurs, 20 pour ce soir, j'ai un carnet bien rempli*. Il faut gagner à ma cause, d'abord, un membre de l'Institut*, section des beaux-arts ; un chef de bureau au ministère, ça c'est pour les commandes et achats de tableaux, un avenir encore lointain, mais tu sais, ma 25 mère, que je vois les choses de loin ; ensuite un peintre célèbre, dont je voudrais être admis à visiter l'atelier. Il doit y avoir là dedans des choses merveilleuses, mais c'est un ours, et je ne sais trop comment le prendre*, et puis . . . 30

— Et puis ? demanda Geneviève.

— Et puis une quantité de gens plus ou moins décorés, illustres, célèbres tout au moins . . .

— Une soirée d'hommes, alors ?

5 — Précisément.

Geneviève garda le silence.

— Bonsoir, mère, dit le jeune homme en se penchant sur elle pour l'embrasser. Bonsoir, Simplicie.

Il sortit avec un geste affectueux, et la porte se re-
10 ferma. Geneviève poussa un soupir. La jeune lectrice leva les yeux, et de sa voix douce :

— Faut-il continuer ?

— Non, dit madame Beauquesne, va te coucher, mon enfant. Tu dois être fatiguée.

15 Simplicie fit un signe négatif et sourit avec sa bonne grâce habituelle. Elle ferma le livre, le rangea dans la bibliothèque, puis fit le tour de la chambre pour s'assurer que tout y était préparé pour la nuit. Sa main diligente et soigneuse répara par-ci par-là
20 un peu de désordre, puis elle s'approcha de la porte et dit :

— Bonsoir, madame Geneviève.

Madame Beauquesne lui répondit un mot amical, et la jeune fille se trouva seule dans le grand cor-
25 ridor.

La bonne était couchée, Jean avait sa clef pour rentrer, une veilleuse brûlait dans l'antichambre avec un air mélancolique. Simplicie pensa que la nuit serait longue, cette nuit d'hiver qui commence sitôt et
30 finit si tard. Elle n'avait pas envie de dormir, puis

un autre sentiment confus la poussait encore : elle ouvrit d'une main timide une porte qui craqua terriblement, et, honteuse, hésitante, elle entra dans la chambre de Jean.

Elle y était venue mille fois le jour, en l'absence et en la présence du jeune homme, porteuse de messages de Geneviève, et elle y était entrée bravement, comme partout ailleurs. Le soir, pendant que Jean était sorti, cette chambre avait un autre aspect. Elle était mystérieuse, avec ses tentures foncées, et des objets d'art, aux formes étranges, placés sur tous les meubles au hasard. Simplicie leva un peu la bougie qu'elle tenait à la main, et la lueur se refléta vivement dans les facettes d'une carafe de verre de Bohême, taillée comme un diamant.

Ce miroitement dans l'ombre fit tressaillir la jeune fille, mais elle se remit bien vite*, et sourit de sa frayeur. Prenant courage, elle traversa la vaste chambre et ouvrit la porte d'une autre pièce qui était pour Jean une sorte d'atelier. L'atelier était plus sombre et plus mystérieux encore, mais Simplicie marcha droit à un chevalet, souleva la toile grise qui le recouvrait, et resta immobile devant le tableau.

C'était son cher moulin Frappier, qu'elle venait voir furtivement, comme une coupable. Le moulin était vivant sur la grande toile, non pas le moulin nouveau, bas et peu pittoresque, mais le moulin brûlé, celui qui avait été fatal à la famille. Jean avait voulu en perpétuer le souvenir, moins peut-être par

sentiment romanesque qu'à cause de la beauté du vieil édifice, qui était véritablement magnifique dans sa robuste vétusté.

Simplicie resta longtemps devant le moulin Frap-
5 pier. Mille souvenirs lui montaient du cœur aux yeux, pendant qu'elle contemplait cette image. Les grands frênes avaient abrité son enfance; elle avait aimé le moulin d'une de ces tendresses bizarres qui croissent au cœur des enfants sans qu'on sache pourquoi. Dans
10 une nuit d'horreur, le moulin et son père avaient disparu en même temps, lui laissant l'impression d'un malheur immérité, d'une catastrophe inexpliquée; tout à la fois*! . . . sa pauvre âme écrasée sous le coup avait lutté longtemps avant de revenir à la vie, à la
15 santé de l'esprit.

Comme elle ne disait rien, on n'avait pas pris garde* à cet état étrange où elle vivait comme dans une sorte de somnambulisme. Elle vaquait à ses occupations avec sa douceur habituelle, mais le ressort de son
20 intelligence était faussé*; elle ne pouvait pas comprendre pourquoi tout ce qu'elle aimait lui avait été enlevé en même temps, sans qu'elle eût rien fait pour le mériter. C'est le jour de l'inauguration du moulin neuf, que Jean avec ses bonnes paroles, Geneviève
25 avec sa tendresse compatissante, en rompant ce charme douloureux, l'avaient ramenée aux réalités de la vie.

Elle les aimait, ces protecteurs de son abandon! Elle les aimait comme elle avait aimé le moulin et
30 son père, avec toute la confiance, tout l'élan de son

âme. Ils avaient remplacé son père et le moulin. Mais Jean avait parlé de cette esquisse, un jour en déjeunant, et depuis lors, Simplicie brûlait du désir de revoir son moulin. Elle fût* morte plutôt que de le demander ; mais Jean absent, quel mal y avait-il à venir regarder en cachette ? Elle ne dérangerait rien, elle refermerait soigneusement la porte . . . Elle était venue.

C'était bien son moulin ; en effet, elle reconnut même à l'ombre des frênes une pierre noire où elle avait l'habitude, quand elle était petite et quand sa mère vivait, de passer les journées d'été, en compagnie d'une petite poupée de chiffons. Pleine d'un indicible attendrissement, elle posa sa bougie sur un meuble qui se trouvait tout près, de façon à voir le tableau, et elle resta en extase les mains jointes devant elle.

Qu'elle l'aimait, ce vieux moulin, cet ami de toute sa vie ! Le moulin n'était plus, mais les grands arbres, le manoir, la maisonnette où elle avait vécu avec son père, tout cela existait . . . Elle éprouva une sensation douloureuse en pensant que tout cela était si loin, si loin . . . Paris l'entourait, avec ses grandes rues longues, ses maisons hautes, ses fenêtres qui vous regardent comme des yeux curieux de l'autre côté de la rue ; puis le pavé, et toujours le pavé ! plus de cette bonne terre battue, souple et élastique sous le pied, qui le renvoie et vous convie à la marche . . .

— Oh ! mon moulin ! soupira Simplicie.

Un craquement dans la boiserie la fit sursauter

comme si elle avait commis un crime. Elle se hâta de recouvrir l'esquisse de sa toile grise, puis elle reprit sa bougie, et sortit de l'atelier, le cœur encore gros de son émotion récente.

5 Le feu s'éteignait dans la cheminée de la chambre; elle rapprocha les tisons, mit une nouvelle bûche qu'elle enterra dans la cendre, puis se releva sur ses talons, et resta un instant accroupie devant le bois qui s'enflammait rapidement. Cette vue lui fit mal 10 tout à coup*. Elle se leva brusquement et rentra dans sa chambre sans faire de bruit.

Le lendemain matin, au déjeuner, Jean remercia la bonne d'avoir pensé à lui arranger son feu. Comme c'était une brave fille, un peu bête et assez négligente, 15 elle répondit évasivement, pensant que monsieur* se moquait d'elle. Simplicie ne dit rien, mais un sourire et une rougeur fugitive passèrent sur son visage. Jean la regardait par hasard et fut ébloui.

— J'avais dit que je ferais votre portrait, lui dit-il, 20 je ne sais à quoi je pense de ne pas l'avoir commencé. Mais il faudrait poser avec le costume du pays et une *cane* de cuivre sur l'épaule . . .

— Quand vous voudrez, dit Simplicie, dont les discours n'étaient jamais longs.

25 — Vous n'avez pas d'habits?

— J'ai apporté les miens, dit-elle en rougissant encore. Je n'avais que ceux-là avant de venir.

— Parfait*! J'ai une cane de cuivre superbe, énorme, avec sa longe pour la tenir en équilibre. Quand 30 voulez-vous commencer?

— Quand vous voudrez, répéta la jeune fille, les yeux baissés.

— Après déjeuner, alors ; c'est très bien, je vous mettrai sous les arbres du moulin Frappier.

Simplicie leva sur lui ses yeux calmes, et Jean se 5 sentit comme si elle lui avait jeté au visage un bouquet de pervenches, frais, délicat et bleu.

CHAP. II.

L'ÉTUDE * de Simplicie en trayeuse était finie ; elle avait renoncé au petit bonnet et à la jupe courte. Elle posait maintenant pour la tête, Jean ayant découvert qu'il n'existait pas de meilleur modèle, plus docile, plus patient ni plus apte à saisir et à garder le mouvement *.

Geneviève n'avait garde * de se plaindre de ces séances, qui retenaient son fils à la maison. Le grand atelier était négligé pendant ce temps-là, mais qu'importe, puisque Jean ne cessait de travailler, et qu'il se montrait content de ses travaux ? Les yeux de madame Beauquesne allaient mieux, d'ailleurs : elle pouvait se permettre de regarder de temps en temps ce que faisait son fils ; elle causait avec lui pendant qu'il peignait, et les après-midi, si longues autrefois, se passaient maintenant sans trop d'ennui pour elle.

Simplicie posait sans fatigue apparente, pendant des heures entières, la tête tournée à droite ou à gauche, suivant les besoins de la pose. Elle aimait cette espèce d'oisiveté, qui lui rappelait ses anciennes rêveries d'enfant à l'ombre du grand moulin, ou dans les oseraies, le long de la petite rivière où le père

Simon pêchait des truites. Il l'emmenait avec lui volontiers, pour lui porter son panier, car elle était silencieuse et n'effarouchait pas le poisson. Elle s'asseyait sur le tronc penché d'un saule à quelques pas du bonhomme, et restait des heures à regarder le reflet aveuglant du soleil dans l'eau.

A quoi pensait-elle alors ? Elle n'eût pu le dire. A sa mère Mélie, qui l'avait laissée orpheline : à son père Saurin, qui faisait au moulin de rudes journées de garçon meunier ; à dame Quesnellé, qui la tarabustait* dès sa rentrée au logis, et souvent, le plus souvent, à cette mystérieuse madame Geneviève, dont on parlait avec une sourde colère, mais aussi avec un certain respect. Son père lui avait appris qu'il ne fallait pas croire un mot du mal qu'on pourrait dire de madame Geneviève, et elle avait cru son père. Dès lors l'image de madame Beauquesne s'était dressée dans son esprit comme celle d'une sainte persécutée, d'une martyre, qu'il fallait adorer à genoux et de loin.

Maître Jean, c'était le maître, celui qui avait tout, qui savait tout ; sa mère et lui apparaissaient à Simplicie à travers les saules comme une vision de la Madone portant l'Enfant sacré.

Quand maître Jean reviendrait ! Saurin parlait de ce temps avec ferveur, avec emphase. Rabroué* le long du jour par Victoire, il rentrait chez lui, et après avoir mangé sa pauvre soupe, préparée par Simplicie qui avait remplacé sa mère dans ces fonctions domestiques, il expliquait à sa fille ce que deviendrait le moulin quand maître Jean serait revenu.

C'est à ces choses que pensait la jeune fille pendant les heures de pose, et c'est le charme de ces souvenirs qui la maintenait immobile, la tête un peu penchée, sérieuse, mais pas triste, malgré le flot de mélancolie
5 qui noyait parfois la fin de ses pensées.

Et maître Jean était revenu ! Quel retour ! Le fils du roi n'eût pas plus saisi Simplicie que la rencontre de Jean dans la cour le jour qu'il était enfin rentré dans ses domaines. Maître Jean était resté, dans la
10 pensée de la fillette, l'enfant que sa mère avait emporté endormi dans ses bras. Elle s'était parfois dit depuis qu'il devait avoir grandi, mais c'est sous les traits d'un garçonnet de son âge qu'elle le voyait alors . . . Cette idée la troublait, elle aimait mieux se reporter
15 à une très ancienne image du paroissien de sa mère qui représentait la fuite en Égypte. Telle avait dû* être la fuite de Geneviève.

Maître Jean ! On lui disait 'monsieur' maintenant ; dans son cœur, elle l'appelait maître : à présent
20 comme alors, il était le maître de tout. Saurin était mort dans ses bras, c'était naturel, cela devait être ; il était mort trop tôt, trop vite, mais il était mort comme il convient* à un fidèle serviteur, sous les yeux et au service de son maître.

25 Les yeux de la fillette cherchèrent involontairement le visage de Jean . . .

— Vous êtes fatiguée, Simplicie, reposez-vous, dit-il en quittant ses pinceaux.

Elle obéit, et vint ramasser le peloton de madame
30 Geneviève, qui, depuis qu'elle avait la vue mauvaise,

tricotait avec acharnement, 'pour se désennuyer les doigts*,' disait-elle.

Quelques jours après Jean dit à sa mère :

— Mère, qu'est-ce que tu dirais d'un voyage en Italie ? 5

— Pour toi ou pour moi ? demanda-t-elle.

Il s'assit, songeur. Il n'avait pensé qu'à lui . . . Pouvait-il la laisser seule, à demi aveugle, derrière lui ?

— Pour nous deux, répondit-il. 10

— J'aimerais beaucoup cela, dit-elle avec vivacité. J'ai toujours eu envie d'aller dans le Midi ? Mais qu'est-ce que tu feras d'une infirme comme moi ? Tu serais obligé de me laisser seule dans les hôtels.

— Nous emmènerons Simplicie, déclara Jean d'un 15 air royal.

Il aurait emmené tout Paris pour peu que* sa mère en eût témoigné le désir.

— C'est une idée, cela ! et puis la pauvre enfant, ce serait bien dur en effet pour elle de rester seule 20 au moulin, à présent qu'elle a pris l'habitude de vivre avec nous ! . . .

Simplicie entrait avec une lampe qu'elle posa sur la table.

— Petite fille*, lui dit Jean, nous allons faire un 25 grand voyage !

Les yeux de Simplicie s'arrondirent comme deux coupes de porcelaine de Sèvres*, mais elle ne dit rien.

— Nous allons en Italie ! continua le jeune homme, en se frottant les mains. 30

L'Italie ou la Chine, ou même tout autre pays, qu'importait à la fille du meunier ! Ses joues pâlirent légèrement.

— Alors je vais retourner au moulin, dit-elle de sa
5 voix argentine, un peu tremblante.

— Mais, non ! Vous venez avec nous ! Que ferait ma mère sans vos yeux de quinze ans ?

Le rose reparut sur les joues délicates de la fillette.

— Comme vous voudrez, monsieur Jean, dit-elle
10 d'un ton soumis ; mais les coins de sa bouche légèrement relevés trahissaient sa joie, et ses yeux baissés brillaient sous ses longs cils. Du moment où ses chers bienfaiteurs voulaient bien la garder avec eux, elle irait au bout du monde.

15 — C'est loin, l'Italie ? demanda-t-elle un peu après le dîner.

— Passablement, mais n'ayez pas peur, nous n'irons pas à pied, répondit Jean.

— Oh ! cela m'est égal* ! fit Simplicie avec élan.
20 C'était seulement pour savoir.

Trois jours après ils avaient quitté Paris.

CHAP. III.

Le voyage en Italie s'accomplit dans toutes les règles* et sans que rien d'extraordinaire en vînt troubler le cours. Geneviève avait mis des lunettes bleues, afin de jouir des beaux sites qu'elle traversait, et se plaignait parfois de voir la vie par trop en bleu. Pour lui épargner la peine de demander vainement à Jean des renseignements historiques ou géographiques dont celui-ci n'avait pas la moindre idée, préoccupé qu'il était de questions purement artistiques, Simplicie se mit à lire le Guide avec une telle ardeur qu'elle y passait parfois une partie de la nuit.

— Mais voilà Simplicie qui sait le Guide par cœur! s'écria un jour Jean, émerveillé de lui entendre réciter une page que, par le plus grand des hasards, il venait de lire à l'instant.

— C'est pour ménager les yeux de madame Geneviève, dit en rougissant la jeune fille.

Elle était aussi honteuse que si elle avait commis quelque méfait. Geneviève, très touchée, l'attira à elle et l'embrassa. Elle n'était pas prodigue de caresses, et Jean, qui les regardait en souriant, fut frappé de l'expression étrange qui passa sur les traits de Sim-

plicie : juste orgueil, regret, mélancolie, et surtout un éclair de tendresse comprimée, si vif que le jeune homme en resta pensif.

Souvent, dans le silence de ses méditations ou de ses belles paresses, à l'aube, en face des coteaux noyés dans le soleil, ce regard de jeune fille, débordant pour Geneviève d'affection muette, soigneusement cachée, lui revint à l'esprit, ramenant sa pensée vers l'humble enfant qui grandissait à ses côtés, et se transformait peu à peu en une femme sérieuse et douce.

Grâce à Simplicie, tout allait à souhait*, les auberges italiennes mêmes prenaient un air de demeure stable ; elle installait une petite table à côté d'un fauteuil, y posait son panier à ouvrage toujours en fonction, tirait d'un petit sac mystérieux qui ne la quittait guère un abat-jour pour la bougie le soir, un petit vase pour mettre un bouquet le jour, et aussitôt la vulgaire chambre d'hôtel prenait un aspect hospitalier, comme si la famille Beauquesne y était fixée depuis * de longs mois.

Où avait-elle appris le secret de rendre aimable ce qui l'entourait ? Qui lui avait inspiré ces recherches de sollicitude ? Son cœur, sans doute, son grand amour pour la mère de Jean . . . Jean lui-même participait à ces prévenances, mais de plus loin, d'une façon plus réservée, pour ainsi dire plus discrète.

CHAP. IV.

De retour en France, Geneviève n'avait pas poussé plus loin que Paris. La saison n'était pas encore assez belle pour qu'on pût aller s'installer au moulin Frappier, et Jean s'était repris d'une belle ardeur pour la peinture. Il passait désormais sa vie à l'atelier, sûr que sa mère ne se sentirait pas isolée dans la société de Simplicie, qui était devenue une véritable consolation. Le voyage lui avait étonnamment développé l'esprit et le corps ; maintenant elle était à peu près semblable à tout le monde, bien que sous cette écorce civilisée se cachât un fonds de nature neuve*, encore mal pliée aux exigences mondaines. Quand la vie autour d'elle lui semblait par trop bizarre, elle se taisait, baissait les yeux, et tombait dans une sorte de contemplation intérieure, dont le désir de se rendre utile pouvait seul la faire sortir.

— Voilà Simplicie qui ferme ses fenêtres*, disait alors Jean, qui la taquinait parfois.

Il s'était tout à coup intéressé à cette fillette silencieuse, qui d'abord lui avait semblé plutôt bonne qu'intelligente. Peu à peu il avait découvert de grandes qualités de tout ordre dans ce silence mo-

deste et fier ; maintenant, il l'étudiait avec un soin presque jaloux, s'acharnant à lui arracher ses pensées ; il y parvenait parfois, mais le plus souvent la victoire restait à la jeune fille, qui se taisait avec un sourire énigmatique, presque malicieux, et pourtant si tendre !

Depuis quelques jours, ce sourire irritait Jean ; il aurait voulu savoir tout ce qu'elle pensait, et n'y pouvait parvenir.

Entre lui et sa mère, la place s'était faite pour la fille du brave Saurin, telle que dans ses rêves les plus ambitieux, le meunier ne l'aurait jamais imaginée. Il n'était plus question de domesticité ; les services qu'elle rendait, elle les rendait par amour, et ils étaient acceptés de même.

Aux premiers jours du printemps, Geneviève, se trouvant mieux, fit de fréquentes promenades avec son fils. Elle aimait à s'appuyer sur son bras, et, par une sorte de crainte jalouse, elle voulait être seule avec lui. Quand le temps le permettait, ils sortaient ensemble vers quatre heures, et ne rentraient que pour le dîner.

Dans les commencements, Simplicie avait été contente de ces deux heures de solitude. Elle rangeait la chambre et l'atelier de Jean, elle mettait en ordre ce qui appartenait à madame Beauquesne, puis s'asseyait à la fenêtre pour les attendre, et l'attente lui semblait fort agréable. Mais, avec les beaux jours, les promenades s'étaient prolongées, et la jeune fille trouvait le temps long.

CHAP. V.

Elle se ressouvint tout à coup que tous ceux qu'elle avait aimés étaient partis un jour, lui laissant l'impression d'un abandon cruel, immérité. Sa mère! elle revit sa mère si jolie, si pâle, blonde comme elle, avec des cheveux d'or frisés, qui frisaient encore sous le linceul. Son père ensuite!—celui-là était parti d'une façon si tragique qu'en y pensant elle cacha son visage dans ses deux mains pour ne pas revoir le moulin embrasé, l'échelle tombant à la renverse... Toutes les fois qu'elle y songeait, un frisson de fièvre parcourait son corps.

Jean s'en irait aussi, lui, non plus porté au cimetière par les mains compatissantes de ses proches, mais dans le triomphe des noces... Simplicie avait vu passer des noces parisiennes se rendant au Bois dans les grands landaus tout de glaces*, et son imagination naïve lui représenta Jean aux côtés de sa femme, partant dans un grand landau pour on ne sait où, la Belgique peut-être... pour toujours...

Cette nuit-là, Simplicie entendit Jean rentrer à pas de loup*, et un serrement de cœur douloureux lui vint en songeant au temps prochain, sans doute, où il ne rentrerait plus...

Après trois ou quatre journées semblables, elle avait si rapidement changé, que le jeune homme en fut frappé. Profitant d'un moment où elle était seule dans le salon, il s'approcha d'elle avec douceur.

5 — Simplicie, dit-il en lui mettant une main sur l'épaule, comme à un enfant qu'on aime, vous avez quelque chose qui vous tourmente : dites-moi ce que c'est.

Elle détourna les yeux et fit un léger mouvement 10 pour se dégager, mais elle n'osa.

— Quelqu'un vous a fait de la peine ?

Elle fit signe que non.

— Vous ai-je manqué* en quelque chose? reprit Jean avec un peu d'inquiétude : je vous ai souvent taquinée, 15 j'espère que ce ne sont pas mes innocentes taquineries qui vous ont attristée? Rien, je vous le jure, n'était plus loin de ma pensée.

— Vous ne m'avez jamais fait de chagrin, monsieur Jean, répondit Simplicie, dont le cœur se gonflait à 20 mesure qu'il parlait.

— Alors dites-moi ce que vous voulez . . . Désirez-vous quelque chose que nous puissions vous donner ? Vous êtes si bonne pour ma mère, si bonne pour nous deux, que je ne sais comment vous exprimer ma re- 25 connaissance.

Il s'échauffait en parlant, à mesure qu'il sentait combien, en effet, elle avait apporté jusqu'alors de dévouement dans leur maison. Penché sur elle, il essayait de lire dans ses yeux bleus, mais elle les 30 tenait obstinément baissés.

Une singulière émotion traversa le cœur du jeune homme quand elle parla de sa voix cristalline et comme mouillée de larmes.

— En vous aimant tous deux, je ne fais que mon devoir, dit-elle. Il ne faut pas me remercier pour cela.

Cette voix vibrait de sentiments muets, de tendresses inexprimées, de sanglots retenus, de tout ce qui fait la passion* dans un cœur innocent et sans détour. Jean la sentit vibrer jusqu'au plus profond de son âme.

— Simplicie, dit-il en lui prenant les deux mains, qu'il serrait avec force, dites-moi votre chagrin, nous vous aimons, nous voulons vous voir heureuse; parlez, ma chère enfant, ma chère . . .

Elle fit un mouvement pour dégager ses deux mains, les tordit faiblement dans celles de Jean, et dit avec l'expression de la prière la plus ardente :

— Je voudrais retourner au moulin Frappier.

Jean resta pétrifié et ouvrit les mains. Celles de Simplicie retombèrent sur ses genoux ; le corps tout entier de la jeune fille s'affaissa sur le dos de sa chaise, et elle répéta faiblement :

— Je voudrais aller au moulin . . .

Ses yeux se levèrent sur Jean avec une inexprimable angoisse. Ils disaient tant de choses, ces beaux yeux fatigués par les larmes des nuits sans sommeil ! Le jeune homme y vit passer une lueur singulière, une expression étrange, presque égarée, et au moment où il saisissait les mains de Simplicie qu'elle semblait

tendre vers lui, elle se pencha doucement à gauche et roula sur le sol. Il n'eut que le temps de la retenir et de la porter sur un canapé. Elle venait de perdre connaissance.

5 Jean appela, sonna, cria ;—on accourut, croyant à quelque catastrophe. Simplicie ouvrit bientôt les yeux, et vit le visage aimé de Geneviève penché sur elle avec inquiétude ; un air de lassitude douloureuse passa sur ses traits, et elle pensa :—Je ne suis donc 10 pas encore morte !

Le médecin fut mandé ; il interrogea, médita, et finit par dire :

— C'est de l'anémie, — changement de vie trop brusque, développement tardif, tout à coup précipité. 15 Elle a raison, il faut l'envoyer au moulin ; c'est le mal du pays.

Un demi-sourire passa sur les lèvres de la jeune fille en entendant cet arrêt. Mais, qu'il se trompât ou non, le docteur se mettait de son côté, elle était sûre 20 de gagner la partie*.

— Quelle drôle de petite fille ? dit Geneviève, quand le départ immédiat de Simplicie fut décidé. Tu ne pouvais pas attendre six semaines ? Nous serions partis tous ensemble . . .

25 — J'attendrai tant que vous voudrez, dit la fillette avec douceur.

— Oui, et tu tomberas malade pendant ce temps-là . . . J'aime encore mieux te voir partir tout de suite.

Le voyage résolu, la grande question fut de savoir 30 comment on enverrait la jeune fille au moulin.

— J'irai seule, disait-elle.

Geneviève était assez d'avis de la laisser faire*. Jean s'y opposa tout à fait, Jean, devenu soudain quinteux et difficile à contenter :

— Voyons, mère, dit-il un jour avec quelque emportement, jolie comme elle l'est, tu ne peux pas penser à lui faire faire un si grand voyage !

— Je l'ai bien fait seule avec toi ! riposta Geneviève un peu piquée.

— Avec moi, répondit Jean ramené à la douceur par le mécontentement de sa mère. Si elle avait un enfant à conduire, je serais le premier à l'abandonner à elle-même. Et si en route elle a un évanouissement comme celui de l'autre jour ?

Ce dernier argument était le meilleur de tous ; aussi ne rencontra-t-il pas d'opposition. On lui trouva une compagne de voyage, et le départ fut fixé au jour le plus rapproché. Jean conduisit lui-même les voyageuses à la gare et les installa dans un coupé de première classe, puis il tira de sa poche une petite boîte de chocolat et un livre.

— Pour la route, dit-il en souriant à Simplicie.

Elle lui jeta un regard si triste qu'il se sentit navré.

— Merci et adieu, monsieur Jean ! dit-elle.

— Au revoir ! répondit-il gaiement.

— Adieu ! répéta la jeune fille.

Le train s'ébranla, Jean fit un dernier geste amical, et la pâle figure de Simplicie s'effaça derrière la vitre. Le jeune homme secoua la tête et reprit le

chemin du logis avec l'impression qu'il venait de quitter un convoi funèbre.

— Singulière enfant ! se dit-il. Si c'est le mal du pays, elle va guérir en quelques jours ; mais si c'était un chagrin ? Si elle nous avait trompés ? . . . Si elle aimait quelqu'un ? . . . Il ne vient personne chez nous, elle ne sort jamais . . .

Maître Jean Frappier reçut tout à coup une commotion intérieure si violente qu'il s'arrêta sur le trottoir. Puis il se remit en marche sans pouvoir et sans vouloir analyser ce qu'il venait d'éprouver.

— La maison va être bien triste sans elle, conclut-il.

CHAP. VI.

SIMPLICIE fut bien accueillie par les vieux Beauquesne lors de son arrivée au manoir. Ils s'ennuyaient seuls, après le mouvement qu'avaient apporté l'année précédente Jean et sa mère. Saurin leur manquait plus qu'ils n'auraient voulu l'avouer, et la fillette elle-même, si douce et si alerte, n'était remplacée qu'au point de vue matériel par la grosse fille de ferme lourdaude qui avait repris ses fonctions. Simon d'ailleurs nourrissait depuis sa maladie une tendresse de grand-père à l'égard de celle qui l'avait si bien et si patiemment soigné.

Quand la voiture envoyée pour la chercher à la gare s'arrêta devant la porte, et que Simplicie en descendit, non plus en sautant légèrement comme il convient à son âge, mais avec des mouvements craintifs et alanguis, les deux vieux poussèrent un cri :

— Mon Dieu ! que la voilà chétive* ! Si c'est comme ça que les Parisiens vous renvoient au pays, ce n'est pas la peine d'aller chez eux !

— Qu'est-ce qui t'est donc arrivé, ma pauvre fille ? demanda Victoire en la bousculant amicalement dans la salle basse.

— Rien, madame Beauquesne, rien, père Simon ; je vous remercie de votre amitié . . .

Elle ne voulait pas pleurer, elle faisait des efforts héroïques pour refouler les larmes qui l'étouffaient à la vue de tant d'objets chers et familiers ; mais elle n'y fût point parvenue* si Victoire n'avait ajouté de sa voix grondeuse :

— Ils t'ont donc fait bien de la misère*, là-bas, que te voilà si pâle et si maigrie ?

A cette atteinte portée contre tout ce qu'elle aimait le mieux au monde, Simplicie retrouva toutes ses forces.

— Non, madame Victoire, répondit-elle d'une voix ferme, mais c'est le chagrin que j'avais d'être loin du pays. Cela va me passer dès que j'aurai été ici seulement huit jours.

En effet, au bout de huit jours, la jeune fille avait retrouvé le sommeil, et les couleurs commençaient à revenir sur ses joues, que hâlait déjà le soleil de mai. Elle allait et venait dans la grande maison, qui désormais paraissait moins vide, mettant tout en ordre pour l'arrivée prochaine de ses chers bienfaiteurs.

En rangeant dans les chambres bien négligées par Victoire pendant l'hiver, elle trouva le *Télémaque**, qui avait fait jadis les délices de Geneviève, et qui devait faire les siennes. Elle le lut à la clarté décroissante des soirs de printemps, et plus d'une fois ses larmes coulèrent sur le livre, aux paroles de Mentor, si pénétrées de sagesse, et pour elle pleines d'allusions amères :

'— Ne laissez pas prendre votre cœur* aux délices passagères et trompeuses . . .'

Simplicie eût été bien embarrassée de dire quelles étaient les délices trompeuses et passagères auxquelles elle avait laissé prendre son cœur innocent, et cependant elle sentait dans son âme qu'elle avait péché en quelque chose.

Qu'était cette chose mystérieuse qui lui brûlait le cœur comme un remords? Elle y pensait en travaillant auprès de Victoire à raccommoder le linge de la maison, ce linge vénérable filé par les aïeules des Frappier un siècle peut-être auparavant. Elle y pensait en coupant l'herbe pour les lapins, en portant le grain aux poules, en faisant les mille travaux domestiques qu'une ménagère de campagne accomplit elle-même, ne laissant aux servantes que le gros de l'ouvrage*.

Dès son arrivée, elle avait repris ses anciens vêtements de servitude; mais elle n'avait pu se résoudre à coiffer le petit bonnet blanc qui lui paraissait trop lourd, et peut-être trop laid. Elle allait et venait chaussée de sabots qui blessaient parfois ses pieds accoutumés aux bottines de cuir, mais elle trouvait une joie amère à ressentir cette souffrance: c'est ainsi qu'elle se punissait d'avoir oublié dans la mollesse des villes son humble condition de servante.

Un jour de printemps, chaud et doux comme un jour d'été, la lumière se fit dans cette âme troublée. Paresseuse, après un rude travail dans le parterre que

Simon méprisait profondément, et que le jardinier de la ville voisine ne soignait pas assez au gré de Simplicie, qui savait que Jean ne serait pas content,—elle se dirigea vers l'avenue de frênes qui longeait la rivière derrière le moulin, et s'assit.

Une souffrance aiguë, horrible, traversa son cœur, douloureuse initiation aux mystères de la vie, et, pour la première fois, regardant au fond d'elle-même*, elle aperçut la vérité.

— Je ne peux pas vivre sans lui, s'écria-t-elle en tendant ses bras vers l'azur impassible. Je mourrais sans lui . . . mais je mourrai auprès de lui . . . Venez, venez, maître Jean, je ne puis plus souffrir davantage . . . je vous aime . . .

Elle se laissa tomber la face ensevelie dans l'herbe courte et moussue, anéantie par ce grand élan d'amour qui l'avait révélée à elle-même.

Oui, elle l'aimait ! Comment n'y avait-elle pas pensé plus tôt ? C'était le chagrin de le voir se marier qui l'avait rendue malade !

— Je ne savais pas ! balbutia la pauvre enfant, je ne savais pas que je l'aimais . . . si je l'avais su, j'aurais vu tout de suite que c'était mal !

— O mon maître Jean ! dit Simplicie en serrant ses bras sur sa poitrine, mon maître Jean, je serai votre esclave, votre chien, mais ne me chassez pas de votre présence . . . J'élèverai vos enfants, je serai soumise à votre femme ; jamais, jamais on ne saura ce que j'ai osé penser . . . mais laissez-moi vivre auprès de vous, puisque je ne peux pas mourir !

Le soleil était déjà bas sur l'horizon quand Simplicie revint au manoir.

— Où a-t-elle passé sa journée ? gronda Victoire en la voyant rentrer ; et voilà une montagne de linge qui revient de la lessive*, et elle disparaît pendant des heures . . . Fainéante, va !

— Je vous demande pardon, répondit humblement Simplicie. Je me suis oubliée au bord de la rivière, il y faisait bon . . . mais je ne serai plus négligente à l'avenir, je réparerai le temps perdu.

Surprise d'un si long discours, peu en harmonie avec le mutisme ordinaire de la jeune fille, Victoire la regarda et vit qu'elle avait pleuré.

— C'est bon, c'est bon, dit-elle d'une voix radoucie, on te gronde, c'est pour ton bien ; on ne veut pas te rendre malheureuse, et puis d'ailleurs tu ne le mérites pas.

Dès le lendemain, Simplicie apparut avec son petit bonnet blanc, qu'elle avait repoussé jusque-là. Il fallait bien se châtier soi-même, s'attacher aux travaux les plus pénibles. Afin de vaincre l'excès d'orgueil qui l'avait fait lever les yeux sur Jean Beauquesne, elle se fit la plus humble des servantes de ferme. Un beau jour Simon stupéfait la vit rentrer avec la cane de cuivre sur l'épaule, comme autrefois, revenant du pré !

— Qu'est-ce qui te prend*, ma fille ? lui dit-il, nous avons une servante pour cela ; tu n'as pas besoin de faire de si gros ouvrages ?

— C'est mon plaisir, maître Simon, répondit-elle. Quand je travaille fort, ça me fait du bien.

Son corps fluet se développait en effet dans ces exercices fatigants ; elle avait grandi et pris des forces sans rien perdre de sa grâce. Quand, penchée au bord du douet*, sous la fontaine, elle frappait le linge à
5 grands coups de battoir, un lettré eût pensé à cette fille d'un roi de l'antiquité qui lavait elle-même son linge à la rivière.

CHAP. VII.

— JEAN ! fit Geneviève un soir de la fin de mai, tiens-tu beaucoup à* rester à Paris encore un mois ?

Jean rougit. Depuis le départ de Simplicie, il vaguait dans la vie, plein d'un indicible ennui.

— Moi ? dit-il avec la diplomatie des gens qui se sentent en faute. Je n'y tiens pas beaucoup. Il n'y a déjà plus personne.

C'était une grosse erreur ; mais Paris lui semblait vide.

— Si nous partions pour la campagne ?

— Partons, dit Jean d'un air indifférent, bien qu'il se sentît rempli de joie ; je ne demande que deux jours pour mettre mes affaires en ordre.

Il en fallut davantage à Geneviève ; mais à la fin de la semaine, ils arrivèrent comme la première fois, à la tombée du jour*, dans la cour du manoir.

Comme la première fois, Jean aperçut une silhouette élégante : la jeune trayeuse, sa cane de cuivre en équilibre sur l'épaule, s'avançait à sa rencontre . . . La longe de cuir trembla dans la main de la fillette, la cane glissa et tomba . . . heureusement elle était vide.

— Simplicie ! Ce n'est pas vous ! s'écria Jean en

courant à elle. Avec le petit bonnet, en costume de paysanne? Je vais gronder ma grand'mère.

— Ce n'est pas madame Victoire, fit Simplicie à voix basse, c'est moi qui l'ai voulu. . .

5 Jean la regardait, muet. Elle avait changé. Ce n'était plus une enfant inconsciente; c'était une femme qui avait souffert.

— Et je ne vous dis pas seulement bonjour, fit-il en se penchant vers elle . . . Elle recula imperceptible-
10 ment, il n'osa avancer, il n'osa même pas lui prendre la main. Elle se baissa pour reprendre la cane de cuivre, il s'en empara et l'emporta résolûment dans la salle basse. Elle le suivit sans mot dire. L'instant d'après, quand il eut terminé les compliments de bien-
15 venue, il se retourna pour voir ce qu'était devenue Simplicie. Elle avait disparu, et la cane avec elle. Grommelant quelque chose entre ses dents, il s'élança dans la cour; mais la jeune fille était déjà loin, il ne put l'apercevoir et rentra un peu confus.

20 — Maman, dit Jean le lendemain matin en entrant dans la chambre de Geneviève, dis donc à Simplicie qu'elle n'aille pas traire. Je le lui ai défendu hier, mais elle y est retournée aujourd'hui.

— Quel mal y a-t-il*, fit Geneviève, si cela l'amuse?

25 — Cela ne convient pas, commençait Jean; il se mordit les lèvres et fit un retour sur lui-même*. Il ne convient pas, reprit-il après une courte réflexion, que ta demoiselle de compagnie exerce ici les fonctions d'une fille de ferme. . .

30 — Tu n'as pas tout à fait tort, répondit Geneviève.

Je lui en parlerai. Mais il ne faut pas non plus donner trop d'importance à cette petite fille. . .

— La fille d'un homme qui s'est tué à notre service! riposta Jean avec une sorte d'emportement. Tu n'as pas, je suppose, l'intention de la reléguer pour toute sa vie dans l'humble position d'une servante!

— Je n'ai aucune intention, Jean, dit Geneviève en regardant son fils avec étonnement. Tu es de mauvaise humeur aujourd'hui. Si tu as des observations à me présenter, je t'engage à choisir un moment où tu seras dans des dispositions plus favorables.

Jean se tut. Au bout d'un instant, il quitta la chambre et alla rôder dans le manoir; mais ni là, ni dehors, il ne put apercevoir Simplicie, qui semblait s'être faite invisible pour lui.

Au bout de quelques jours, il se trouva dans une disposition d'esprit singulièrement pénible. Tout le monde, excepté lui, voyait Simplicie, et lui parlait; lui seul ne pouvait arriver à la rencontrer que de loin, ou en présence de nombreux témoins. Plus il recherchait les occasions de la voir, plus elle semblait mettre ses soins à l'éviter. Elle n'allait plus traire les vaches, et Geneviève la trouvait souvent près d'elle pour lui rendre mille petits services comme jadis; mais elle s'était sans doute créé d'autres occupations, car la douce intimité d'autrefois avait complétement disparu. Jean souffrait vaguement, sans pouvoir définir son mal, et par instants se montrait d'humeur bizarre.

— Intrigué par cette apparence de mystère, il se

mit en observation, et finit par se diriger vers la vieille maisonnette qu'habitait jadis Saurin. C'est là, dans la pièce d'en bas, qu'il vit, penchée sur son ouvrage, la tête blonde de Simplicie.

5 Elle se réfugiait pour travailler dans la maison de son père.

Le lendemain Jean sauta par-dessus les plates-bandes et arriva en trois bonds jusqu'à la porte de la maisonnette de Saurin. Là, sur le seuil, il hésita. Qu'allait-il 10 lui dire, à cette enfant que le destin avait rapprochée de lui d'une façon si cruelle? Sans vouloir l'approfondir, il entra.

— Est-ce vrai, demanda-t-il sans préambule, que vous vouliez nous quitter?

15 Simplicie eut envie de s'enfuir sans répondre. N'avait-elle pas assez souffert, sans qu'il lui fallût* supporter le martyre de donner à Jean des raisons qui étaient autant de mensonges? Mais il était sur le seuil et lui barrait la porte.

20 D'un air découragé elle repoussa son ouvrage et répondit:

— C'est vrai.

Il resta muet. Mille visions de paix, de joie domestique, de foyer de famille passèrent devant ses yeux, 25 et il sentit que jamais, plus un jour, plus une heure, il ne pourrait vivre sans l'humble enfant qui se tenait devant lui, désespérée.

— Pourquoi? demanda-t-il, pendant que la souffrance de la séparation prochaine entrait en sou- 30 veraine* dans son âme.

Simplicie regarda le mur, puis la porte, puis la fenêtre, et se dit qu'elle ne pouvait s'échapper. Résignée dès lors à son pire destin, elle répondit avec la sincérité du désespoir :

— Parce que je m'accoutume trop à vous, parce que j'aime trop votre maison, parce que je ne dois plus y vivre . . . Que voulez-vous que je vous dise encore ?

Il s'approcha d'un pas seulement.

— Et vous pourrez vivre loin de nous sans souffrance, dites ?

Elle tourna vers lui ses yeux sans larmes, démesurément agrandis par l'angoisse.

— Je souffrirai, dit-elle.

— Pourquoi nous quittez-vous, alors ?

— Parce que je le dois. Ah ! pourquoi me tourmentez-vous ainsi ? ajouta-t-elle avec l'accent d'une prière ardente.

— Et moi, dit lentement le jeune homme en s'appuyant à la porte, croyez-vous que je puisse vivre sans vous ?

Un éclair, puis un autre, passèrent dans les yeux bleus ; elle répondit de sa voix mouillée de larmes :

— Il faut savoir se résigner à sa destinée, maître Jean ; mais ce qu'il faut surtout, c'est une bonne conscience.

Jean recula, et la lumière entra plus librement dans la pauvre chambre.

— Une bonne conscience console de tout, reprit Simplicie en parlant comme dans un rêve. La mienne m'a dit de vous quitter, mon maître. Si je l'avais

entendue plus tôt, j'aurais peut-être eu moins de chagrin. Mais je ne savais pas . . Ah ! si j'avais su !

— Vous voudriez ne jamais nous avoir connus ? fit Jean avec amertume.

5 — Oh ! non ! cela, non ! s'écria-t-elle avec élan. Au prix de toutes mes peines et de tous mes chagrins du passé et de l'avenir, je ne voudrais pas, maître Jean, ne vous avoir pas connu, ne vous avoir pas aimé !

Sa voix mourut dans la chambre sans échos. Elle 10 avait baissé la tête sur sa poitrine. Quand elle la releva, sans honte, car elle n'avait pas conscience d'avoir rien dit de mal, Jean n'était plus là.

CHAP. VIII.

Jean Beauquesne monta aussitôt dans la chambre de Geneviève, et se tint la tête découverte devant elle.

— Ma mère, lui dit-il, j'ai besoin de toute votre bonté, de toute votre justice.

Madame Beauquesne le regarda, et bien qu'il fût assez loin d'elle pour qu'avec ses yeux affaiblis elle ne pût distinguer exactement l'expression de son visage, elle vit dans toute l'attitude de son fils que l'heure était solennelle.

— Vous m'avez dit un jour, reprit-il d'une voix qui tremblait un peu, comment on aime quand c'est pour la vie. Vous m'avez parlé d'un amour qui ne troublait pas, mais qui entrait en maître* dans notre âme, si bien qu'on aimerait mieux mourir que de cesser d'aimer . . . un seul souvenir, une seule présence sans laquelle on ne saurait vivre heureux et bon . . . C'est ainsi que j'aime, ma mère chérie, et je viens vous demander d'épouser celle que j'aime.

Jean éprouva soudain un extrême embarras: ses sentiments, si bien cachés qu'à peine venait-il de les pénétrer lui-même, devaient être absolument incompréhensibles pour sa mère. Au lieu de lui jeter brus-

quement le nom de l'humble enfant, il résolut d'user d'un détour*. Prenant une chaise, il vint s'asseoir auprès de Geneviève avec les câlineries de sa première enfance.

5 — Maman, dit-il en prenant un ton familier, nous avons eu depuis un an près de nous un être aimable qui a été notre ange gardien, qui a remplacé pour toi la vue décroissante, pour moi les rêves du peintre, qui, toujours douce, affectionnée, silencieuse, a mis dans 10 notre vie les joies les plus discrètes, les plus intimes . . . c'est elle . . .

— Simplicie ? fit Geneviève en repoussant les mains de son fils qui cherchait les siennes . . . Tu es fou ! Jamais !

15 — Écoute-moi, ma mère, avant de me répondre, insista Jean.

— Pourquoi t'écouter ? Ne sais-je pas tout ce que tu pourras me dire ? fit Geneviève avec véhémence. Elle est douce, elle est parfaite, je le sais. Mais est-ce 20 pour que tu épouses une servante que je t'ai élevé si fort au-dessus de ta classe ? Est-ce pour te voir mener une vie obscure que j'ai passé ma jeunesse et perdu les yeux sur des morceaux de dentelle ? Quand j'étais lasse de pleurer, dans les temps de la lutte et de la 25 pauvreté, je reprenais courage en te regardant dormir avec un air tranquille. Je me disais : Jean sera un homme, un artiste, il sera peut-être un maître . . . La fortune de son père que je lui conserve jalousement lui servira à monter plus haut encore . . . Que ne sera-30 t-il pas, avec les biens que je lui donnerai, l'éducation

et la richesse ? Et j'aurais fait tout cela pour que tu épouses une servante et que tu t'endormes dans la vie des paysans ? Non, Jean, non, c'est moi qui en appelle à ta justice. Après ce que j'ai fait pour toi, est-ce juste de renverser ainsi mes plans ? 5

Les lèvres de madame Beauquesne tremblaient d'émotion. Elle regarda son fils et vit qu'il était affligé, mais non convaincu.

— Je serai ce que tu voudras, mère, répondit-il, et si tu es ambitieuse pour moi, je tâcherai de te satisfaire ; mais ne puis-je en même temps être heureux, te voir heureuse et passer ma vie avec la femme de mon choix ? Elle est encore ignorante, mais depuis un an tu as vu combien elle a changé !—Et pour ce qui regarde le moral, connais-tu une seule jeune fille qui lui ressemble, même de très loin ? 10 15

— Je ne veux pas que tu épouses une servante, fit orgueilleusement Geneviève.

L'argument que Jean avait sur les lèvres ne put sortir ; il sentit qu'à aucun prix il ne pourrait rappeler à sa mère son humble origine, semblable à celle de Simplicie. 20

— Mère, dit-il d'un ton suppliant, je l'aime . . .

— Il ne fallait pas l'aimer, répondit Geneviève, je te croyais le cœur mieux placé*. 25

Sans répondre, Jean se leva doucement, et, après un instant de silence, quitta la chambre sans témoigner d'irritation. Il connaissait sa mère et savait que pour le moment elle ne céderait point. Il avait à peine fait deux pas dans le corridor qu'elle le rappela. 30

— Tu lui en as parlé sans doute? fit-elle d'un ton chagrin.

— Me croyez-vous capable, ma mère, répondit-il respectueusement, de porter le trouble dans son cœur sans la certitude que vous consentiriez à me la donner?

Geneviève rentra chez elle sans répliquer, et Jean se dirigea vers sa chambre.

Au repas du soir, qui fut court et silencieux, Victoire et Simon, surpris de voir tous les visages fort différents de leur expression habituelle, attendirent à se trouver seuls avec Geneviève pour lui adresser des questions. Jean alla fumer un cigare dans le parterre. Geneviève voyait dans l'aube du soir le petit point de feu aller et venir sous la fenêtre.

— Eh bien, ma fille, qu'y a-t-il donc? dit enfin Simon, quand ils furent seuls tous trois.

— Il y a*, répondit madame Beauquesne, que Jean veut se marier.

— Eh bien?

— Il veut épouser Simplicie, et je n'y consens pas, conclut la mère.

Les deux vieux s'entre-regardèrent. Ils s'étaient bien aperçus que leur petit-fils ne traitait pas la fillette en servante; mais, comme ce n'était pas leur affaire, ils n'avaient rien dit.

— Je n'y consens pas, reprit Geneviève, parce que je n'ai pas fait de mon fils un homme riche et intelligent à seule fin de lui voir épouser une servante . . .

— Eh, ma fille, fit Victoire avec aigreur, les servantes ne sont point si méprisables, après tout. Quand

mon fils vous épousa, vous étiez fille d'auberge à Délasse !

Le coup fut rude pour l'orgueil de Geneviève, mais elle trouva aussitôt une réplique.

— Aussi, vous l'avez trouvé mauvais, et vous l'avez 5 assez montré.

— Et nous avions tort, dit Simon en s'interposant. Est-ce donc vrai, ma fille, que les fautes des parents ne corrigent point les enfants ? Vous avez prouvé, Geneviève, que François avait raison de vous aimer . . . 10 il faudrait voir si Jean a tort d'aimer la petite. Elle est douce et de bon caractère, et m'est avis qu'avant tout c'est ce qu'il faut chercher dans une femme ; et puis s'il l'aime . . .

— Vous en voudriez pour votre petite-fille, vous ? 15 s'écria Geneviève.

Victoire allait répondre et gâter tout, suivant son habitude. Simon lui fit signe de le laisser parler.

— Oui, dit-il, j'en voudrais pour la femme de Jean. Les filles des villes, voyez-vous, ma bru, ce n'est pas ce 20 qu'il nous faut à nous autres paysans. Vous avez du sang de paysan dans les veines, sans reproche, Geneviève, et votre fils est le fils d'un meunier. Il n'est pas mal que le paysan soit rattaché à la terre par quelque lien. Il n'est pas mal qu'un garçon riche 25 épouse une fille pauvre . . .

— Vous pensiez différemment, fit Geneviève avec irritation.

— J'avais tort, vous ai-je dit, je le répète pour vous faire plaisir. Vous nous avez appris bien des choses, 30

ma fille, et maintenant c'est moi qui vous les répète, car vous les avez oubliées. Et puis, est-ce que le bonheur n'est pas le premier de tous les biens? Vous ne voulez pas que votre fils soit heureux à son idée; c'est vous qui avez tort, cette fois, Geneviève, et je ne m'en dédirai pas*.

Madame Beauquesne ne répondit pas. Elle sentait ce qu'il y avait de juste dans les paroles du vieux paysan.

Elle lui souhaita le bonsoir, et remonta à sa chambre, sans accepter le secours de personne, pas même de son fils.

— Comment, dit Victoire à Simon quand elle les eut quittés, tu accepterais Simplicie pour la femme de notre petit-fils?

— Oui, répondit fermement le vieillard. D'abord elle est sans défaut autant que c'est possible, et puis il n'est pas mal de rabaisser un peu l'orgueil de Geneviève; c'est une brave femme, elle l'a prouvé, mais il ne faut pas qu'elle en vienne à rougir de son origine.

Victoire ne fit plus d'objection. Du moment où Geneviève était humiliée, elle n'en demandait pas davantage. Elle avait appris à respecter sa belle-fille et même à l'aimer; mais une petite leçon à cette orgueilleuse lui ferait grand bien.

Le lendemain, à midi, comme la cloche appelait tout le monde à table, Geneviève entra la dernière dans la salle, et sur le seuil croisa Simplicie, qui sortait pour chercher quelque chose. A sa vue elle

tressaillit, et un flot de larmes monta à ses yeux. Prenant par le bras la jeune fille surprise, elle dénoua les cordons du petit bonnet blanc qui couvrait ses cheveux blonds.

— Tu ne porteras plus ce bonnet de servante, lui dit-elle ; à dater de ce jour, tu es notre enfant. Jean, embrasse ta femme.

Simplicie, tour à tour rouge et pâle, ne comprenait pas. En voyant s'approcher d'elle celui qui était toute sa vie, en le sentant presser sa main glacée, elle éprouva quelque chose d'inouï. Un rayon de soleil inonda son âme résignée. Elle arracha sa main de celle de Jean et tomba à genoux dans les plis de la robe de Geneviève en criant Ma mère !

Jean est devenu un grand peintre ; il passe quelques mois d'hiver à Paris ; mais dès que les premières feuilles pointent aux rameaux, il retourne au cher moulin Frappier.

Geneviève est presque tout à fait aveugle. Cependant elle voit encore assez pour deviner les objets qui l'entourent. C'est au travers d'un nuage blanc qu'elle entrevoit les têtes blondes et les yeux bleus de ses petits-enfants. Mais la vie ne lui est point à charge*, car elle sait qu'elle n'est à charge à personne. Simplicie ne la quitte pas, et lui consacre plus de tendresse qu'à ses propres enfants. Ce grand cœur qui a tant aimé continue une vieillesse heureuse et tranquille au milieu de l'amour des siens.

NOTES.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Page 1. 3. Dans le pays, 'in the district' (round about). **Le pays** for the French peasant is his '*home*,' the place where he was bred and born, and which he seldom leaves. Cf. in *Quatrevingt-Treize* (School Edition), p. 10, Tu dis?—Siscoignard —Ce n'est pas une *patrie* ça—c'est mon *pays* (i. e. the place where I was bred and born, and I know no other).

8. **et qui n'aime guère,** 'and who doesn't take kindly to.'

10. **qui connaît son affaire,** 'who knows what she is about.' Remember that *connaître* is *to have acquaintance*, and is said of *persons, countries, businesses*, &c. *Savoir* is to know *that a thing is*. Cf. German, *Kennen Sie*, and *Wissen Sie das?*

16. **trônait,** 'held the place of honour.'

Page 2. 2. les cloches sonnent l'évangile, 'the bells are summoning the faithful to morning-prayer' (*évangile* is that portion of the *New Testament* read or said by the priest at high-mass). There is no '*lesson*' from the Old Testament read in Catholic churches. Cf. *cloche* (f.), a bell; *clocher* (m.), a steeple; *flèche* (f.), a spire; *horloge* (f.), a *big* clock; *pendule* (f.), a house-clock; and *pendule* (m.), a pendulum.

6. **à raison d',** 'at the rate of' (as a *commercial* term). Cf. *à raison de* cinq pour cent, at *the rate of* five per cent. Here 'to the tune of.'

11. **beaux atours,** 'Sunday-finery,' 'furbelows.'

13. **la soupe dessus, et depuis beau temps,** 'the soup on the fire, and long since too.' *Depuis beau temps*=depuis long-temps.

15. **bouts de l'an,** 'funeral services' (i. e. celebrated on the *anniversary* of a person's death).

21. **coureuse,** 'gad about.'

23. **ça va tout en montant,** 'it's all up-hill.' **J'ai eu du mal, allez,** ''twas hard work, I tell you.'

Page 3. 2. **qu'il avait laissés.** Note the *s* to *laissés* to agree with *que*, the *direct object* preceding and referring to vêtements. *Rule.* The *past participle* of a verb conjugated with *avoir* NEVER changes, unless preceded by its *direct* object (or Latin *accusative*) when it agrees with it in gender and number. The only *direct objects* that can precede an active verb are the following: *Quel, combien de, que de!* (followed by a *noun*). Ex.: *Quels* hommes, *Combien d'*hommes avez-vous *vus*? *Que d'*hommes j'ai *vus*! *Que* (*relative* pronoun). Ex.: Les hommes *que* j'ai *vus*. *Me, te, se, nous, vous,* and *le, la, les* (*personal* pronouns). Thoroughly master the rule at the onset, for there are hundreds of examples of this scattered through every book you read.

7. **fut en bon chemin,** 'was well under way.'

14. **Et le garçon,** 'And what about *the lad*?'

15. **qui la regardait faire,** 'who watched the proceedings.'

17. **il n'a que faire de manger,** 'eating with him is out of the question.' Cf. Je *n'ai que faire* de ses avis, I don't want (don't need) his advice.

20. **laissant entrer dans,** 'flooding.'

30. **le beau gars,** 'the handsome lad.' *Garçon* is a diminutive of *gars*, sometimes spelt *gas*, and familiarly used by country folk for the former word.

Page 4. 3. **Je leur ai payé à boire, et du meilleur,** 'I have stood them drinks, and of the very best wine too.' Cf. Donnez-nous *de* meilleur vin (i. e. *better* wine), and Donnez-nous *du* meilleur vin (i. e. wine of the best quality).

15. **le sérieux** (i. e. the serious demeanour). Note that *all* adjectives used *substantively* are *masculine*.

17. **s'était prise d'** . . . Here 'had conceived.' Cf. *se prendre de vin*, to become intoxicated. Il est *pris*, he is intoxicated. Cf.

also: La Seine a *pris* cette semaine, The Seine was *frozen over* this week.

28. **me semble.** Provincial for *Il* me semble. Cf. also *m'est avis* for *Je suis* d'avis; *faut pas* for *Il ne* faut pas.

Page 5. 3. **Vrai? Et . . . as-tu trouvé à qui parler?** 'Indeed! And... have you found Miss *Right*?' (i. e. have you 'proposed' to any one). Cf. Qu'il y vienne, il *trouvera à qui* parler, Let him come, he will *find his match*. Or, Je n'ai pu *trouver à qui parler* dans l'endroit, I could not find *a soul to speak* to in the place.

15. **La servante à Délasse?** 'Delasse's servant-girl?' Here the dative of *possession*. Cf. Ce livre *est à moi* and Hic liber *est mihi*.

18. **eh bien, en voilà une bru, par exemple,** 'well, I never, pretty sort of a daughter-in-law, to be sure!' In Old French the word was *brut*. Cf. German *Braut*, a bride, and OHG. *prut*.

24. **de vouloir marier la disette avec la misère,** 'to wish to link poverty with wretchedness.' *Marier* is here in the sense of 'to blend.' Cf. *Marier*, to give in marriage, or to perform the ceremony of marriage; *se marier avec*, or *épouser*, to *be* married to.

30. **Une servante d'auberge!** 'a barmaid!'

Page 6. 2. **Pas de mon consentement, toujours!** 'Not *with* my consent, at all events!'

4. **je m'en passerai.** *Se passer de* is 'to do without.' Cf. also in Balzac's *Ursule Mirouët* (School Edition, Whittaker & Co.), p. 5. l. 23, Désiré . . . avait voulu *se passer* à Paris toutes ses fantaisies (i. e. to *indulge* his every whim). The English slang expression 'to go the whole hog,' is very much nearer the French in idiomatic expression.

8. **Victoire!** 'Come, come, Victoire!'

13. **Une fille de rien . . .** 'A penniless girl' . . .! 'A nobody.'

24. **souffrir.** Here 'to endure.' Remember that the *six* verbs *offrir*, *ouvrir*, *rouvrir*, *souffrir*, *couvrir*, and *découvrir*, make off*ert*, souff*ert*, ouv*ert*, &c., in their *past participle*. Off*ri*, souff*ri*, &c., is a very common error to be guarded against.

Page 7. 1. **Afin de s'inspirer des forces, . . .** 'So as to gain courage.'

7 and 9. **eut . . . eurent.** Why not *avait . . . avaient*? The

rule is a very important one. After *après que, aussitôt que, dès que, pas plutôt que,* and *quand* and *lorsque,* HAVING THE FORCE OF THE FIRST FOUR (i. e. expressing ANTERIORITY of action), the Past Anterior, and not the Pluperfect, MUST be used. Indeed it is the only case in which the former tense is ever used in the French language. Take for instance the sentence, After he had finished his lessons, he went out. It may be translated with six different conjunctions, viz.

Après qu'il *eut* fini ses leçons
Aussitôt qu'il *eut* . . . . .
Dès qu'il *eut* . . . . .
Il n'*eut* pas *plutôt* . . . . .
Quand il *eut* . . . . .
Lorsqu'il *eut* . . . . .
} il sortit.

You might in fact add a *seventh,* and say, *A peine eut*-il fini ses leçons qu'il sortit.

17. **au teint d'ambre**=d'or, doré. *Teint* is from Latin *tinctum.* For *i* in position = *ei* cf. s*i*nus, s*ei*n (bosom), ins*i*gnia, ens*ei*gne, and all verbs in *ei*ndre answering to Lat. *-ingere, -imere*; str*i*ngere, étr*ei*ndre, astr*i*ngere, astr*ei*ndre. Notice also in this sentence the French *à* of descriptions as against the English *with* (and a *possessive* adjective). Cf. in Lamartine's *Le Tailleur de Pierres,* p. 1, Les maisonnettes *aux* toits de tuiles rouges, et *aux* murs blanchis à la chaux (i. e. *with their* red-tiled roofs, and *with their* white-washed walls).

II.

Page 8. 7. **plus fortuné,** 'richer in this world's goods,' 'in better circumstances,' 'better off.'

15. **Dès que . . . seront.** Note the difference of *tense*-idiom in French and English after *dès que, quand, lorsque, tant que* when *futurity* is implied. Cf. when you *are,* as soon as you *are* twenty, Quand vous *aurez* vingt ans, aussitôt que vous *aurez* vos vingt ans bien sonnés.

Page 9. 1. **de la peine à la mater,** 'trouble to subdue, tame her.' *Mater* is lit. to 'checkmate' at chess. Cf. also *mâter* (a naval term from *mât*), to mast, to set up. Remember that English *trouble* is French *peine*; while French *trouble* is

English confusion, disturbance of mind; and in the *plural* rebellion, rising. Cf. *Troubles* broke out in France, *Des troubles* éclatèrent en France.

6. **ne soit pas rentré**, '*has* not returned home.' Why *soit*, and not *est*? Because *depending* on *je regrette que*. The subjunctive is used after verbs or nouns expressing *emotions*, such as *joy*, *surprise*, *sorrow*, &c., as in Latin. The French subjunctive corresponds in almost every particular with the use of that mood in Latin, except (1) after *si*, which in French *always* takes the *Indicative* except when followed by a pluperfect (with the force of a Conditional); (2) except that it is sometimes represented by the Conditional (notably after verbs of *decreeing*, &c.), which mood does not exist in Latin; (3) that it is not used to express *mere consequence* (a very anomalous use in Latin as seen by the concurrent use of *non*, *nihil*, appropriate to the Indicative). The fact remains, however, that a complete mastery over the Latin syntax of the *Subjunctive Mood* will enable a student of French to grasp much more readily the syntax of that mood in the modern language.

8. **Il s'était attardé à plaisir**, 'He had purposely delayed his return.'

20. **Ça ne fait rien puisque**, . . . 'That makes no difference, seeing that' . . .

24. **Quand il eut mangé**. For *eut* instead of *avait*, see Note to 7. 7 and 9, which thoroughly master.

26. **C'est égal si**, . . . 'Never mind, but if' . . . or 'All the same, if' . . .

30. **Ma mère . . . une mauvaise parole . . .**, 'Mother, that's an unkind and unjust remark of yours.'

Page 10. 3. **ça ne me convient pas**, 'it doesn't suit me at all,' or 'I won't have it.' *Convenir*, when it means to *suit*, takes *avoir* in its compound tenses, as: *j'ai convenu* à ce monsieur et il m'a pris à son service (i. e. I *suited*); but when it means *to agree*, it takes *être*, as: Nous *sommes convenus* des conditions, we *have agreed* upon conditions. The fact is that *state* is always *passive* in the language, and must be treated *passively*. Cf. J'*ai* monté vos malles, Monsieur, I have taken up your trunks, Sir; and J'*étais* monté dans ma chambre, I *had gone* up (i. e. I *was* there).

III.

Page 11. 1. avait convoqué le ban et l'arrière-ban de sa parenté, 'had invited uncles, aunts, and cousins' (i. e. all his relations and friends). Le *ban*, in feudal times, were the immediate *vassals* of the King (i. e. under his *banner*). In modern armies, in time of war, the *ban* would correspond to the soldiers actually serving under the colours; *l'arrière-ban* to the French *réservistes* or the German *Landwehr* and *Landsturm*.

3. **qu'il ne se cachait point d' . . .** 'that he was not ashamed to.'

16. **devait penser à,** 'was *obliged* to think of.' These tense idioms should be carefully studied. The ignorance of their relative value is the source of much mis-translation.

Cf. je *dois*	aller	I *am to* go,	I must go.
je *devais* . . .		I *was to*	
je *devrais* . . .		I *ought to*	
j'aurais dû . .		I *ought to have* . . .	gone.
Je *dus*, *j'ai dû*, *j'avais dû*		I *must have* . . .	gone.

Page 12. 6. fera peut-être des façons, 'will perhaps make some bones about it' (i. e. 'demur to it').

IV.

Page 13. 6. quand la silhouette humble et maigre . . . se dessina au dehors, 'when the bent and spare form (figure) . . . suddenly appeared outside.' **Silhouette,** (outline) portraits, were so called simply because they came into fashion in the year in which M. de Silhouette (Comptroller-General of Finance) was minister under Louis XV. He died in 1767.

11. **Il m'ennuyait de toi,** 'I missed you sorely.'

14. **quand même,** 'in spite of every thing.'

15. **en journées,** 'out charring.'

20. **et trempée,** 'and wet to the skin too.'

Page 14. 13. que la détente d'un ressort, 'as when a spring flies upwards.' Cf. in *law*, Cela n'est pas de mon *ressort*, that lies out of my jurisdiction, and juger *en dernier ressort* (i. e. without *appeal*).

16. **quand ella eut cessé.** For *eut* instead of *avait* see Note to **7.** 7 and 9.

22. **cela va-t-il?** 'how are you?' Translate *Cela va*, further down, by 'pretty well.'

26. **je prends tout à gré,** 'I look on the bright side of everything' (I find pleasure in everything). *Gré* is from Lat. *gratum.*

Page 15. 6. **que je vous vienne en aide,** 'me to assist you.' Why the Subj. que je *vienne*?

11. **Quand je serai.** Why the future? See Note to **8.** 15.

17. **on vaincu.** Turn passively (i. e. 'are overcome'). See verb *vaincre* in the Present Tense.

18. **la trouvait sans objections,** 'left her with nothing further to allege.'

26. **est hors d'usage** 'is useless' (i. e. 'cannot be used'). The greatest ambition of the French peasant-woman is to possess a *red* umbrella.

Page 16. 1. **Cherbourg et Coutances.** (1) *Cherbourg*, with Brest and Toulon, is one of the three great naval arsenals of France. It is situated on the north coast of the peninsula of Cotentin in the department of La Manche, 75 miles due south from the Needles in the Isle of Wight. The naval harbour is cut out of the solid rock, it has a depth of 52 feet at high-water, and is capable of accommodating fifteen ships of the line. There is a regular packet service between Southampton and Cherbourg. (2) *Coutances*, the capital of the old district of Cotentin, is 8 miles from the English Channel and 41 from Cherbourg. It is generally ill built, with narrow crooked streets, but the situation is very picturesque. The view from the top of the cathedral, one of the finest in France, is superb. The towers of the cathedral, on a clear day, are plainly visible to the naked eye from Jersey. The town is said to have existed in Roman times, and to have taken its name from Constantius Chlorus, who fortified it and built the aqueduct, now called Les Piliers, from the Roman arches of it still remaining.

5. **trop voyant,** 'too smart' (too showy).

12. **faisant monter,** 'sending up.'

24. **Laisse-la tranquille,** 'Leave her alone.'

Page 17. 6. **Je l'en ai bien priée, pourtant,** 'And I begged of her very hard to do so, I assure you.' For accord of *priée* with *l'* see Note to **3.** 2, which thoroughly master.

11. **Il s'agit de savoir,** 'It is a question of knowing.' Cf. *Il ne s'agit pas de cela,* That's not the question. *De quoi s'agit-il?* What is the matter?

22. **Du tout,** 'Not a bit of it.'

24. **ce qu'on me fait aujourd'hui,** 'what *is being done* me to-day.' Note the French *active* construction with *on* as against the English *passive* one *is being done.* Remember the difference especially in dealing with French composition.

Page 18. 4. **gaminerie,** 'waggishness,' 'roguishness.' It is equivalent here to *espièglerie.*

10. **déconvenue,** 'discomfiture.'

17. **d'ennuyer,** 'of paying out.'

26. **de quoi il s'agissait.** See Note to **17.** 11.

28. **ce que motivait d'ailleurs,** 'accounted for besides by,' or 'justified moreover by.' Distinguish between *ailleurs,* Lat. *aliorsum* (elsewhere), and *d'ailleurs,* moreover, besides.

Page 19. 10. **qui sirotait,** 'who was sipping.' Cf. *déguster* with the same meaning or nearly so. Cf. in Macaulay's *Frederic the Great* to *sip* Swedish beer between the puffs of the pipe, 'de *siroter* de la bière suédoise entre les bouffées de la pipe.'

12. **d'amadouer,** 'to win over,' 'to appease.' *Amadou,* the German 'Tinder,' 'matchwood,' is derived from it. Although there is no relation as to meaning between *amadouer* and *amadou,* it is nevertheless certain that the latter is derived from the former. In Italian *adescare* comes from *esca,* which means both *bait* aud *touchwood,* as is also the case with Lat. *esca.* These relations show that the same metaphor which connects *amadouer* with *amadou* exists in several languages. This comparison of metaphors, says Brachet, makes clear the origin of the word, though we may not be able to explain it.

28. **si mauvaise qu'elle soit,** 'bad as she is.' *si . . . que* is synonymous of *quelque . . . que* (however); hence the subjunctive *soit.*

Page 20. 7. **dans le temps,** 'formerly.' Cf. English 'once upon a time.'

12. **qui a son ménage,** 'who has a house of her own' (i. e. and therefore can do it in her spare moments).

23. **Je sais tous les métiers et je n'en sais aucun,** 'I am Jack of all trades and master of none.'

30. **allez,** 'I tell you.'

Page 21. 8. **l'idée t'en est-elle venue!** 'did the idea come into your head!'

15. **quelque dame des Frappier.** Why no *s* to Frappier? Remember, proper names *never* vary, unless used (1) as common nouns. Ex.: France has had her *Caesars* and her *Pompeys*, La France a eu ses *Césars* et ses *Pompées*; (2) used as names of *dynastic* families, as les *Condés*, les *Stuarts*, &c.

25. **petit métier de l'aïeule,** 'small ancestral frame (loom).' *Métier* is lit. trade, from Lat. *ministerium*, an office, then employment, then lastly *daily* occupation, *trade*.

V.

Page 22. 10. **d'aucun saint du paradis,** 'no saint in the calendar.' All children born in France are dedicated to some patron-saint, generally the one whose name appears in the calendar on the day they are born. There is a saint for each day of the year.

16. **au dire de toute la commune,** 'according to (or, in the opinion of) all the gossips of the neighbourhood.'

19. **s'étaient laissé toucher.** Why no *s* to *laissé*? Cf. in Grammar the construction after *faire* and *laisser*. Remember, the sense in English is, had let themselves *be touched*.

Page 23. 2. **qu'une fois le fait accompli,** 'that once the marriage had taken place.'

16. **devaient.** For tense *idiom* see Note to **11.** 16.

Page 24. 1. **détachement,** 'loosening of ties.'

5. **Un malheur n'arrive jamais seul,** 'Misfortunes never come singly' ('misfortunes come not *in single file, but in battallions*').

10. **pour se comporter dignement vis-à-vis de . . .** 'to face bravely,' 'to bear up bravely against.'

13. **venait à merveille,** 'throve wonderfully well.'

18. **déjà volontaire,** 'already with a will of his own.'

21. **pourquoi,** 'whys and wherefores.' All *adverbs* used as nouns never vary. Cf. Les *oui* et les *non*; Les *si* et les *mais*.

Page 25. 5. **Les menottes du petit,** 'The child's tiny hands.' All words in *otte* are diminutives and feminine. Cf. On lui mit les *menottes*, 'They clapped the handcuffs on him.'

12. **qui concentrait toutes ses joies,** 'in which all her joys were centred.'

Page 26. 4. **Passe les jours de fête,** 'On high days and holidays, well and good.'

qui vaille, i. e. worth speaking of.

10. **conjurer,** 'to avert.' Cf. *détourner* un orage, with the same meaning. Translate **venir** by 'was brewing.'

14. **qui tourne à vide,** 'which is rotating upon nothing' (i. e. 'which has no corn to grind').

29. **dégageant.** Here: 'emitting.' Lit. *Dégager* means to redeem a pledge, from *gage* (a pledge).

Page 27. 9. **trémie,** 'mill-hopper' (i.e. trough to hold three bushels). The *Old* French was *tremuie*, from Lat. *tres* and *muie*, which is the Lat. *modium*.

12. **foudroyé de son haut,** 'stricken down as if by lightning.'

28. **Grand misérable que tu es, tu ne pouvais pas courir!** 'Wretch that you are! why didn't you run with all your might?'

Page 28. 1. **Je vas.** Provincial for *Je vais*.

Page 29. 22. **n'y feront pas de bien . . .** 'will not mend matters, and might make them worse.'

27. **ça vous ferait quelque chose,** 'it would pain you.'

VI.

Page 31. 6. **dans les descentes de croix.** Notably in Rubens's world-famed 'Descent from the Cross' in the cathedral of Antwerp. Death in the body of the Saviour, and the despair of the holy women gathered round the cross has never been painted like that.

14. **n'avait garde de,** 'took good care not to.'

21. **s'effaça,** 'drew aside,' 'stepped aside.'

Page 32. 4. **son cœur mourir dans sa poitrine,** 'her heart sink within her.'

27. **par esprit de devoir.** Cf. *par acquit de conscience* (i. e. impelled by a sense of duty) or 'for duty's sake,' 'for conscience's sake.'

Page 33. 29. **son cœur se glacer dans sa poitrine.** See Note to **32.** 4.

Page 34. 10. **comme on le fait dans le pays,** 'as the custom is in those parts.'

29. **j'ai eu mon lot,** 'I have had my day of happiness.'

Page 35. 10. **qu'on la troublât** (i. e. 'to disturb her'). Note *Subjunctive* after verbs of *forbidding.* See Note to **9.** 6.

14. **pour leur faire faire cent choses saugrenues,** 'to make them do a hundred ridiculous, or preposterous, things.'

16. **s'évertuait à projeter,** 'was trying all he knew to cast.'

VII.

Page 36. 8. **qu'elle ne put y tenir,** 'that she could stand it no longer.'

11. **en savait-elle.** Why *elle* after the verb? A similar construction occurs after *à peine, aussi, au moins, du moins, encore, en vain.* It is probably a kind of *euphonic* attraction, and is certainly less harsh to a French ear than the pronoun *before* would be.

Page 37. 3. **Dame!** 'Well, you see!' The word is all that remains of the mediaeval exclamation Dame-Dieu! (from Lat. *domine Deus!*), i. e. Seigneur Dieu! The right sense of *Dame!* is therefore Lord! Cf. English slang, *Lor' bless you,* sir!

8. **avait bien rencontré,** 'had hit it well' (i. e. 'chosen well,' 'been a lucky man').

Page 38. 7. **les affaires . . . sont les meilleures,** 'there's nothing like despatch in these kind of matters.'

11. **il n'est besoin de mentir ni de biaiser,** 'there's no occasion either for lying or shuffling.' *Biais,* from Lat. *bifacem,* used by Isidore of Seville in the sense of 'squinting,' is said of one who looks sidelong. Hence by extension of meaning, 'evasion,' 'shuffling.'

14. **reconnu.** Here: 'settled upon me.'

16. **Tant que je vivrai.** For *future* tense see Note to **8.** 15.

20. **Il y a de quoi,** 'I have every reason to be.'

25. **du fil à retordre,** 'a hard nut to crack.' Distinguish between *fil* (m.), Lat. *filum* (a thread), and *fils* (m.), Lat. *filius.*

28. **s'il vous faut un témoignage,** 'if some day you want any one to speak up for you.'

Page 39. 13. **ce coup de tête,** 'this . . . freak of hers.'

14. **tout d'une traite,** 'without stopping.' *Trait* (m.), *Traite* (f.) (*participial* substantives), are from *tractum. Traire,* now restricted to the sense of 'to milk,' is lit. 'to draw.' *Traite* is properly 'drawn,' and keeps its original in *une traite* (i. e. a bill of exchange *drawn* on some one). Cf. je *ferai traite* sur vous, 'I shall draw upon you.' Cf. also in *Les Misérables,* vol. i. p. 133, Un cheval pour aller à Arras d'*une traite* (i. e. 'in one *stage*').

28. **fixé sur.** Here: 'fully satisfied as to . . .'

30. **et leurs allures envahissantes,** 'and their encroaching (grasping) ways.' *Allure* is from *aller.* Cf. *coiffure* (headgear) from *coiffer*; *souillure* (a stain) from *souiller*; *brochure* (a pamphlet or leaflet) from *brocher* (to stitch, to sew books). They are *all* feminine.

Page 40. 5. **la gérance de ses biens vous appartient,** 'you have the sole right of administering his property.'

13. **on peut passer outre, en attendant,** 'we may waive the point, pending.'

28. **saisie,** 'visibly impressed' (catching at the idea).

Page 41. 5. **à l'amiable en famille,** 'by private family arrangement.'

19. **Vous touchez mon fermage,** 'You receive my rents.' Distinguish between *toucher* de l'argent, to *receive* money. Ex.: Je suis allé *toucher* mes appointements, I went to *receive* my salary; and *toucher à* (to break into the store). Ex.: Je n'ai pas encore *touché à* mes appointements, I have not *spent any portion* of . . .

26. **Quand vous voudrez.** For the *future* tense see Note to **8.** 15.

Page 42. 1. **étude.** Here means, 'lawyer's office.' Cf. Le notaire a vendu son *étude*, the lawyer has sold his *practice.*

28. **la Quesnerie,** i. e. the name of the small farm they inhabited before coming to live at *Le Moulin Frappier.* Nearly all names of 'homesteads' in France end in *rie* preceded by the article *la* (because of *ferme* understood). Cf. *La Châtaignerie* and in Claretie's *Pierrille* (Whittaker & Co.) *La Queyrie.*

Page 43. 2. **chez votre garçon meunier,** 'your foreman's house.' Note the *Subjunctive always* after *falloir que.* So in Lat.: Oportet ut *te videam*, I must see you.

8. **Faut pas.** Supply *Il ne.* Peasants usually leave it out. Cf. *Me semble* for *Il* me semble.

13. **de rattraper ses pensées qui flottaient à la dérive,** 'to collect her scattered (bewildered) thoughts.' *A la dérive* is said of a ship 'drifting' at the mercy of the waves.

Page 44. 9. **sans vous commander,** 'without wishing to dictate to you.'

27. **dans les grands froids,** 'in very cold weather.' Cf. dans les *grandes chaleurs*, in the 'dog-days.'

Page 45. 16. **se découpait sur le fond noir des arbres,** 'stood out against the dark back-ground of the trees.' *Fond*, from Lat. *fundus*, lit. means 'bottom, depth,' and by extension of meaning, 'back-ground' of a picture. Cf. Le *fond* du ciel, the depths of the sky.

DEUXIÈME PARTIE.

I.

Page 45. 6. **dans la lueur nacrée de l'aube naissante,** 'in the shimmering whiteness of the dawning day.'

13. **telle qu'il s'en voit,** 'such as *are to be* met with.' Note that the French hunger after the *active* form of speech. If they cannot get it with *on*, they take the semi-active verb called 'pronominal or reflexive' as here, i. e. as *it sees itself of them* in dreams. Cf. four lines lower down, comme *on* en *fait*, i. è. such as *are made.*

17. **pour les reposoirs du Saint Sacrement,** 'for the street-altars on which the Host rests,' i. e. on its passage through the town during la *Fête-Dieu.* It is typical of the carrying of the 'Ark of the Covenant' through the streets of Jerusalem.

Page 47. 16. **les plus pénibles . . . eût jamais ressenties.** Note the Subjunctive *eût* after the Superlative *les plus* pénibles. After *le plus, le mieux, le moins,* and the exclusive adjectives *le seul, l'unique, le premier, le dernier* expressing *relation to* or comparison *with* another object, the *Subjunctive* must be used, because it defines the *extent* or *limit* of the foregoing statement. But if the sense is an *absolute* one, and in no wise *subordinate,* the *Indicative* is used. Ex.: C'est *le seul* de la famille qui *a* de l'esprit (i. e. who *absolutely* has). C'est le seul de la famille qui *ait* de l'esprit would mean, *relatively* to my other brothers he is the *only* one who is gifted. For accord of ressent*ies* with the *que* preceding see Note to 3. 2, which thoroughly master.

30. **jusqu'au plus profond de leur âme muette,** 'even to the innermost depths of their unspoken thoughts.'

Page 48. 17. **se traduisit,** 'found expression.'

Page 49. 4. **devaient,** 'must be.'

6. **et ne se privait pas de le dire,** 'and he *loudly* proclaimed the fact.' Cf. Ne *vous privez pas* de le dire, Say it 'by all means.'

18. **sa dépense,** 'for what she had had.'

20. **Bayeux.** An episcopal town in the department of Calvados. The large cathedral is said to be the oldest place of Christian worship in Normandy; some portions of the structure date from the eleventh century, when the Conqueror's brother Odo held the see of Bayeux. Bayeux is famous for its manufacture of lace. The town-hall contains the famous tapestry of Queen Matilda (the Conqueror's wife), upon which is worked in coloured woollen thread, after the manner of a sampler, a continuous representation of the events connected with the invasion of England by the Normans.—**Valenciennes,** a town in the department of Nord, on the railway from Paris to Brussels, 22 miles S.E. from Douai. It is celebrated for its manufacture of lace, and has given its name to the celebrated *point* de Valenciennes.

29. **Ce n'est pourtant pas . . . qu'on les vende assez cher,** 'Not that they do not fetch a good price.' Note the *Subj.* after the *negative* followed by *que*, and cf. Lat. Dies *nullus* est *quin* (ut *non*) *veniat*, He comes every day. (lit. there is no day that he does not come.)

Page 50. 12. **quand il faut s'y mettre,** 'when you have to begin to do so' (or, 'to buckle to').

II.

Page 51. 3. **à l'aspect sévère,** 'gloomy-looking.' For the *à* of descriptions see Note to 7. 17.

7. **la montre,** 'the show-case.'

9. **avec un art savant,** 'with exquisite taste.'

23. **de tous les réseaux,** 'of all the different looms,' 'points.' Cf. *point* de Bruxelles, Brussels *point*.

Page 52. 9. **Désolé de vous refuser,** 'I'm sorry I cannot.' It is the stock phrase of counter-jumpers in France.

23. **des robes défraîchies,** 'second-hand, left-off dresses' (i. e. 'faded').

25. **mont-de-piété,** 'pawn-shop goods.' *Le mont de piété* is the national 'pawn-shop' of Paris. It is in fact a benevolent institution which originated in Italy in the fifteenth century (*Monte di Pietà*), the object of which is to lend money on pledges to necessitous people at a moderate rate of interest, 4 to 5 per cent. I believe. Would that London had its national 'pawn-shop'! How many poor people would have been saved from destruction by it, and have escaped from the toils of the money-lending fraternity.

27. **venait de,** 'had just.' *Venir* followed by *de* in the *Present* and *Imperfect* serves to form *near* perfects, pointing to an action as *having* taken place, but only just. Contrast: Je *viens de* le voir, and Je *viens* le voir.

29. **par ses fatigues,** 'from the wear and tear it had undergone.'

Page 53. 13. **La revendeuse à la toilette,** 'The second-hand clothes dealer.'

17. **pour rassortir,** 'for matching purposes.'

29. **de l'alençon,** 'alençon *point*.' The town of Alençon in

the department of the Orne was famous for its manufacture of rare lace.

Page 54. 1. mettre les points sur les *i*, 'dot your *i*'s.' It is a pun on the two '*points*.'

22. **de cette loque!** *De* is peculiarly *French* for 'for' in asking or stating the price of anything. Cf. the Lat. *genitive of price.*

25. **amadou.** See Note to **19. 12.**

27. **je ne vous retiens pas,** i. e. 'Don't let me keep you.'

Page 55. 2. mal revenu de son étonnement, 'still lost in amazement.'

10. **bouillon,** 'eating-house,' 'restaurant.' The *Bouillons* Duval in Paris are famous eating-houses, where excellent food of every description is to be had at very moderate prices.

16. **cabinet de lecture,** 'reading-room.' Distinguish between *lecture* (f.), reading, *lecteur*, *lectrice* (reader), and *conférence* (lecture), *conférencier* (lecturer). *Séance* is the *sitting* of any assembly.

Page 56. 1. de quoi subsister, 'enough to live upon.' To live upon is vivre *de*, not *sur*.

15. **avenant.** Here 'accommodating.'

22. **ne se sentait pas d'aise,** 'was beside himself with joy.'

29. **eut monté.** Here 'had taken up.' Used *actively*, therefore conjugated with *avoir*. For *eut* instead of *avait*, see Note to **7. 7** and 9.

Page 57. 1. externats de garçons, 'day-schools for boys.' *Pensionnat* (m.) is a boarding-school. 'Public schools' in France are called *Lycées* or *Collèges*. Ex.: Lycée Louis le Grand; Collège Ste-Barbe, Collège Fontanes.

25. **Par ici,** 'This way.'

Page 58. 3. pour faire des bonshommes, 'to draw caricatures.'

5. **tout étonnée.** Why no *e* to *tout*? You would say *toute* surprise. *Tout*, adverb, is always invariable, unless followed by an *adjective* or *participle* in the feminine beginning with a consonant or *h* aspirate, as in the latter case.

III.

Page 59. 2. Aguerrie maintenant contre . . . 'Armed now against the petty spite of tradesmen.'

3. **si . . . que**=quelque . . . que.

9. **d'une seule glace de Saint-Gobain,** 'made of a single pane of plate-glass from the manufactory of Saint-Gobain.'

10. **le rayon de dentelles,** 'the lace department.'

14. **qui se sait riche,** 'who knows she is on the way to fortune.' Cf. in *Les Misérables*, vol. i, on lui connaissait une somme de 400,000 fcs. chez Lafitte (i. e. he was known to possess . . .).

20. **avec la phrase de rigueur: Que désire madame?** 'with the usual stock-phrase: What can I do for you, Madam?'

Page 60. 5. **La 'première,'** 'The fore-woman of the establishment.'

15. **Quand elle eut aperçu.** For *eut* instead of *avait*, see Note to 7. 7 and 9.

23. **commis au 'blanc,'** 'assistants in the linen department.'

Page 61. 15. **Alors, ce n'est pas la peine,** 'Then it's not worth while.'

Page 62. 1. **dès qu'il eut vu.** For *eut*, see Note to 7. 7 and 9.

5. **et le commerçant reparut,** 'and the trading instinct re-asserted itself.'

6. **On ne peut guère . . .,** 'It can scarcely be turned to account.'

13. **qui attendent . . .** i. e. who wait upon events.

25. **de passer ici,** 'to look in here,' 'to give us a call.'

30. **qui entend le commerce,** 'who knows what business is' (or, the ins and outs of . . .).

Page 63. 14. **moutards,** 'youngsters,' 'urchins.'

24. **pour vous autres,** 'for the like of you fellows.'

25. **dégrossi.** *Dégrossir* is 'to rough-hew,' 'to rough-down,' 'to polish.'

Page 64. 5. **te trouves-tu de l'école?** 'how do you like your school?'

21. **d'occasion** 'second-hand.'

29. **se font mettre en pénitence,** 'get themselves put in the corner.'

Page 65. 7. dont elle avait la gérance, 'which she administered.'

13. **certain.** Here 'assured.'

21. **des propositions plus franches,** 'more liberal terms.'

ne les eût acceptées. Note the *Subjunctive eût* with *ne* after *craignait* que ... Cf. Latin construction: Vereor ne (ut non) *veniat.* For accord of *acceptées* with *les,* see Note to **3.** 2, which thoroughly master.

Page 66. 8. **s'étaient figuré,** 'had imagined.' Why no *s* to figuré? The *se* which precedes is not the *direct* object (i.e. *accusative*), but the *indirect* object (i.e. *dative*). Remember that *Pronominal* verbs, like Lat. *deponents,* are passive in form in their compound tenses, though *active* in meaning, and therefore follow the rule of *active* verbs. If in their compound tenses the pronouns *preceding*—i. e. *me, te, se, nous, vous,* are *direct* objects (i. e. *accusatives*), the participle *agrees* with them; if they are *indirect* (i. e. *datives*) there is no accord, because the direct object, if any, will come after. Ex.: Ces enfants *se* sont *amusés* (i. e. have enjoyed *themselves*); but Ces enfants *se* sont acheté *des rubans* (i. e. have bought *for* themselves *ribbons*).

10. **ses heures pour rien,** 'her time for nothing.' *Rien,* Lat. *rem,* was a substantive in Old French, meaning 'a thing.' When joined with a negative it meant *no* thing (*nihil*), just as ne ... personne=nemo. *Rien* did not lose its natural meaning 'thing' to take that of 'nothing' (as e.g. in the phrase, On m'a donné cela pour *rien* (or as *here*), until people became accustomed to take this substantive with *ne,* so as to form a negative expression. By this account of the meaning of *rien* may be explained the passage in Molière's *L'Ecole des Femmes,* where it is at once negative and positive:

'Dans le siècle où nous sommes,
On ne donne *rien* pour *rien.*'

19. **possédait,** i. e. *actually, positively,* possessed; hence the Indicative. Otherwise **se douter que** governs the Subjunctive, like verbs of *doubting, denying,* &c., in Latin.

22. **propositions.** Here 'conditions.'

24. **Libre à vous,** 'As you like.'

Page 67. 29. **C'est trop juste,** 'By all means.'

Page 68. 10. **Il faillit répondre franchement,** 'He *nearly* committed himself to a frank answer.' *Faillir*, lit. to fail, hence *faillite*, bankruptcy, failure, when followed by an infinitive, means to be *near* doing a thing. Ex.: Je *faillis* tomber, I *nearly* fell.

IV.

Page 69. 1. **Noël,** 'Christmas.' *Noël*, provincial *nadal*, Italian *natale*, is from Lat. *natalis*. It is a doublet of *natal*. This derivation from *natalis* is confirmed by the fact that a derived form *Sancta Natalia* has also become *Ste-Noele*.

17. **qu'aux grandes occasions,** 'only when there's something in the wind.'

19. **vous commander,** 'dictate to you.'

Page 70. 3. **aux Rois,** 'for Twelfth-Night,' i.e. the day of the *Epiphany*.

8. **C'est-il.** Provincial for *Est-ce* ? . . ., i.e. Do you come with ?

25. **après les bontés qu'elle a eues pour nous,** 'after all her kindness to us.' *Avoir* is here used *actively* in the sense of to *be possessed* of, hence the agreement of *eues* with *que* preceding and referring to *bontés*.

Page 71. 27. **propriétaire d'une fortune assez ronde,** 'in possession of an ample fortune.' Cf. une somme assez ronde, a good *round* sum.

Page 72. 3. **et en passe,** . . . 'and on a fair way of attaining to any position.'

18. **en me versant,** 'by paying in to me.' Cf. Nous avons versé à la caisse à votre compte le montant de l'effet payé hier, We have placed (or paid in) to your credit the amount of the bill met yesterday.

20. **toucher.** See Note to **41.** 19.

Page 73. 6. **dont vous devez lui savoir gré,** 'for which you should be grateful to her.' Cf. Je vous sais *mauvais* gré d'être intervenu dans cette affaire, I am *sorry* you interfered in this matter (i.e. I am *not* thankful to you for having . . .).

9. **vous battez la campagne,** 'you are talking nonsense.' Cf. in Daudet's *La Belle Nivernaise* (Whittaker & Co.), p. 68, l. 8, Tu *battais la campagne,* 'You kept on raving so.'

11. **je ne sors pas de là, moi!** 'I stick to that, I do!' Note the *emphatic* 'moi.' I, thou, he, she, you, they, so used, are translated by *moi, toi, lui, vous, eux, elles.* 'There are,' says Lemaire, in his *Grammaire des Grammaires,* 'certain sentences in which the pronoun *eux* is not necessarily placed after the verb; for example, in this line of *La Fontaine,*

Eux seuls seront exempts de la commune loi.

'But,' he adds, 'this is perhaps the only case' (*Gram. des Gram.* p. 333). The grammarian evidently refers here to the use of the personal pronoun with the force of an *expletive.* You cannot emphasize in French *I, thou, he, you,* &c., as in English, hence the necessity for these *expletives.*

14. **elles n'ont aucune importance,** 'they lead to nothing.'

18. **Brisons là,** 'Let us drop the subject' (i. e. say no more about it).

25. **tient à sa tranquillité,** 'is anxious to preserve her peace of mind.'

Page 74. 13. **ait le mal du pays,** 'may become home-sick.' Cf. with the same meaning la *nostalgie* du pays.

23. **Tout ce qu'il y a . . .** 'As sure as I stand here.'

29. **fila bon train,** 'rattled down.' *Bon train* means 'at a good pace.'

Page 75. 3. **de l'argent gros comme elle,** 'heaps and heaps of money.' **faire des rentes à quelqu'un** is, 'to secure an income to somebody.'

V.

Page 76. 5. **du tout au tout,** 'quite,' 'entirely.'

13. **de lui-même,** 'of his own powers.'

19. **de se faire une place au soleil,** 'to carve out a position for one's self.'

Page 77. 8. **fût-ce au prix de,** 'even at the cost of.'

13. **que le moment avait beau n'être pas . . .** 'that in spite of the vexatious waiting.' *Avoir beau* is to attempt a thing in vain. To have a fine opportunity, but *all to no purpose.* Vous

avez beau faire, vous ne réussirez pas sans application, 'It is *in vain* you try' (Try as you will), you will not succeed . . .

24. **se sentait défaillir par moments**, 'felt her courage fail her at times.'

Page 78. 8. **de passer sur le champ à la maison Pluchet**, 'to call at once at M. Pluchet's establishment.'

Page 79. 19. **à semblable titre**, 'on a similar footing.'

25. **m'y rendre**, 'go there.' *Aller* is merely the act of going; *se rendre à*, is to go *for a purpose.*

29. **nous nous entendrons**, 'we shall come to terms.' Cf. *s'entendre à*, 'to be clever at anything.' Il *s'y entend joliment*, 'He's quite a dab at it.'

Page 80. 1. **il y aurait là un manque d'égards pour moi**, 'you would be forgetting what is due to me.'

6. **La diable de femme!** 'Confound the woman!'

17. **n'eût résisté à un examen sévère**, 'would have stood a rigid scrutiny.'

20. **avec un brin d'espièglerie**, 'with a touch of roguishness.'

Page 81. 19. **vous dire un petit mot**, 'and have a chat with you.' Cf. Je vous écrirai *un petit mot*, 'I'll drop you a line.'

24. **qui eût dû**, 'which should have,' 'ought to have.' See Note to **11.** 16, which thoroughly master.

25. **tant le ton était en désaccord avec**, 'so much did the tone in which it was uttered belie' . . .

Page 82. 21. **la jeune fiancée**, 'and the young bride that was to be.'

Page 83. 23. **comment on s'y prend**, 'how the thing is done.'

29. **et qu'il fallait se garder de vous laisser voir**, 'and that we must take good care not to let any one see you.'

Page 84. 9. **native.** Here 'inborn.' Distinguish between *natif*, native of a *town*; *insulaire*, native of an *island*; and *indigène*, native of a continent. There is also the word *aborigènes*, natives of uncivilized countries.

19. **distinguée**, 'lady-like,' 'well-bred.'

27. **pour quelque course**, 'to do some shopping,' or 'pay some calls.'

Page 85. 18. **Tant qu'elles ne pourraient pas,** 'So long as they could not . . .' (i. e. '*would not be* able to'). For *tense* idiom see Note to **8.** 15.

24. **quelques rudes vérités,** 'some home-truths.'

Page 86. 3. **dans le beau pays de science,** 'in the field of Knowledge.'

17. **des grands,** 'big fellows.'

18. **avoir de l'esprit, et leur passer sur le dos,** 'have brains, and leave them far behind.'

Page 87. 5. **écloses en silence,** 'silently forming, and finding expression.' *Éclore*, lit. 'to hatch' of birds or insects, 'to *blow*' of flowers, is from Lat. *ex-* and *claudere.*

Page 88. 4. **qui fouillaient au fond,** 'which dived down into the very depths.'

19. **muettes.** Here: 'unspoken.'

29. **aucun élan,** 'no sudden impulse.' *Élan* in a soldier is 'dash.' Ex.: Nos troupes emportaient la position avec un *élan* irrésistible (i. e. carried the position with irresistible *dash*).

Page 89. 17. **à la fois,** 'in one.'

24. **tout émue.** For spelling see Note to **58.** 5.

29. **Jean!** 'Hush! John!'

Page 90. 2. **et en cachette de toi, encore,** 'and behind your back, too.'

5. **lèse-majesté,** 'high-treason.' *Lèse* is from Lat. *laesus*, supine of *laedo.* Cf. *laesa majestas*, to be found in the Roman jurisconsults. Translate: *s'être caché d'elle*, by 'to have done anything behind her back,' following the metaphor of *en cachette de toi*, a few lines higher up.

8. **au regard inquisiteur,** 'the searching glance.' For **M. son fils** cf. Comment va *M. votre père? Madame votre mère?* How is your father, &c.? The French use the expression as a term of *great* politeness, especially when speaking of persons they don't know very intimately.

20. **qui ne soient amères,** 'that are not tinged with bitterness.' Cf. Pourquoi tous ces plaisirs *où se mêlent les pleurs?* **Si peu de**=*pas* beaucoup de, hence the Subjunctive after a *negative* clause followed by a *relative* pronoun. Cf. for similar construction in Latin, *Nullum* est animal, praeter hominem

quod rationis particeps *sit* (Cicero). And in Livy: *nec quemquam* esse praeter collegam *qui* dilatam dimicationem *vellet.*

VI.

Page 91. 2. Tout ce qu'il y a de plus moderne, 'As modern as you like.'

19. **qui est très réussie, n'est-ce pas?** 'which is done to perfection, is it not?'

Page 92. 26. Qu'elle fût associée à vos bénéfices, 'That she should share your profits.' Note the Subjunctive *always* after *vouloir que.* So in Latin after *volo ut.*

Page 93. 4. mettre à profit une pareille aubaine, 'turn such a windfall to account' (i.e. 'make the most of'). Cf. with the same meaning *tirer parti de. Aubaine* lit. is 'an escheat' (i. e. right of succession to the goods of an alien at his death). An *aubain* was a foreigner who had not been naturalised.

10. **Parfait! Et moi, alors?** 'A splendid arrangement! And what about me, then?'

14. **il se creusait . . . la tête depuis longtemps,** 'he *had been* vainly racking his brains for some time.' Note the *Imperfect* in French as against its *Compound* in English after *depuis* expressing *continuity* of time (i. e. he *had been* and *was doing* so still). So the *Present* is used in French with *depuis* as against its *Compound* in English. Ex.: Nous *habitons* Paris *depuis* dix ans, 'We *have been* living in Paris *for the last* ten years.' Note also the *Subjunctive* qui *pût* relever after *qui* expressing *purpose.* Cf. in Lat. Clusini legatos Romam *qui* a senatu pacem *peterent* misere (Cicero).

20. **il finit par entrer en pourparlers avec,** 'he *at length* entered into negociations with.' Note the thoroughly *French* idiom *finir par* to translate 'at length' in the sense of 'to end by doing something.'

21. **Rendez-vous fut pris chez celle-ci,** 'An appointment was made at the latter's house.'

28. **il fallait tenir bon,** 'she was to hold out.'

Page 94. 6. il y tenait prodigieusement, 'he clung to it *like grim death.*'

25. **on ne peut . . . tout mettre dans un seul plateau . . .** 'you can't have it all your own way' (i. e. 'both *scales* must be evenly balanced').

27. **pourvu que ce plateau soit le vôtre.** Carry on the metaphor and say: 'provided that way be yours.'

Page 95. 27. **un de ces messieurs de l'Académie,** 'one of the *forty Immortals*,' as they are termed.

Page 96. 14. **porté à la connaissance,** 'brought before.'

25. **Oh! la richesse, ça m'est égal,** 'Riches! they are the least of my concerns.'

VII.

Page 98. 3. **ils avaient tenu bon.** See Note to **93.** 28.

6. **avait dû.** For *tense* idiom see Note to **11.** 16.

9. **se mit en course,** 'journeyed forth.'

12. **qui en avait le cœur gros,** 'whose heart was in his mouth' (i. e. as he thought of the former 'settings forth' of his dead master aud his absent mistress).

14. **Allons, fils, tout y est-il?** 'Come, lad, you've forgotten nothing?'

16. **ne faisait pas,** 'was not given to.'

21. **qui n'aimait guère à,** 'who didn't take kindly to.' See Note to **1.** 8.

Page 99. 7. **qui avait le mauvais cœur,** 'who was wicked enough to.'

8. **s'en alla cahin caha le long,** 'went jogging along somewhat *gingerly down*' . . .

13. **Entre temps,** 'In the interval.'

19. **pointe,** 'a smack.'

22. **portait culotte,** 'wore the breeches.'

27. **Je m'en garderai bien,** 'I'll do nothing of the sort.'

30. **ouailles,** 'flock.' The meaning of sheep lasted till the time of Mme de Sévigné, who uses the word in that sense. In Christian symbolism the word is used to designate the 'faithful.'

Page 100. 4. **penaud,** 'sheepish,' 'crestfallen.'

5. **qui en voulait encore.** *En vouloir à* is 'to owe a person a grudge.'

Page 100. 10. **Chacun son métier, et les vaches . . .** 'Let every man mind his own business, I say.'

19. **mais quand on a semé le vent . . .** 'But he who has sown the . . .'

24. **Si bien,** 'She does, but . . .'

30. **qui le salua du haut de sa cravate,** 'who made him the stiffest of bows.'

Page 101. 5. **non sans geindre tant soit peu,** 'not without uttering some muttered groans.' *Geindre*, from Lat. *gemere*, is a doublet of *gémir*, the modern word.

15. **m'est avis** = je suis d'avis, i. e. 'my opinion is.'

18. **jeter de l'huile sur le feu,** 'to fan the flame.'

21. **Mieux avisé,** 'Having thought better of it.' Cf. *se raviser*, to think *twice*, 'to look before you leap.'

Page 102. 7. **et disposé le mieux du monde,** 'and in the best of tempers.'

18. **Je n'ai que faire de Frappier,** 'My business is not with Frappier' (i. e. 'I have nothing to say to him').

26. **tu ne demandes que plaies et bosses,** 'you delight in mischief,' or, 'you are bent on mischief.'

30. **prit la parole,** 'spoke.' Cf. *La parole est* à l'honorable député de . . . The honorable member for . . . is *in possession of the House.*

Page 103. 3. **mes moments sont comptés,** 'my time is precious.'

29. **aux lubies,** 'to the vagaries, whims.' Lat. *Lubere.*

Page 104. 2. **comme quoi.** Provincial for constatant que, i. e. 'setting forth.'

17. **fit mine de,** 'pretended not to . . .'

27. **fit la sourde oreille,** 'turned a deaf ear.'

Page 105. 2. **en dessous,** 'in his sleeve.' Cf. with the same meaning rire *sous cape.*

13. **épingles.** Here 'pin-money.' Translate: **dont il n'entendait pas se dessaisir,** 'which he had not the smallest intention of foregoing,' or, 'relinquishing.'

18. **gueux comme des rats,** 'as poor as church-mice.' For *tense* idiom, see Note to **ll.** 16.

21. **a su s'arranger,** 'has managed to secure for herself.'

26. **Il faudrait aller y voir!** 'We ought to go and see for ourselves.'

Page 106. 3. **La belle affaire!** 'What of that!' or, 'A mere trifle!'

12. **vous n'y songez pas,** 'you don't mean that.'

21. **et nous fêterons les Rois en famille,** 'and we shall keep up Twelfth-night by ourselves.'

VIII.

Page 108. 5. **dans l'aquarelle de fantaisie,** 'in fancy *water-colour* painting.'

16. **méprisait les tromperies de l'empois',** 'spurned the trickeries of starch.' *Empois* is a compound of *poix*, pitch, Lat. *picem*. Cf. em*peser*, to starch.

Page 109. 13. **entrée en matière,** 'preambule.'

Page 110. 23. **comme il convient,** 'as is your due.' **Je m'en charge,** 'I undertake that it *shall* be so.'

Page 111. 2. **de se suffire à lui-même,** 'to earn his own living.'

9. **chez les Frères,** 'in the village-school' (i. e. kept by the Christian brothers).

24. **Qu'en adviendra-t-il?** 'What will be the upshot of it all?' or, 'What will it all end in?'

Page 112. 5. **n'est pas bon meunier qui veut,** 'good millers are scarce' (i. e. are not picked up anywhere).

18. **Mais il n'en fallait pas tant pour,** 'But it was more than enough to' (lit. it did not require so much to).

24. **je ne m'y connais pas, d'ailleurs,** 'Moreover I'm no judge.'

Page 113. 10. **ni même dans la rue,** 'nor even to see the shops.'

11. **qui l'avait amené . . . dans la cour des messageries,** 'which had set him down . . . in the court-yard of the coach-office.' Note that 20 Regent *Street* would be in French *rue* Régent no. 20.

24. **en guise de fève,** 'by way of bean.' Lat. *faba*.

Page 114. 15. **un vieux braque,** 'an eccentric, scatter-

brained old fellow.' This meaning is metaphorical; i.e. stupider than a *brach hound*, which is a sporting dog.

Page 115. 18. **valu**, 'gained for you.' Cf. Sa bravoure lui *a valu* le grade de général, His bravery *won for him* the rank. *Vous, lui*, here, are *ethic* datives.

Page 116. 13. **Salut, mon garçon!** 'Welcome home! my lad,' or 'All hail to thee!'

24. **rotonde,** 'back compartment.' The 'mail-coaches' of olden times in France were divided into four compartments: (1) *le coupé*, facing the horses, the most comfortable, and necessarily most expensive seat; (2) *l'intérieur*, in the body of the coach; (3) *la rotonde*, the back-seat; (4) *l'impériale*, the top-seat, behind the driver.

Page 117. 2. **à charge de servir à sa mère l'usufruit . . .** 'upon condition that his mother should enjoy the income of the property, during her life-time.'

IX.

Page 118. 7. **des marchandises disponibles,** i.e. lace for sale.

10. **gaie,** 'light-hearted.'

Page 119. 5. **bref,** 'in short.' Note all these *à* of *descriptions*, **à pointes aiguës, à l'œil, à la main.**

18. **par la maison Grosdos,** 'by the firm of Grosdos.'

25. **à se remettre de,** 'to recover from.' Cf. je ne vous *remets* pas, I don't remember *you*, and je ne me le *rappelle* pas, I do not remember *it*.

Page 120. 3. **à filets d'or,** 'with gold-beading.'

6. **Vous voyez cela d'ici!** 'You can imagine what it's like!' (can take it in at a glance).

9. **entrer en pourparlers,** 'to discuss matters with you.'

25. **s'entendre avec,** 'come to terms.'

Page 121. 3. **car son col s'opposait absolument à ce qu'il . . .** 'for his collar absolutely refused to allow him to look at her straight in the face.'

13. **de vous adresser,** 'to apply.' *S'adresser à* is to make application to. *Adresser*, to *address* a letter.

22. **vitrine,** 'show-case.' It sometimes means 'shop-window.'

Page 122. 2. **d'être très bien mis,** 'to be faultlessly dressed.'

7. **qui n'y est pour rien,** 'who is not at fault in the matter.'

X.

Page 123. 6. **installée depuis peu sur le palier,** 'who had just taken up her abode on the same landing.' It was formerly *paillier*, from *paille* (f.), straw, because of the straw-mat, *paillasson*, placed before each door.

15. **se faufila** ... 'made her way into ... on the heels of ...'

20. **pressé à rendre,** 'which must be sent in at once.'

Page 124. 20. **imprudents,** i. e. 'imprudent enough to touch it.'

23. **en pure perte,** 'sheer waste of time.'

25. **c'est un volant d'application,** 'it is a flounce of applique lace.' *Application d'Angleterre* is the 'Honiton lace.'

26. **faudrait pas** = il ne faudrait pas, 'it would not do.'

Page 125. 11. **c'est que ... ça gèle les fers,** 'you see, irons get soon cold, if you take them away like that.'

14. **un 'gueux' en terre,** 'an earthenware foot-stove.'

23. **après s'être fait prier pour la forme,** 'after making much *ado* about it for form's sake' (i. e. after demurring a good deal).

Page 126. 4. **Si pressée qu'elle fût,** 'However anxious she was,' ('In spite of her anxiety to').

Page 127. 10. **boîte au lait,** 'milk-can.' *à, au,* because, 'for the *purpose* of,' is understood. Cf. verre *à* vin, and verre *de* vin, montre *d'*or, and montre *à* ressort d'acier, &c.

17. **Elle plia bagage,** 'She packed up her traps.'

23. **n'importe quoi,** 'anything rather than ...'

Page 129. 12. **fermé à double tour,** 'double-locked.'

16. **à plusieurs reprises,** 'again and again.'

Page 130. 6. **en train,** 'in progress' (i. e. in process of making).

XI.

Page 131. 3. **plus lambin à mesure qu'on était plus pressé,** 'whose dawdling increased with the greater need there was for hurry.'

14. **des Tuileries,** 'of the Tuileries gardens.' The palace of the Tuileries, the scene of so many stirring episodes in French history, was built on the site of a disused tile-field, hence its name.

Page 132. 3. **avec un air de,** 'like so many . . .'

23. **le poêle froid,** 'the fire out in the stove.' Cf. fig.: *le poêle,* the pall at a funeral, and *la* poêle (f.), the frying-pan.

Page 133. 3. **au delà des paroles,** 'beyond the power of speech.'

8. **le battant vint de lui-même . . .** 'the panel flew open at the touch of her hand.'

20. **mesurant,** 'gauging.'

Page 134. 14. **la gorge de fer,** 'the iron snap.'

Page 135. 6. **J'en aurai le cœur net,** 'I shall know the rights of it.'

Page 136. 7. **peut-être ne l'avait-elle pas.** For *elle* after the verb see Note to **36.** 11. Cf. English, 'Scarcely had *I* . . .'

20. **Eh! mais,** 'Well! but I say.'

Page 137. 10. **elle fut au courant,** 'she was made acquainted with the facts.'

19. **Il n'y avait pas à refuser,** 'There was no denial possible.'

30. **et prit son gendre à part,** 'and consulted her son-in-law.'

Page 138. 14. **Ça m'est égal,** 'I don't care a straw.'

XII.

Page 139. 1. **du palais de l'Industrie.** It is a permanent building in the Champs Elysées especially reserved for 'partial' exhibitions of arts and industries in France. World-wide exhibitions are held in special buildings erected on the vast space comprised between 'Le Champ de Mars' and the Trocadéro. **Chatoyait,** 'sparkled' (i. e. to change colour like a *cat's* eye).

12. **sans vergogne,** 'fearlessly' (i. e. with the consciousness of having deserved the *awards*, **récompenses**).

Page 140. 9. **qui demandait grâce,** 'who begged to be let alone' (i. e. to be spared any further explanation).

Page 141. 1. **de service,** 'on duty.' So L'officier *de service*, The officer *on duty*.

18. **Nous aurions dû.** For *tense* idiom see Note to **11.** 16.

19. **qu'il ne sût pas,** 'he would not know how to.' Note the Subjunctive sût after *avoir peur*, *craindre*, and all expressions conveying *fear*, *apprehension*. Cf. Lat. *vereor ne* (ut *non*) *veniat*.

24. **et si vous croyez qu'on ne me l'a pas demandé,** 'and don't imagine that I was not asked the question many a time.' All *new* boys at school will understand this.

28. **de s'enlacer étroitement,** 'to fall into each other's arms.'

XIII.

Page 143. 8. **je suis reçu,** 'I have passed.'

11. **Reçu! où donc?** 'Passed! what?' (preserving the *metaphor*).

16. **Je suis reçu au salon de peinture,** 'I have two pictures hung in the Academy.'

Page 144. 5. **la quantité de croûtes,** 'the number of *daubs*.' Cf. in schoolboy slang c'est une *croûte*, 'he's a *dunce*,' a 'blockhead,' 'a juggins.'

6. **je n'ai vraiment pas de quoi me pavaner,** 'I have really nothing to be proud of,' 'to boast about' (i. e. 'to ride the high horse about').

12. **tu en conviendras la première,** 'you will be the first to admit it.'

25. **Je souhaitais que cette lettre arrivât pour . . .** 'I was wishing this letter to reach us on my birthday.' Note the Subjunctive after verbs of *wishing*, *desiring*, *commanding*, *approving*, and their *contraries*. Cf. in Lat. *Optavit ut* in curfum patris *tolleretur*. See Note to **9.** 6, which thoroughly master.

Page 145. 3. **Cela ne t'aurait pas manqué,** 'And scolded you would have been, I promise you.'

7. **Ne t'attarde pas pour,** 'Don't be late for,' or 'Don't keep us waiting for.'

8. **du monde.** Here is 'company.'

16. **décelant l'aisance,** 'bespeaking (betokening, denoting) competence' (easy circumstances). *Décéler* is lit. to take *out* of *hiding*.

27. **qui n'eût été,** 'had not furnished.' Why the Subjunctive eût? See Note to **90.** 20.

30. **les factures des marchands,** 'the tradesmen's bills.' Cf. the *commercial* terms *facture* (f.), invoice, bill; *connaissement* (m.), bill of lading; *effet* (m.), *traite* (f.), *lettre de change*, note, bill, bill of exchange.

Page 146. 7. **qui lui en avait donné la pensée,** 'who had suggested it to her.'

XIV.

Page 147. 3. **ce dernier rangement,** 'that last *finishing touch*.'

Page 148. 2. **tutelle,** 'stewardship.' *Tuteur*, *tutrice* is a 'guardian'; 'tutor' is *professeur*.

10. **prétendre,** 'aspire.' *Prétendre à*, 'to aspire to.' *Prétendre* (active), 'to claim' or 'to intend,' 'to mean,' as in this line of Racine's *Athalie*:

'Je *prétends* vous traiter comme mon propre fils' (i. e. I *mean* to).

Page 149. 12. **par les plus méchants procédés,** 'by the vilest behaviour on their part.'

20. **tes grands parents s'étaient mis dans leur tort d'une façon si évidente,** 'your grandfather and grandmother had so unmistakably committed themselves.'

25. **bien à moi,** 'all to myself.'

28. **qui le touchaient directement,** 'which so nearly concerned him.'

Page 150. 4. **à moi,** 'personal to myself.'

20. **dont nulle partie n'était distraite,** 'not a farthing of which had been touched.'

Page 151. 1. **dans le système des eaux,** 'in the supplying of water to the mill.'

5. **défalcation faite,** 'deduction made' . . .

14. **les bandes de terrain qui séparent les pièces,** 'the strips of ground which divide the fields.' Nowhere is the proprietorship of land so split up as it is in Normandy and Brittany. The configuration of the country, cut up as it is into small fields, surrounded by hedges, has a great deal to do with this.

17. **bon an, mal an,** 'good years, with bad ones.'

22. **comment se fait-il que je n'aie . . .** 'How comes it that I have known nothing.' Note the Subjunctive *aie* after *Interrogative* or *Negative* clauses followed by *que*, after verbs of *thinking, saying, perceiving,* &c. Cf. Lat. Qualis *sit* animus, animus ipse *nescit.* Also after *impersonal* verbs expressing anything as a *conception* of the mind not as a fact. Cf. Lat. Magni *interest ut* te *videam.* See Note to 9. 6.

29. **à la tête de.** Here '*master* of.'

Page 152. 2. **par-devant notaire,** 'in the presence of a solicitor' (i e. in due form, as the law requires).

6. **Va pour un homme,** 'A *man*! if you like.'

21. **de bonne année,** 'wishing them a happy New Year.'

24. **d'anciens employés,** 'civil servants pensioned off.'

Page 153. 7. **aménagé,** 'administered.'

TROISIÈME PARTIE.

I.

Page 154. 8. **uniforme.** Here, 'monotonous existence' ('eventless,' 'humdrum').

Page 155. 29. **et lui donna l'accolade,** 'and embraced him on both cheeks.' (An essentially *French* form of salutation, even among men. At the recent 'apotheosis' of the great French *savant* Pasteur, Sir Joseph Lister, the eminent English doctor, had, so the papers say, to submit to it. *Accolade* is properly *accollée*, part. substantive from *accoler.* This word, which rightly means an embrace, kiss, and especially that given to a new-made knight, was transformed in the sixteenth century into *accolade,* in imitation of Italian *accollata.* As late as the

beginning of the seventeenth century *accolade* still solely signified the embrace of a knight.

Page 156. 25. Ils ne lui en voulaient plus, 'They no longer bore her any ill-will.' Translate **à la longue** by 'with time.'

27. **ils lui savaient gré,** 'they were grateful to her for.' See Note to **73. 6.**

30. **à s'apprendre,** 'to tell each other.'

Page 157. 14. ces jeunesses-là, 'these young folk.'

21. **Jean Goujon.** A sculptor and architect born in Paris at the beginning of the sixteenth century, and looked upon as the 'restorer' of sculpture in France. One of his finest statues is a *Diana huntress.* The fountain of the *Innocents* in Paris and a portion of the bas-reliefs in the Louvre are his work. He was killed in the massacre of *Saint Bartholomew,* being a Protestant, and sharing the fate of Admiral Coligny.

Page 158. 8. bonne à grand'chose, 'up to much.' Note the spelling of *grand'chose.* Cf. *grand'mère, grand'tante, grand'rue, grand'masse,* &c. The fact is *grand* coming from grand*is, is, e,* was never meant to have an *e.* Old French said quite correctly une *grand* femme. The *e* is of modern invention, and the *apostrophe* (supposed to show the *elision* of the *e*) was placed over *grand'mère,* &c., in ignorance of the derivation, by Vaugelas and other grammarians.

II.

Page 160. 4. les goûts citadins qu'elle supposait à sa belle-fille, 'the *town* tastes which she imagined her daughter-in-law had contracted.'

Page 161. 24. Sois tranquille, 'Never fear.'

26. **plus joyeux qu'elle ne se l'était senti.** Note the *redundant ne* after the comparative *plus joyeux* in an *affirmative* first clause. Cf. Il *est plus malade* que vous *ne* pensez; but Il *n'était pas* aussi malade qu'il le disait (not *ne* le disait) on account of the negative in the *first* clause.

Page 162. 1. croisée, 'lattice-window.' *Croisée* was primitively *fenêtre-croisée* (i. e. divided into four compartments by mullion and transom).

7. **buées blanches**=brouillords légers. *Buée* is lit. the 'lye' from the wash-tub. Cf. in Alf. de Musset's *Nuit d'Octobre*:

Le mal dont j'ai souffert s'est enfui comme un rêve:
Je n'en puis comparer le lointain souvenir
Qu'à ces brouillards légers que l'aurore soulève,
Et qu'avec la rosée on voit s'évanouir.

They are perhaps four of the most beautiful lines in the French language.

16. **ajoncs**, 'gorse.' Cf. genêt (broom) also giving a yellow flower. Formerly it was *genest*, from Lat. *genista*.

24. **tamisée**, 'strained,' 'filtered.' Passer au *tamis* is to strain, to filter.

Page 163. 4. **que fût-il devenu?** 'what would have become *of him*?' *Devenir* is always used *personally* in French thus: What will become *of me*? Que deviendrai-je? What shall *I* become?

29. **Être si près de ces bonnes gens, c'était en soi une joie**, 'was *in itself* a pleasure.' Note the *ce* between *two* infinitives. The use of *c'* instead of *il* before *est*, *était*, *étaient*, and of *ce* before *sont* should be noticed here, as it is one of the many cruxes of French construction. *Ce* before the verb *être* is used in the following instances:—

(i) For the sake of *energy* and *emphasis*. Ex.: *C'est* Dieu qui a fait le monde.

(ii) By *pleonasm*. Ex.: Le plaisir des bons cœurs, *c'est* la reconnaissance (La Harpe).

(iii) When the verb *être* is *between two nouns*, *c'est* is preferable to *est* for the sake of energy. Ex.: La loi de l'univers, *c'est* malheur aux vaincus (Saurin).

(iv) After a *ce qui* and *ce que*, *c'est* is preferable to *est*, but not indispensable as some grammarians would have us believe. Ex.: *Ce que* je sais le mieux, *c'est* mon commencement (Racine, *Les Plaideurs*). But J.-J. Rousseau has: *Ce qui* rend la taille (body-tax) et les impôts onéreux aux cultivateurs, *est* qu'ils sont pécuniaires.

(v) Between two infinitives, as here: Être si près . . . *c'était* . . .

(vi) Preceding an infinitive *predicate*. Ex.: Le vrai moyen

d'être trompé, *c'est* de se croire plus fin que les autres (La Rochefoucauld). The fact that must not be lost sight of is that the construction *ce* before the verb is essentially *emphatic*, and serves to fix the attention on the statement made.

III.

Page 164. 18. **il se laissa faire,** 'he offered no resistance.'

Page 165. 13. **il y aurait eu ici quelque mauvais coup de fait,** 'something unpleasant (untoward) would have happened here.' Cf. in Claretie's *Pierrille* (Whittaker & Co.), p. 125, l. 25, que la canaille médite quelque *mauvais coup* (i. e. that the scoundrel is bent upon some crime).

15. **il faut que ça sorte,** 'it must come out.' Note the subjunctive *sorte* ALWAYS after *falloir que*, and cf. Lat. *oportet ut* te *videam*.

22. **de lui en faire part,** 'to tell him.' Cf. des lettres de *faire part* (i. e. letters announcing a marriage, or a death in the family).

26. **il convient que Jean sache.** Note the subjunctive *sache* after the *impersonal* 'il convient que.' Cf. Lat. magni *interest* ut te *videam*.

Page 166. 12. **Que voulez-vous!** 'What would you have!'

Page 167. 13. **vous me disiez toi!** 'you used to *thee* and *thou* me.'

29. **une rente qui lui permît.** Why *permît*? Cf. Je cherche un ami qui me *rende* service (i. e. who *may* render, it is merely *expectation*, wish), and je cherche un ami qui me *rendra* service (i. e. who, I *know*, will render). Cf. Lat. Clusini legatos Romam, *qui* auxilium a senatu *peterent*, misere (Cicero).

Page 169. 1. **mon Dieu!** 'Dear me!' 'gracious me!'

14. **ombrage.** Here: 'offence.'

25. **Eh oui, c'est comme ça!** 'Yes indeed, it's a fact' (i. e. lit. that's how it is).

IV.

Page 171. 17. **un rien, un soupçon . . .** 'a mere nothing.' Cf. Puis-je vous offrir un peu de ce gâteau? Eh bien! donnez-m'en *un soupçon*, i. e. 'the least little bit,' 'a mere taste of it.'

Page 172. 4. **enclavée,** 'fitted into,' 'contrived.'

Page 173. 12. **ménagés,** 'cut into,' 'contrived.'

30. **en se prenant aux cheveux,** 'seizing hold of *his hair.*' Cf. *s'*en prendre *à* quelqu'un *de* quelque chose, to lay something at somebody's door (i. e. to blame, to hold responsible).

Page 174. 12. **je vais aux hommes,** 'I shall call up the hands.'

Page 175. 8. **courant droit à sa plus chère pensée,** 'his mind reverting at once to her who was always uppermost in his thoughts' (i. e. his mother).

29. **pour réparer,** 'to make up for.' Cf. *reparer*, to redecorate, and *réparer*, to repair.

Page 176. 4. **sinistre.** Here 'disaster.' *Sinistre* used substantively is usually said of a fire, a conflagration. Le lieu du *sinistre*, is the scene of the 'fire,' the 'accident,' &c.

8. **Laissez faire,** 'Let me alone.'

18. **Hardi, garçons!** 'Sharp there, my lads!'

20. **et nous allons faire de rude besogne,** 'and we shall soon play to some effect upon the flames.' *Besogne* is a doublet of *besoin* (want). *Want* compels a man to *work* (*besogner*), to supply his needs.

26. **S'est-on assez moqué d'elle ici,** 'How we all laughed at her here!'

28. **cette âme du bon Dieu,** 'that *second Providence.*'

Page 177. 23. **s'empressèrent,** 'rushed forward.'

Page 178. 1. **il permit qu'on le transportât,** i. e. 'he allowed them to'... Note the *subjunctive transportât* after verbs of *wishing, commanding, approving,* and their *contraries.* Cf. Lat. *Optavit* ut in currum patris *tolleretur.*

15. **chez les autres,** 'among strangers.'

23. **je te faisais 'des musiques,'** i. e. 'whistles' out of the bark of the sycamore tree.

28. **Ces filles du Cotentin,** 'these Norman girls.' *Cotentin* is the peninsula contained in the department of La Manche. See Note to **16.** 1.

29. **dépensent en dedans,** i. e. 'devour in silence.'

Page 179. 26. **elle se laissa faire,** 'she offered no resistance.'

V.

Page 181. 3. qui avait conduit le deuil, 'who had acted as chief-mourner' (i. e. headed the funeral procession). *Deuil* is a verbal substantive from *doloir*, Old French: se *douloir*, from Lat. *dolēre*.

20. de saisissement. Here: 'of shock to the system.' Why *était* not *avait* tombé?

Page 182. 22. à quel titre, 'on what footing.'

Page 183. 5. Plaie d'argent n'est pas mortelle, 'Money troubles do not kill' (i. e. there is always a way out of them).

12. Tu jases, garçon! 'You are joking, lad!'

VI.

Page 184. 13. en haleine, i. e. 'going'

22. à la longue, 'with time,' 'with years.'

Page 185. 8. Simon allait de mieux en mieux, 'Simon's health was improving every day.' Cf. comment *allez-vous*? How do you do? Il y a *du mieux*, un *mieux* sensible, there is visible improvement.

Page 186. 5. Il lui fallut pourtant se rendre à l'évidence, 'He was however obliged *to believe his own eyes* on the . . .'

QUATRIÈME PARTIE.

I.

Page 188. 5. qui avaient tant regardé de fins réseaux, 'which had so long and so often been bent over dainty lace-work.'

Page 189. 13. l'arrêt de la science, 'the doctor's *fiat*.'

17. où la jetait. Note the graphic use of *où* instead of dans lequel, laquelle. Cf. L'instant *où* (i. e. in which) nous naissons est un pas vers la mort (Voltaire). La maison *où* (in which) je demeure. Les pays par *où* il a passé (i.e. through which).

Page 190. 13. de te consacrer, 'to *devote* yourself.' To *consecrate* is *dédier*, *bénir* (of churches), *sacrer* (of kings), *canoniser* (of saints).

21. **un intérieur à lui**, 'a home of his own.'

30. **pupille**, 'ward.'

Page 191. 5. **en Parisienne comme il faut**, 'into a lady-like Parisian girl.' Cf. C'est un homme *très comme il faut*, He is a 'very gentlemanly man.'

11. **monde.** Here: 'society.' Cf. Voyez-vous beaucoup de *monde*, Do you see much *company*?

15. **il s'en fallait beaucoup**, 'by a long way.' *Falloir* in the sense of 'to be wanting' is only used with the particle *en* and the pronoun of the *third* person: e.g. Il *s'en faut* beaucoup and il s'en faut *de* beaucoup. You use il s'en faut *de beaucoup* when you wish to express that the quantity is not there 'by a long way.' Ex.: Vous croyez m'avoir payé, mais il s'en faut *de beaucoup* (i. e. but you are a 'long way out'). But if you want to express that a *great difference* exists between two persons or things, you use *Il s'en faut beaucoup* without *de*. Ex.: *Il s'en fallait beaucoup* avant Pierre le Grand que la Russie fût aussi puissante . . . que de nos jours (Volt. *Histoire de Russie*, Part I, chap. ii) (i. e. was *far from having* the power which it possesses nowadays).

20. **des grâces d'état**, 'natural gifts.'

29. **prit un essor nouveau**, 'awoke to a new life.'

Page 192. 9. **bourgeoisie** is the English 'middle-class.'

20. **Elle eût voulu qu'il lui dît tout**, 'She would have wished him *to open his heart to her*, or, 'to have no secrets for her.' Note the Subjunctive ALWAYS after *vouloir que*, and cf. Lat. *volo ut*.

Page 193. 9. **pour peu que . . . marâtre, tout sied**, 'if only . . . unkind, everything is becoming.' *Sied* is from Old French *seoir* (to suit, to become), itself from Lat. *sedēre* by loss of *medial* consonant *d*.

21. **j'ai un carnet bien rempli**, 'my programme is full up.'

22. **de l'Institut**, 'of the Institute' of France. The '*Institut*' is a national academy for the promotion of the arts and sciences, established by decree of the Republic in 1795. It is now divided into *five* classes, viz.: Académie des *Sciences*, Académie des *Beaux Arts*, *Académie Française*, Académie des

Inscriptions et Belles-Lettres, and Académie des *Sciences Morales et Politiques.* Each year a sum is voted by the French government for the general fund of the *Institut*, and from this fund are paid the allowances of members, salaries of secretaries, several valuable prizes, and the expense attached to experiments and printing. Many distinguished Englishmen in all professions are foreign *associates*, and a still greater number *corresponding members* of the *Institut.*

29. **comment le prendre,** 'how to tackle him.'

Page 195. 17. **elle se remit bien vite,** 'she quickly recovered' (i. e. regained her self-composure). Cf. Je ne vous *remets* pas, I don't remember *you*; and Je ne me le *rappelle* pas, I don't remember *it.*

Page 196. 12. **tout à la fois,** 'all at once' (i. e. in the same moment of time). Distinguish between *fois* (f.), time, occasion; *foi* (f.), faith; and *foie* (m.), liver.

16. **on n'avait pas pris garde,** 'no one had noticed.'

20. **faussé,** 'warped.'

Page 197. 4. **Elle fût**=Elle serait . . . i. e. The *Pluperfect Subjunctive* so frequently used in French instead of the *Past Conditional.*

Page 198. 9. **Cette vue lui fit mal tout à coup,** 'suddenly turned her sick at heart' (i. e. recalling as it did the burning mill, and her father's tragic end).

15. **monsieur,**='the master.'

28. **Parfait!** 'Capital' (i. e. nothing could be better).

II.

Page 200. 1. **L'Etude.** Here 'The sketch.' Cf. *étude* (study) e. g. *L'étude* des Classiques, vendre une *étude*, to sell a lawyer's *practice.*

5. **à saisir et à garder le mouvement,** 'to restrain herself and keep still.'

7. **n'avait garde,** 'was far from.'

Page 201. 10. **qui la tarabustait,** 'who bullyed her.'

25. **Rabroué,** 'Snubbed.'

Page 202. 16. **Telle avait dû.** For tense-idiom see Note to **11.** 16. Translate **paroissien** by 'prayer-book.'

l. 23. **comme il convient,** 'as becomes.'

Page 203. 1. **pour se désennuyer les doigts,** 'to *amuse* her fingers.'

17. **pour peu que,** 'if only,' ALWAYS followed by the *Subjunctive.*

25. **Petite fille,** 'Little one,' 'Little maid.'

28. **Sèvres.** The royal (or now national) manufactory of porcelain which has a world-wide renown.

Page 204. 19. **Oh! cela m'est égal!** 'Oh! it's all one to me.'

III.

Page 205. 1 **dans toutes les règles,** 'without a hitch.'

Page 206. 11. **tout allait à souhait,** 'All went swimmingly.'

19. **était fixée depuis.** For *Imperfect* instead of English Pluperfect see Note to **93.** 14.

IV.

Page 207. 11. **de nature neuve,** 'of guileless nature.'

17. **qui ferme ses fenêtres.** The eyes have often been called the '*windows* of the soul.'

V.

Page 209. 16. **tout de glaces,** 'all windows' (i. e. to allow a full view of the newly wedded pair). **au Bois.** Here the *Bois de Boulogne,* just outside Paris, the scene of so many wedding festivities among the *petite bourgeoisie.* It is a curious study of manners and customs to sit outside the famous *Châlet Restaurant* and watch the numerous wedding parties as they drive up one after the other, the men all in '*correct evening dress.*'

Page 209. 20. **à pas de loup,** 'stealthily' (so as to disturb no one). Cf. *à la dérobée, furtivement.*

Page 210. 13. **Vous ai-je manqué, . . .** 'Have I been wanting in consideration for.'

Page 211. 8. **de tout ce qui fait la passion,** 'with all that bespeaks love' (i. e. makes up the sum of . . .).

Page 212. 20. **de gagner la partie,** 'of coming off victorious' (i. e. gaining her ends).

Page 213. 2. **de la laisser faire,** 'to let her have her own way.'

VI.

Page 215. 17. **que la voilà chétive!** 'how worn, how delicate she looks!'

Page 216. 6. **n'y fût**=n'y serait parvenue, i. e. 'would not have succeeded.'

8. **fait de la misère.** *Faire de la misère à* is to treat badly, shamefully.

24. **le Télémaque.** Fénelon's immortal work, which he composed for the instruction of the Dauphin of France, whose tutor he was.

Page 217. 1. **Ne laissez pas prendre votre cœur,** 'Do not let your heart be carried away.'

16. **le gros de l'ouvrage,** 'the roughest work.'

Page 218. 8. **au fond d'elle-même,** 'into the depths of her heart.'

Page 219. 4. **une montagne de linge qui revient de la lessive,** 'a whole heap of clothes just come back from the wash.'

26. **Qu'est-ce qui te prend, ma fille?** 'What ails thee, girl?' (i. e. what are you up to now, child?).

Page 220. 4. **douet,** 'stream.'

VII.

Page 221. 2. **tiens-tu beaucoup à,** 'are you very anxious to.' Cf. *Ce n'est pas que j'y tienne,* 'Not that I hold to it in any way;' *qu'à cela ne tienne,* 'let not that be an objection' (i. e. do it by all means); *je n'y tiens plus,* 'I can *stand* it no longer'; and *vous y tenez absolument,* 'You insist upon.'

16. **à la tombée du jour,** 'at dusk,' 'at night-fall.' Cf. Entre *jour et nuit, entre chien et loup, à la nuit tombante, au crépuscule, au déclin du jour.*

Page 222. 24. **Quel mal y a-t-il?** 'Where's the harm?'